Domaine de
Guéry
TH GASC

Chapitre un : Le repérage.

Rochefort-Montagne vivait doucement, là-haut dans le Massif central, accroché au Sancy à mille mètres d'altitude. C'était un village taillé dans la pierre volcanique grise, avec des toits d'ardoise raides, faits pour que la neige glisse. En hiver, il y avait à peine huit cents habitants ; l'été, on doublait presque. Les gens vivaient de la forêt, du bétail, et d'un tourisme qui tournait un peu au ralenti. Les vieux parlaient encore patois entre eux, ils connaissaient les sources, les chemins, tout par cœur. Ici, la vie n'était pas facile. Il fallait aimer ce coin pour y rester. Les autres finissaient par partir.

Ce jour-là, la brume du matin s'accrochait encore aux crêtes, mais laissait voir la hêtraie, toute rouge et ocre sous le soleil d'octobre.

Gervais Dubourg avait garé son vieux pickup Dacia sur un terre-plein recouvert d'herbe, juste au-dessus du lac de Guéry. Il était sorti sans se presser, avait passé son sac à dos.

Il avait ajusté le brassard orange de l'ONF sur la manche de sa vieille veste en toile cirée, puis il était parti tranquillement vers la lisière. Là, le sentier s'enfonçait sous les arbres, où la lumière d'automne prenait un ton doré et tremblant comme les vitraux de l'église de Rochefort-Montagne

Il marchait depuis une bonne demi-heure, peut-être un peu plus. Il n'avait croisé personne, à part un chevreuil qui s'était enfui en cassant des branches et un geai qui, tout moqueur, l'avait suivi un moment en criant dans les feuillages. Ça l'apaisait d'être là, dans cette forêt vivante où les hêtres levaient leurs troncs vers un ciel qu'on apercevait par endroits, entre les feuilles qui bruissaient sous la brise du Sancy. Cette forêt, c'était la sienne, ou peut-être que c'était elle qui le possédait, au fond ça revenait au même. Il en connaissait chaque recoin, chaque source, chaque arbre.

Son père, avant lui, avait été garde, et son grand-père encore avant. Gervais avait grandi dans la maison forestière de La Tour-d'Auvergne, bercé par les histoires de braconniers, de tempêtes, de coupes interdites ou de faons nés au printemps. Toutes ces choses-là, c'était la vraie vie des bois, celle que les promeneurs du dimanche n'imaginaient même pas.

Il était arrivé à la clairière des Sagnes vers neuf heures, comme d'habitude pour sa ronde du mercredi. Il s'était arrêté un moment, avait observé la tourbière, bordée de sapins et de bouleaux déjà

presque nus. On voyait le reflet du ciel dans l'eau. Chaque automne, c'était la même chose : il ressentait cette étrange mélancolie l'envahir, douce mais tenace, qui revenait toujours lorsque la forêt s'assoupissait et que les jours rétrécissaient à vue d'œil.

Il avait pensé à Léa, sa fille. Quatorze ans déjà. Une jolie petite brune qui avait hérité de ses yeux et du caractère de sa mère. Sportive, une silhouette commençant à sortir de l'enfance. Il ne la voyait qu'un week-end sur deux, et la moitié des vacances scolaires, comme c'était écrit dans le papier du divorce, signé il y a douze ans dans le bureau froid d'un juge à Clermont-Ferrand. Léa vivait à Grenoble avec sa mère, Claire. Claire était vétérinaire, elle avait refait sa vie depuis huit ans avec un chirurgien orthopédiste, Stéphane. Gervais ne connaissait que son prénom.

Le divorce n'avait pas été violent. Claire était trop fine pour se lancer dans des scènes, et lui, il gardait tout en lui, silencieux. Il n'y avait pas eu de cris, pas de portes qui claquaient. Mais la blessure restait là, sourde et refaisait surface quand la solitude venait, comme maintenant. Gervais se tenait là, seul face à la tourbière, absorbé par ses pensées. Il repassait en boucle tout ce qu'il avait laissé lui échapper, incapable de déterminer l'instant exact où tout avait dérapé.

Ils s'étaient mariés trop tôt, emportés par une passion adolescente qu'ils pensaient indestructible. Bastien était arrivé l'année suivante. Claire terminait ses études de vétérinaire à Lyon, Gervais débutait à l'ONF comme stagiaire. Mais Bastien, lui, n'avait pas eu de chance. Mort subite du nourrisson. Une période noire. Ils avaient cru s'en sortir, s'étaient raccrochés l'un à l'autre, jusqu'à la naissance de Léa, six ans plus tard. Et là, tout s'était rouvert, les souvenirs, la douleur. Les premières années, ils avaient tenu bon, malgré la fatigue, le manque d'argent, les souvenirs qui traînaient. Mais à force, Claire s'était usée. La vie rurale, l'isolement, les hivers sans fin dans une maison forestière toujours trop froide, Gervais qui partait avant l'aube, rentrait tard, et surtout, ce silence qui grandissait entre eux. Il s'enfonçait dans son mutisme, comme si les arbres lui avalaient les mots qu'il aurait dû lui dire. Un jour de mars, elle était partie, Léa sous le bras, deux ans et demi. Elle avait dit qu'elle l'aimait encore, mais qu'elle n'en pouvait plus de vivre avec un homme qui préférait les forêts aux humains.

Gervais secoua la tête pour chasser ces souvenirs. Il se remit en marche, direction les Roches Tuilière, pour vérifier ses pièges photo posés le mois précédent. Le sentier grimpait en lacets sous les hêtres. Ses cuisses brûlaient, mais c'était une bonne douleur, celle qui

rappelait qu'on était vivant, que le corps tenait encore la route à quarante-deux ans. Il croisait parfois des randonneurs qui lui lançaient un salut curieux, un peu respectueux aussi. Avec ses cheveux bruns en bataille, sa barbe de trois jours et son brassard, Gervais avait tout du vieux trappeur, pas du fonctionnaire bien propre sur lui que l'ONF aurait voulu voir. Les chefs lui reprochaient souvent de zapper l'uniforme, de circuler en civil avec juste le brassard orange. Il s'en fichait. Personne ne connaissait cette forêt mieux que lui, et ça, aucun uniforme ne pouvait lui donner cette autorité-là.

Il atteignit le premier piège vers dix heures et demie, après avoir traversé un chaos de roches volcaniques sous la lumière humide. L'appareil était intact, pas vandalisé. Gervais récupéra la carte mémoire, la glissa dans sa poche, en installa une nouvelle, referma le boîtier bien étanche, vérifia vite fait le camouflage de branches et de feuilles mortes. Il fit la même chose avec les trois autres pièges du secteur, prenant son temps, observant les traces dans la boue, les crottes de cervidés, les marques de frottement sur les arbres, tout ce qui lui racontait la vraie vie de la forêt, bien plus que n'importe quel rapport administratif.

Gervais redescendait vers le col, il devait être un peu plus de midi, quand il tomba sur Robert Chalvin, parti pour sa promenade journalière. Robert avait du mal à monter le sentier, il soufflait fort comme un bœuf, le visage rouge et couvert de sueur, même si l'air restait frais. C'était le patron du café-restaurant du Mont-Dore, un endroit qui galérait depuis des années parce que la station de ski déclinait doucement et que les touristes se faisaient rares, surtout hors saison. Gervais et Robert se connaissaient depuis l'enfance. Ils avaient été à l'école ensemble à Rochefort-Montagne. Leur amitié, c'était le genre de truc un peu rugueux, pas très bavard, qu'on entretient ici sans grandes démonstrations.

Dès qu'il vit Gervais, Robert s'arrêta, reprit son souffle et lança avec un sourire tordu, pas vraiment rassurant :

« Justement, je voulais te voir, j'ai appris un truc qui ne me plaît pas trop. T'es au courant des magouilles ? »

Gervais fronça les sourcils, le fixa sans comprendre, et là, Robert perdit son sourire. Il prit cet air grave, un peu gêné, qu'ont ceux qui portent de mauvaises nouvelles et savent qu'ils vont gâcher la journée de l'autre.

« Bon. Tu n'es pas au courant ? La commune de Rochefort va vendre

des parcelles forestières à un promoteur de Clermont. Ils parlent d'un lotissement écologique, soi-disant. Quinze maisons au début, et peut-être plus ensuite. La réunion publique, c'est jeudi prochain à la mairie. »

Gervais sentit quelque chose se serrer dans son ventre. Il demanda à Robert de quel coin il s'agissait. Robert fouilla dans sa poche et sortit un prospectus ramassé à la mairie. Un plan sommaire, des parcelles numérotées, coloriées en vert clair, et un texte lyrique qui promettait « un cadre de vie exceptionnel en harmonie avec la nature » et « des maisons bioclimatiques intégrées dans leur environnement ».

Gervais reconnut l'endroit tout de suite : le versant sud-ouest qui descendait vers Rochefort, une vieille pâture reboisée dans les années vingt, aujourd'hui couverte de beaux hêtres et sapins. C'était une partie du massif de Guéry, même si, officiellement, ça appartenait à la commune, entre autres et pas à l'ONF. « Il y a aussi des parcelles privées dans le lot, ajouta Robert, d'un air gêné en repliant le papier. Plusieurs propriétaires ont déjà accepté de vendre, apparemment. Ton frangin aussi. »

Gervais rendit le prospectus sans dire un mot. Robert le fixa, lui tapa sur l'épaule, puis s'en alla en râlant contre ce soi-disant progrès et tous ces gens obsédés par l'argent. Gervais resta planté là, longtemps, les yeux perdus vers les crêtes où les nuages s'accumulaient, lourds, prêts à éclater. L'angoisse monta. Sourde, glacée. Ce genre d'angoisse qui serre la gorge quand on comprend qu'on va perdre un truc qu'on aime, et qu'au fond, on est impuissant.

Il redescendit vers le pick-up, plus vite que d'habitude. Comme si marcher plus vite pouvait effacer les soucis. Il fila jusqu'à sa maison forestière de Rochefort, ce vieux bâtiment en pierre grise avec ses volets bleus. Il s'était installé là après le divorce. Cette maison était dans la famille depuis près d'un siècle. Le jardin ? Un champ de ronces. Il n'avait jamais eu le courage de s'y attaquer. Il grignota un bout de pain, du fromage, des rillettes. L'après-midi, il se plongea dans son ordi. Il fouilla tout ce qu'il trouva sur le projet de lotissement, le promoteur, les règles d'urbanisme, la protection des forêts. Plus il lisait, plus il sentait que tout était déjà joué. Les études étaient faites, les autorisations avançaient, la réunion publique du jeudi suivant ? Du vent. Juste pour faire croire qu'on demandait l'avis des gens. Les dés étaient jetés.

La nuit était déjà bien installée quand il éteignit enfin l'ordi. Il se servit un whisky, s'enfonça dans le vieux fauteuil du salon, écouta le

vent secouer les volets qui tenaient à peine. Il pensa à son grand-père. La preuve qu'il restait encore des gens pour voir la forêt autrement, pas juste comme une ressource ou une jolie carte postale. Quinze ans que le grand-père était mort. Huit pour son père. Gervais se sentait affreusement seul avec cet héritage, cette responsabilité de veiller sur un territoire qui risquait de ne plus appartenir à personne. Si on laissait faire, le béton et leurs lotissements soi-disant écologiques allaient tout bouffer.

Il vida son verre, monta se coucher sans vraiment croire qu'il allait dormir. Et il avait raison : la nuit, il se réveilla sans arrêt. Il pensait aux hêtres qu'on allait couper, aux sangliers et aux cerfs qu'on allait chasser, aux sources qui allaient disparaître, aux sentiers qui finiraient goudronnés. À chaque réveil, il retombait dans le sommeil, amer. Il ne laisserait pas faire.

Le lendemain, il se leva très tôt, bien avant le jour. Direction la forêt de Guéry, sur le chemin vers la zone menacée. Toute la matinée, il arpenta les parcelles concernées, prit des photos, nota les essences d'arbres, repéra les traces d'animaux, les zones humides à protéger. Il travailla avec minutie. Quand il remonta vers le col en début d'après-midi, il le savait. Il irait à la réunion publique, il poserait ses questions, contacterait les assos, ferait tout ce qu'il pourrait pour retarder, compliquer, empêcher si possible qu'on ampute sa forêt.

Chapitre deux : Le forestier.

Gervais était né à Rochefort-Montagne, une nuit de janvier 1982, dans la maison forestière où vivaient déjà trois générations de Dubourg. Son père, Marc, était garde forestier, comme l'avait été son propre père avant lui. Sa mère, Colette, tenait l'épicerie du village, celle que ses parents Mercier lui avaient laissée.

Les Dubourg et les Mercier, c'étaient deux vieilles familles du coin, installées là depuis toujours, sur cette terre volcanique. Discrets, travailleurs, jamais un mot plus haut que l'autre. Ce genre de familles qui faisaient vivre les villages de montagne, sans bruit, juste par leur présence solide.

Marc Dubourg ne parlait pas pour ne rien dire. Il avait de larges épaules, des mains épaisses qui sentaient la résine et la terre mouillée. Il partait avant l'aube et rentrait à la nuit tombée, toujours dehors, qu'il pleuve ou qu'il vente. Le soir, il s'asseyait près du poêle, allumait sa pipe et regardait le feu. Il n'était pas bavard, mais quand il prenait la parole, tout le monde se taisait.

C'était lui qui avait appris à Gervais à lire la forêt. Reconnaître les arbres à leur écorce, leur silhouette, même au cœur de l'hiver. Repérer les traces d'animaux dans la neige et la boue, trouver un terrier, un nid, ou deviner les coins où les sangliers venaient s'enfoncer dans la fange. Sentir quand un arbre n'allait pas bien, quand une source se tarissait, quand l'orage approchait.

Gervais avait eu quatre ans la première fois que son père l'avait emmené en forêt, un matin de printemps. Ils avaient marché des heures, sans un mot. Marc s'arrêtait, posait la main sur un tronc, montrait du doigt un détail, un geai, une empreinte de chevreuil, un champignon. Il ne disait presque rien, mais Gervais comprenait. La forêt, ce n'était pas juste des arbres. C'était un monde entier, vivant, où tout se tenait. Ce jour-là, en rentrant à la maison, Gervais avait su. Il serait garde forestier, comme son père, comme son grand-père. Protéger ces arbres, ces bêtes, cette terre. C'était une évidence, ancrée tout au fond de lui.

Antoine était arrivé trois ans après, en 1985. Un bébé bruyant, affamé, toujours à réclamer qu'on s'occupe de lui. Au début, Gervais avait été jaloux. Puis il s'était fait à l'idée. Antoine, c'était son petit frère, il fallait veiller sur lui.

Les deux avaient grandi ensemble, dans cette maison forestière perdue au bout du chemin. L'école était à trois kilomètres, ils y allaient à pied, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige. L'hiver, quand la route disparaissait sous la neige, leur père les embarquait dans la Land Rover. À l'arrière, sous une vieille couverture, ils regardaient la forêt défiler derrière les vitres givrées.

Antoine n'aimait pas la forêt comme Gervais. Il la trouvait sombre, humide, un peu inquiétante. Les arbres lui faisaient peur, chaque bruit le faisait sursauter. Il préférait le village, chez leur grand-mère Mercier, dans l'épicerie qui sentait le fromage, le pain chaud, le café.

Mais au fond, les deux frères étaient inséparables. Leur terrain de jeu, c'était les chemins forestiers qu'ils dévalaient à vélo. Pas la forêt, non, juste les chemins. Gervais avait eu son VTT pour ses dix ans, Antoine un an après. Chaque mercredi, chaque week-end, ils partaient pour des heures. Gervais ouvrait la voie, debout sur les pédales, fonçant dans les descentes de cailloux. Antoine suivait derrière, entre cris de joie et de peur, dérapant dans les virages, parfois les ronces l'attrapaient. "Attends-moi !" criait-il. Mais Gervais ne l'attendait jamais vraiment. Il ralentissait juste assez pour qu'Antoine revienne à sa hauteur, puis il repartait de plus belle.

Ils inventaient des courses, des défis impossibles. Qui grimperait le plus haut sur le sentier des Roches sans poser pied à terre ? Qui descendrait le plus vite vers le lac de Guéry sans freiner ? Ils rentraient trempés de boue, les genoux écorchés, les vêtements en lambeaux. Leur mère râlait, leur père haussait les épaules. “Des garçons, quoi.”

L’été, ils construisaient des cabanes à l’orée de la forêt, à mi-chemin entre la maison et le village. Rien d’extraordinaire, juste des branches, de la mousse, une vieille bâche retrouvée. Mais c’était leur refuge secret. Ils passaient leurs après-midis là-bas, à dévorer des BD, à s’affronter aux cartes, à inventer des mondes rien qu’à eux. Antoine rêvait de rallyes, de motos, de vitesse et de trophées. Il remplissait des pages de cahier avec des circuits, notait des temps, s’imaginait champion. Gervais l’écoutait en souriant, un peu amusé. Lui, il savait déjà qu’il ne quitterait jamais ces bois. Mais il gardait ça pour lui. Il laissait Antoine rêver autant qu’il voulait.

Avant le lycée, avant que la vie ne les éloigne, ils étaient vraiment frères. Différents, mais soudés. Complices, quoi. Leur mère, Colette, passait ses journées à l’épicerie du village. Ouverture à sept heures, fermeture à dix-neuf heures, six jours sur sept. Tout le monde passait par là : on y faisait ses courses, on échangeait les nouvelles, on racontait sa vie. Colette connaissait chaque visage, se rappelait les préférences de chacun, mettait de côté ce qu’il fallait pour les habitués.

À l’époque, l’épicerie tournait bien. L’été, les touristes affluaient. Les gens du coin préféraient acheter sur place plutôt que de filer à Clermont. On entendait toujours des voix, des rires, du mouvement. Colette rentrait tard, fatiguée, mais avec le sourire. Elle racontait sa journée en préparant le dîner, parlait de Madame Untel qui attendait un bébé, de Monsieur Machin qui venait de perdre sa mère.

Marc écoutait, sa pipe à la main, hochait la tête de temps en temps. Il ne disait pas grand-chose, mais il était là, solide, présent. Gervais les observait, ses parents si différents et pourtant inséparables. Le père, taiseux, solide comme un arbre. La mère, bavarde, toujours à l’aise avec les gens. Deux mondes qui se retrouvaient chaque soir autour de la table.

Le week-end, quand Colette fermait la boutique, elle emmenait les garçons en balade. Pas dans la forêt, ça, c’était le territoire de Marc, mais sur les crêtes, vers les lacs, les cascades, les coins reculés du village. Elle leur montrait les fleurs, les monuments, leur apprenait le

nom des oiseaux, racontait les vieilles histoires du pays. Elle connaissait chaque coin, chaque pierre. Elle avait grandi ici, elle aussi. Antoine adorait ces sorties. Il filait devant, ramassait tout ce qui brillait, bombardait sa mère de questions. Gervais préférait les tours silencieux avec son père, au cœur des arbres. Mais il aimait voir sa mère et son frère heureux, loin de l'épicerie.

Les années passaient, tranquilles, un peu monotones. Gervais était parti au lycée, à Clermont, en internat. Il rentrait le week-end, retrouvait la maison, la forêt, son père. Trois ans plus tard, Antoine l'avait rejoint, moins studieux, un peu à la traîne, souvent perdu.

Leur grand-père paternel décéda quand Gervais avait quinze ans. Une crise cardiaque, en pleine forêt. On l'avait retrouvé le lendemain, adossé à un hêtre, comme s'il dormait. Marc n'avait pas pleuré, pas devant ses fils en tout cas. Mais quelque chose s'était éteint chez lui. Il parlait encore moins, disparaissait plus souvent.

Gervais avait eu dix-neuf ans et il était entré à l'École forestière de Nancy. Antoine, lui, avait arrêté le lycée en terminale. Il était revenu au village, avait commencé à filer un coup de main à l'épicerie. Ce n'était pas vraiment un choix, ça s'était fait comme ça. Leur mère avait besoin d'aide, il était là, alors il était resté.

C'était à Nancy que Gervais avait rencontré Claire. Elle était en première année de véto à Lyon, ils s'étaient croisés lors d'un stage en Forêt de Tronçais. Brune, mince, un rire qui pétillait. Elle aimait la nature, les bêtes, l'air libre. Ils étaient tombés amoureux en trois jours, comme seuls les jeunes savaient le faire.

Un an plus tard, ils s'étaient mariés, en 2003. Gervais avait vingt et un ans, Claire vingt-deux. Trop jeunes ? Peut-être. Mais ils s'en fichaient. Ils s'aimaient, c'était tout ce qui comptait. La cérémonie avait eu lieu à Rochefort, à l'église du village. Marc portait un costume trop serré, Colette pleurait de bonheur. Antoine, qui était le témoin de Gervais, avait l'air un peu maladroit dans son costume tout neuf, mais il rayonnait de fierté. Claire, elle, était tombée enceinte trois mois après leur mariage. Ce n'était pas prévu, mais ils avaient accueilli la nouvelle avec joie. Bastien était né en août 2004, un gros bébé joufflu, du genre à faire trembler les murs en criant. Gervais était fou de joie. Un fils ! Il rêvait déjà de l'emmener en forêt, de tout lui apprendre, comme son propre père l'avait fait avec lui.

Mais Bastien n'avait vécu que deux mois. Mort subite du nourrisson. Un matin, Claire l'avait trouvé, froid, immobile, dans son berceau. Les

pompiers étaient venus, puis l'hôpital, puis l'autopsie. Rien. Ils s'étaient retrouvés face à une douleur brute, un vide qui avalait tout.

À deux doigts de la rupture, Gervais et Claire ne se parlaient plus. Même se regarder était devenu trop difficile. Chacun traînait son chagrin dans son coin, incapable de le partager. Claire s'était plongée dans ses études. Gervais s'était réfugié dans la forêt. Ils vivaient côte à côte, mais séparés par un mur invisible.

C'était Antoine qui les avait sortis de là. Sauvé, vraiment. Il venait. Tous les jours. Parfois deux fois. Il débarquait à la maison forestière, les bras chargés de provisions, du pain frais, des plats que Clotilde, qui était encore juste sa copine à l'époque, avait préparés. Il entrait sans frapper, posait ses sacs dans la cuisine.

Gervais restait planté dans le salon, incapable de bouger. Claire s'enfermait dans la chambre, pleurait des heures entières. Antoine, lui, ne disait rien. Il rangeait les courses, faisait la vaisselle qui s'empilait, passait l'aspirateur. Il préparait à manger, forçait Gervais à s'asseoir, à avaler quelque chose. « Allez, mange. Juste trois bouchées. Pour moi. » Gervais obéissait, mâchait sans vraiment sentir le goût. Antoine restait là, en face, silencieux. Pas de grands discours, pas de mots creux. Juste sa présence.

Le soir, quand Claire finissait par descendre, les yeux rouges, Antoine lui préparait une tisane et la lui tendait sans un mot. Elle s'asseyait, buvait lentement. Parfois elle parlait, racontait des souvenirs de Bastien, son sourire, ses petits poings serrés. Antoine écoutait, hochait la tête. Certains soirs, Gervais explosait. Il cassait tout, hurlait contre l'injustice, contre Dieu, contre le monde. Antoine le laissait faire. Après, il ramassait les morceaux, balayait les éclats de verre, nettoyait sans rien dire. D'autres fois, c'était Claire qui s'écroulait. Elle pleurait dans les bras d'Antoine, s'y accrochait comme à une bouée. Il la serrait, lui caressait les cheveux, murmurait que ça finirait par aller, qu'ils s'en sortiraient.

Pendant trois mois, Antoine avait tenu la baraque. C'était lui qui empêchait Gervais et Claire de sombrer complètement. Il passait le matin, avant d'ouvrir l'épicerie, et revenait le soir après la fermeture. Il s'occupait des papiers, des rendez-vous médicaux, de toutes ces horreurs administratives qu'on doit affronter quand on perd un enfant.

Petit à petit, Antoine était parvenu à sortir Gervais de sa torpeur. « Viens, on va marcher. » Il l'emmenait en forêt, sur leurs vieux chemins de vélo. Ils marchaient des heures, sans un mot. Parfois, Gervais

s'arrêtait, s'appuyait contre un arbre et pleurait. Antoine attendait, puis ils repartaient.

Un jour, six mois après la mort de Bastien, Gervais était assis avec Claire dans le salon. Ils ne parlaient pas, comme d'habitude. Mais cette fois, Claire avait posé sa main sur celle de Gervais. Un geste tout simple. Gervais avait serré ses doigts, puis lui avait caressé les cheveux. Et là, il s'était passé quelque chose. Comme un fil renoué entre eux. Antoine était passé ce soir-là, comme toujours. Il les avait vus, main dans la main sur le canapé. Il n'avait rien dit. Il avait juste souri, puis il était reparti discrètement. Gervais n'avait jamais oublié. Sans Antoine, il aurait perdu Claire, en plus de Bastien. Sans Antoine, il aurait sombré. Ce petit frère qu'il protégeait quand ils étaient enfants, c'était lui qui l'avait sorti de l'eau.

En 2010, Léa était arrivée. Six ans après Bastien. Six longues années à essayer de se reconstruire, à retrouver une vie ensemble. La grossesse avait été un vrai calvaire. Claire avait peur de perdre encore un enfant. Mais Léa était née, pleine de vie, bruyante, solide. Et la vie avait repris, un peu, comme si tout se remettait en place.

Mais la blessure restait là, bien ouverte. La mort de Bastien avait laissé une fissure que rien ne pouvait vraiment réparer. Claire voulait quitter Rochefort, partir en ville, là où il y a des médecins, des hôpitaux, du mouvement, c'était devenu une idée fixe, une obsession. Gervais ne pouvait pas. Sa vie, c'était ici, dans ces bois. Alors la rancœur les avait gagnés, chacun de leur côté.

En 2012, leur père Marc était mort. Cancer du poumon, diagnostiqué trop tard. Il avait tenu six mois, puis il s'était éteint doucement, à l'hôpital de Clermont. Soixante-quatre ans. Gervais avait tout géré : les obsèques, la paperasse, il avait soutenu leur mère. Antoine, lui, n'avait pas suivi. Incapable d'affronter, il s'était caché derrière le silence. Leur mère, Colette, avait fondu. Dix kilos en deux mois. Elle se mettait à oublier, perdait le fil des conversations.

Le notaire les avait convoqués trois semaines après l'enterrement. Le testament, pas compliqué. La maison forestière et la forêt pour Gervais, l'épicerie et la petite maison de village pour Antoine. Marc voulait que chacun ait ce qu'il aimait. Gervais, la forêt. Antoine, le commerce. Sur le papier, c'était juste. Mais dans la vraie vie, pas du tout. La maison forestière valait cher, deux hectares de terrain, une bâtisse solide, des parcelles de forêt. L'épicerie, elle, coulait doucement. La petite maison adossée avait besoin de travaux Les grandes surfaces prenaient les clients, les revenus fondaient un peu

plus chaque année.

Antoine n'avait rien dit. Il avait accepté, signé, serré la main de Gervais. Mais Gervais n'avait rien raté. Il avait vu ce regard, cette résignation chez son frère. Il connaissait Antoine par cœur. Il savait que, même avec de bonnes intentions, le testament laissait un déséquilibre. Deux semaines plus tard, Gervais était allé le voir à l'épicerie. Il avait attendu la fermeture, vers dix-neuf heures, quand le dernier client était parti. Antoine rangeait les caisses, chaque geste trahissait la fatigue.

« Antoine, il faut qu'on parle. » Son frère s'était tourné, méfiant. « De quoi ? » Gervais avait sorti les papiers de sa poche. L'acte de propriété des parcelles forestières, celles qui touchaient les terrains de la commune. Trois hectares de hêtres et de sapins, hérités de leur grand-père maternel, les Mercier. Officiellement, ça faisait partie de l'héritage global, mais c'était tombé dans le lot de Gervais.

« Ces parcelles-là, je veux que tu les prennes. Elles te reviennent autant qu'à moi. » Antoine avait froncé les sourcils. « Papa a décidé. Je ne vais pas… - Papa ne savait pas pour l'épicerie. Moi, je sais. Ces terrains, tu pourras les vendre un jour, si tu en as besoin. Ou les garder. Mais ils sont autant à toi qu'à moi. »

« Antoine avait regardé les papiers, puis son frère. Il y avait eu comme un déclic dans ses yeux. Du soulagement, ou peut-être de la gratitude, ou autre chose que Gervais n'avait pas pu déchiffrer. Il avait hoché la tête, pris les documents. « Merci. » Gervais lui avait posé la main sur l'épaule. « C'est normal. » Ils étaient frères, après tout. Ce soir-là, ils s'étaient quittés et Gervais était rentré chez lui, l'esprit léger. Il pensait avoir fait ce qu'il fallait. Il croyait avoir remis les choses à leur place.

Mais les semaines étaient passées, et Antoine avait changé. Il était devenu froid, distant, presque absent. Il évitait Gervais au village, ne lui disait presque rien quand ils se croisaient. Rien à voir avec d'habitude. Un soir, Gervais n'en avait plus pu. Il était retourné à l'épicerie pour comprendre ce qui se passait. Antoine était seul, penché sur ses registres, le visage fermé, en train de faire les comptes. « Antoine, qu'est-ce qui se passe ? Depuis que je t'ai donné les parcelles, tu… » Antoine avait levé les yeux. Et là, Gervais avait compris. Il avait vu la colère, l'humiliation. Tout se lisait sur son visage. « Tu comprends rien, hein ? »

Sa voix tremblait. « Toi, t'as tout. La maison, la forêt, un boulot qui

marche. Tu me fais la charité à me donner des parcelles dont personne ne veut ! Qui va acheter des morceaux de ta putain de forêt Et moi, tu sais ce qu'il me reste ? Une boutique qui coule, des dettes jusqu'au cou. - Justement, c'est pour ça que… - Non ! » Antoine avait frappé du poing sur le comptoir. « Tu crois que ça m'aide ? Tu crois que ça arrange quoi que ce soit ? Tu me files tes saloperies de parcelles comme on jette un os à un chien ! - Ce n'est pas de la charité, c'est… - C'est quoi alors ? De la pitié ? » Il s'était levé d'un bond, le visage rouge. « Toute ma vie, j'ai été le petit frère. Celui qui suit. Pas assez bon pour la forêt, pas assez malin pour réussir. Et là, tu me fais l'aumône ! »

Il avait attrapé les papiers des parcelles, les avait jetés sur le comptoir. « Je les ai pris parce que j'avais besoin d'argent. Mais personne n'en veut. Et toi, tu me les donnes en te croyant généreux, le grand frère qui règle tout. »

Gervais était reparti sans dire un mot. Il avait voulu bien faire, réparer l'injustice de l'héritage. Il n'avait fait que blesser son frère, toucher à son orgueil, abîmer sa dignité. Trois mois plus tard, leur mère, Colette, avait fait un AVC. Elle était morte dans l'ambulance, sur la route de l'hôpital. Elle avait soixante-deux ans. D'un coup, Gervais et Antoine étaient devenus orphelins. Les obsèques, ça avait été l'enfer. Antoine pleurait, bruyamment, comme un gosse. Gervais, lui, n'avait pas versé une larme. Il n'avait rien laissé paraître. Après l'enterrement, ils s'étaient à peine parlé. Ce qui était une fissure était devenu un gouffre.

C'est là que Claire avait décidé de partir. Mars 2013. Elle en avait eu assez. La maison paumée, le village qui se vidait, un mari muet, toujours à fuir dans la forêt au lieu d'affronter ce qu'il ressentait. Elle avait emmené Léa, qui avait deux ans et demi à l'époque, chez sa sœur à Grenoble. Le divorce était tombé six mois plus tard. Garde alternée : un week-end sur deux, la moitié des vacances. Gervais avait signé sans discuter. Il savait qu'il avait perdu Claire bien avant qu'elle parte. La mort de Bastien les avait brisés tous les deux, juste plus lentement.

Il s'était retrouvé seul dans la grande maison au milieu des bois. Seul avec ses souvenirs, ses fantômes, la forêt tout autour.

Antoine, lui, avait épousé Clotilde en 2010. Une fille du coin, discrète, travailleuse, qui l'aimait malgré tout. Ils avaient eu deux enfants, Chloé et Lucas, presque tout de suite. Antoine s'accrochait à l'épicerie, mais franchement, c'était de plus en plus difficile. Les clients partaient, les factures s'accumulaient, les dettes augmentaient.

Et puis, il y avait ces parcelles offertes par Gervais. Toujours là, dans un coin de sa tête, comme un poids, comme un rappel constant de ce qu'il n'avait pas réussi. Il les gardait, ne les vendait pas, mais elles le rongeaient.

Gervais et Antoine ne se voyaient presque plus. Quelques mots à Noël, à l'anniversaire de Léa quand elle passait. Mais la distance s'était installée, année après année. Deux frères devenus étrangers, chacun enfermé dans ses problèmes, incapables de tendre la main.

Gervais s'était réfugié dans son travail. Il passait ses journées dans la forêt, à marcher, à surveiller les arbres, à observer les animaux. La forêt ne lui demandait rien, ne le jugeait pas. Elle était juste là, solide, rassurante. Le soir, il rentrait dans la maison vide, se préparait quelque chose de simple à manger, s'asseyait devant le feu. Il pensait à Léa, qu'il ne voyait pas assez. À ses parents, partis trop tôt. À Antoine, devenu un inconnu. À Claire, qu'il avait aimée et perdue.

Mais Léa, elle, c'était la lumière. Un week-end sur deux, elle arrivait de Grenoble, sac sur le dos, les yeux pétillants. Elle avait vraiment commencé à venir souvent vers ses six ans, quand Claire avait estimé qu'elle était assez grande pour faire le trajet et passer les week-ends à la campagne. Au début, Claire l'emmenait ou ils se retrouvaient à mi-chemin. Ils s'arrangeaient, ça allait mieux entre eux.

Le vendredi soir, Gervais guettait la voiture de Claire au bout du chemin. Dès qu'il la voyait, son cœur battait plus fort. Léa sautait dehors avant même que la voiture s'arrête et courait dans ses bras en criant « Papa ! » Il la soulevait, la faisait tourner, et là, pendant quelques secondes, tout disparaissait. La solitude, les soucis, le silence de la maison. Il ne restait que sa fille, vivante, joyeuse, qui sentait bon le shampoing aux fruits.

Claire repartait vite, quelques mots échangés sur le seuil, toujours polis, un peu froids. Et puis Gervais se retrouvait seul avec Léa, et la maison changeait d'ambiance. Elle courait partout, ouvrait les fenêtres, mettait la radio, posait mille questions. « Papa, on va où demain ? On va voir les Roches Tuilière ? Et le lac de Guéry ? Tu m'emmènes sur ton sentier secret ? »

Au début, Gervais ne savait pas trop comment s'y prendre avec une petite fille. Il préparait sa chambre, celle à l'étage avec vue sur les hêtres, changeait les draps, achetait des gâteaux qu'elle aimait. Ensuite, il l'emmenait dans la forêt, un peu maladroit, comme son père l'avait fait avec lui. Et Léa adorait ça. À peine arrivée, elle enfilait

ses bottes, son blouson, et le tirait dehors. « Allez papa, on y va ! Montre-moi un truc que je ne connais pas ! » Elle voulait tout voir, tout comprendre. Comment reconnaître un hêtre d'un chêne, pourquoi les sangliers fouillaient la terre, où dormaient les chevreuils l'hiver.

Gervais la regardait courir entre les arbres, ramasser des pommes de pin, s'émerveiller devant un champignon, et il sentait son cœur se gonfler. Elle lui ressemblait. Cette passion pour la nature, cette curiosité, ce plaisir d'être dehors, même sous la pluie. Claire ne comprenait pas, mais Léa, elle, comprenait tout. Il lui avait appris à marcher en forêt, à poser ses pieds sur les racines sans tomber, à écouter le silence pour attraper les bruits des animaux. À dix ans, elle reconnaissait vingt essences d'arbres juste à leur écorce. À onze, elle suivait une trace de chevreuil sur des centaines de mètres. À douze, elle savait où trouver les salamandres tachetées, ces petites bêtes noires et jaunes que son père protégeait.

« Papa, regarde ! » Elle l'appelait toujours pour lui montrer quelque chose. Un nid de geai, des empreintes fraîches dans la boue, une plume de buse. Ses yeux brillaient, elle riait, elle glissait sa main dans la sienne. Et Gervais savait qu'il n'était plus seul. Sa fille était là, bien vivante, rayonnante, et elle l'aimait. Les week-ends passés avec elle, c'était tout ce qu'il attendait. C'était simple : ces moments-là, c'était du vrai bonheur. Il sortait ses pièges photo pour lui montrer les clichés de la semaine, des cerfs surpris de nuit, un renard qui filait, un blaireau qui s'arrêtait juste devant l'objectif. Léa s'exclamait à chaque image, riait, posait mille questions. « Lui, c'est pas le gros cerf qu'on avait vu l'an dernier ? Et elle, là, c'est peut-être sa femelle ? » Rien ne lui échappait, elle notait tout dans son petit carnet qu'elle gardait toujours sur elle.

Il l'emmenait dans ses coins secrets, parfois des endroits que même son père n'avait jamais découverts. Une clairière où les biches venaient mettre bas au printemps, un vieux chêne creux plein de chouettes hulottes, une source cachée entre les rochers, l'eau si claire qu'ils buvaient directement à la pierre. Un jour, debout sur une crête qui surplombait la vallée, elle s'était tournée vers lui, sérieuse malgré ses douze ans. Le vent dans ses cheveux, elle regardait la forêt immense. « C'est ton royaume ici, hein papa ? » Il avait rigolé, un peu gêné. « Un royaume ? Non, ma chérie, je ne suis pas un roi. Je veille juste sur la forêt, je fais ce que je peux. »

Mais Léa avait insisté, les yeux brillants. « Si, papa. T'es un héros. Tu protèges les arbres, les animaux, tout ce qui vit ici. Moi aussi, plus tard, je veux faire comme toi. » Il avait senti quelque chose lui serrer

le cœur. Il l'avait prise dans ses bras, embrassé ses cheveux. « Tu feras ce que tu voudras, ma puce. Mais si tu choisis ça, je serai le père le plus fier du monde. »

Le soir venu, ils rentraient épuisés, couverts de boue, mais heureux. Gervais préparait à manger, des pâtes, une omelette, parfois son ragoût qui mijotait pendant des heures. Léa mettait la table, racontait sa semaine à Grenoble, l'école, ses copines. Souvent, elle parlait de Mélanie, sa meilleure amie depuis la sixième. « Tu sais, papa, Mélanie adorerait venir ici. Elle n'a jamais vu la vraie forêt. À Grenoble, il y a juste des parcs, c'est pas pareil. »

Gervais hochait la tête, un peu distrait. « Elle peut venir quand elle veut. On a de la place. » Après le dîner, ils s'installaient devant le feu. Léa faisait ses devoirs sur la grande table, Gervais lisait ou bricolait un outil. Parfois, elle levait les yeux de ses cahiers, le fixait. « Papa ? Tu es heureux ? » La première fois, ça l'avait pris de court. Elle devait avoir onze ans. Il avait cherché ses mots. « Oui, ma chérie. Quand tu es là, je suis heureux. »

« Et quand je ne suis pas là ? » Il ne savait pas quoi répondre. Trop maligne, cette gamine, elle voyait tout. Il avait fini par admettre que c'était plus calme, plus silencieux. Qu'il s'en sortait, avec le boulot, la forêt. Que ça allait. Léa avait fait la moue. « Mais tu es tout seul, papa. Tout le temps. C'est pas bien d'être tout seul. »

« Je ne suis pas tout seul. Tu es là un week-end sur deux. - Et les autres jours ? » Il n'avait rien répondu. Franchement, qu'est-ce qu'il aurait pu dire ? Oui, il était seul. Oui, parfois, la maison lui semblait trop grande, trop vide. Il y avait des soirs où il restait planté devant son assiette, à se demander pourquoi il continuait à mettre la table pour deux alors qu'en face, il n'y avait personne.

Léa s'était levée, elle était venue s'installer sur ses genoux, comme quand elle était petite. Sa tête contre son épaule. « Je t'aime, papa. Un jour, tu rencontreras quelqu'un. J'en suis sûre. Quelqu'un de bien, qui t'aimera comme tu es » Il l'avait serrée fort, la gorge serrée. Elle avait onze ans à peine, et elle avait déjà des mots d'adulte. Elle voyait tout ce qu'il essayait de cacher. Elle s'inquiétait pour lui, alors qu'en vrai, c'était à lui de s'inquiéter pour elle.

Le dimanche soir, c'était toujours le pire moment. Claire venait chercher Léa vers six heures. Léa traînait les pieds, trouvait toujours une excuse pour rester. C'était pareil quand c'était lui qui la ramenait. Elle montait dans la voiture, se retournait une dernière fois, agitait la

main par la vitre. Gervais restait dehors, sur le perron, jusqu'à ce que la voiture disparaisse tout au bout du chemin. Ensuite, il rentrait, refermait la porte. Le silence tombait d'un coup, lourd, épais.

Il rangeait la chambre de Léa, pliait ses vêtements, lançait une machine de linge qui sentait encore son shampoing. Il débarrassait la table, préparait juste une assiette pour lui. Et voilà, il se retrouvait seul, avec une nouvelle semaine qui s'annonçait, exactement comme les précédentes. Les premiers soirs, après le départ de Léa, c'étaient les pires. La maison résonnait de son absence. Gervais tournait en rond, passait d'une pièce à l'autre, allumait la télé, l'éteignait. Il montait dans la chambre de Léa, s'asseyait sur son lit, regardait les dessins qu'elle avait scotchés au mur. Des arbres, des animaux, la maison forestière.

Il avait quarante-deux ans maintenant. Douze ans qu'il était divorcé. Pas une seule femme depuis. Au début, il n'en voulait pas. La blessure avec Claire, c'était trop frais, trop dur. Et puis, à force, il avait arrêté d'y penser. Il s'était habitué à la solitude, comme on s'habitue au froid. Mais parfois, dans la rue à Clermont, quand il descendait pour ses réunions à l'ONF, il se surprenait à regarder fugitivement un couple. Des jeunes, souvent, main dans la main, en train de rigoler. Il les suivait du regard sans même y penser, il observait cette complicité qu'il avait connue lui aussi, autrefois, avec Claire. Tout au début.

Un jour, il avait attendu un collègue sur la terrasse d'un café. À la table voisine, un homme et une femme d'une trentaine d'années discutaient. L'homme racontait une histoire, la femme riait, posait sa main sur son bras. Un geste tout simple, mais plein de tendresse. Gervais était resté là, la tasse suspendue entre la table et ses lèvres, à les observer sans vraiment s'en rendre compte. Ça lui avait fait un drôle d'effet, un mélange de tristesse et d'envie, quelque chose qui serre un peu le cœur.

Puis il s'était ressaisi. Pourquoi se tourmentait-il avec tout ça ? Sa chance avec Claire était passée, c'était terminé. Quarante-deux ans, une vie tranquille, une fille qu'il voyait un week-end sur deux. Qui voudrait de lui ? Un garde forestier un peu sauvage, perdu au fond des bois, incapable de parler de ce qu'il ressentait ?

Et pourtant, le soir, allongé dans son lit trop grand, il repensait à tous ces couples croisés au hasard. Cette complicité, cette chaleur qu'ils partageaient. Il s'imaginait parfois ce que ce serait de ne plus être seul. Rentrer chez lui et trouver quelqu'un qui l'attendait, parler, rire, partager autre chose que le silence.

Mais il chassait vite ces idées. À quoi bon ? Il avait la forêt, son travail, Léa de temps en temps. Ça devait suffire. Il se le répétait, comme un mantra : ça suffit.

Sauf qu'après le départ de Léa, quand la maison redevenait glaciale, il se surprenait à rêver d'autre chose. Une vie où quelqu'un serait là. Quelqu'un qui comprendrait son amour de la forêt, qui ne lui reprocherait pas son silence, qui l'accepterait comme il était.

Quelqu'un qui rendrait la maison moins vide.

Chapitre trois : L'avocate.

Maître Robert avait compris très tôt qu'il ne fallait pas prendre trop de place. Personne ne le lui avait jamais dit clairement. Ce n'était même pas vraiment une règle ou un ordre. C'était venu naturellement, comme quand on apprend à marcher sans se cogner contre les murs d'un couloir trop étroit. Elle avait grandi dans une famille où on parlait peu de soi, où personne ne faisait de bruit. Du moins jusqu'à la mort de ses parents, à dix-huit ans dans un accident d'avion.

À quarante ans, Mme Robert était le genre de femme qu'on remarquait tout de suite, et qu'on continuait de regarder après l'avoir vue. Un visage ovale, constellé de taches de rousseur, presque classique, avec quelques rides fines, un menton volontaire, mais un nez droit, légèrement retroussé. Ses grands yeux perçants, gris-bleu, changeaient selon la lumière. Parfois, on avait l'impression qu'elle jaugeait les gens, pas qu'elle les regardait simplement. Pas froide, non, mais toujours en train d'observer, de capter.

Ses cheveux roux flamboyants tombaient sur ses épaules, sauf quand elle travaillait ou plaidait, alors ils étaient en chignon plus austère. Elle ne passait pas des heures devant le miroir le matin. Pas par rejet de la féminité, ni par paresse, juste parce qu'elle n'en voyait pas l'intérêt. Elle se regardait à peine. Elle savait déjà ce qu'elle allait y voir : un air un peu fatigué, des rides autour des yeux, une bouche qui restait droite, même quand la vie frappait un peu fort.

Elle connaissait son corps par cœur. Il tenait bon, encore souple, féminin et peut-être désirable. Elle était restée mince, une belle silhouette, mais avec les épaules un peu voûtées à force de se pencher sur des dossiers. Elle n'essayait pas de plaire, mais elle savait, sans trop y penser, que les gens l'appréciaient. Pas parce qu'elle faisait des efforts, mais parce qu'on sentait chez elle quelque chose de solide, une forme de maîtrise. Les rares hommes qui s'étaient intéressés à elle ces

dernières années parlaient toujours de ses yeux, de ses cheveux, de sa voix, de ce mélange de douceur et de distance.

Elle vivait seule avec sa fille, Mélanie, une jeune fille blonde de quatorze ans entrant dans la féminité naissante avec quelques taches de rousseur, des yeux bleus profonds, un beau visage doux au sourire toujours un peu triste. Elles habitaient au deuxième étage d'un vieil immeuble dans une rue calme du centre de Grenoble.. L'appartement n'avait rien d'extraordinaire, mais la lumière y entrait à fond, et tout était bien rangé. Les meubles n'étaient pas là pour impressionner, juste pour durer. Dans la cuisine, une grande table en bois prenait toute la place. Le salon était dominé par une bibliothèque trop pleine : des livres de droit, des romans usés, des essais annotés au stylo. Les murs étaient presque vides. Juste quelques photos. Elle quand elle était petite. Une plage en Bretagne. Une vieille photo de ses parents, disparus depuis longtemps.

Elle était avocate. Elle n'en avait jamais fait toute une histoire. Ce n'était pas le rêve de sa vie, juste la suite logique. Elle aimait comprendre comment les choses fonctionnent, démêler ce qui bloquait, rétablir un équilibre là où ça coinçait. Le droit lui convenait, honnêtement. Elle avait commencé dans un cabinet réputé à Paris, mais elle n'y était pas restée longtemps.

À Grenoble, elle s'était retrouvée dans le droit de l'environnement un peu par hasard. Une affaire en avait amené une autre, et la frustration s'était transformée en vraie compétence. Sept ans plus tôt, après son divorce, elle avait ouvert son propre cabinet. Un bureau, dans un vieil immeuble du XIXe, avec de hauts plafonds et des moulures défraîchies. Elle travaillait seule, par choix. Elle voulait de l'espace, la liberté de travailler à sa manière, d'aligner son métier avec ses convictions.

Elle gagnait correctement sa vie. Elle avait hérité confortablement de ses grands-parents et de ses parents. Elle n'était pas hyper riche, mais elle n'avait pas de problèmes d'argent. Elle ne devait rien à personne et elle pouvait se permettre de choisir ses affaires et des fois, de travailler à titre gratuit (pro bono) pour les causes qui lui semblaient en vouloir la peine.

Sa famille avait été la bourgeoisie discrète et cultivée comme dans les romans. Son père était ingénieur, souvent absent mais toujours fiable. Sa mère, prof de littérature, dure, jamais vraiment chaleureuse. Janine, elle, avait été une enfant calme, studieuse, déjà indépendante. Elle avait vite compris qu'il ne fallait pas trop en demander. Elle

s'était débrouillée seule. Cette indépendance l'avait sauvée au décès de ses parents, mais l'avait aussi rendue un peu solitaire.

Elle avait rencontré Christophe à la fin de ses études. Il était brillant, sûr de lui, déjà bien lancé. Tout était allé très vite entre eux, presque mécaniquement, comme une évidence. Ils se comprenaient, surtout sur le plan intellectuel. De l'extérieur, on les voyait comme un couple parfait. Janine avait fini par croire que ça suffirait. Et puis Mélanie était arrivée. Janine Robert avait eu sa fille à vingt-six ans. La grossesse s'était bien passée, mais elle était restée sur le qui-vive tout le temps. Elle avait aimé Mélanie tout de suite, d'un amour fort, un peu inquiet. Elle avait compris qu'elle ne serait jamais une mère légère ou insouciante. Elle serait là. Stable.

Le divorce était arrivé quand Mélanie avait huit ans. Pas de drame, pas de cris. Une séparation nette, rationnelle, à la manière de Christophe qui l'avait trompée pour une version blonde d'elle, en plus jeune. Pourtant, Janine s'était retrouvée épuisée, une fatigue profonde, celle qu'on ressent en découvrant que l'intelligence et la réussite, ça ne suffit pas à maintenir un couple.

Christophe était parti à New York deux ans plus tard. Un grand tournant dans sa carrière, soi-disant. Nouvelle vie là-bas. Un bel appartement, sa nouvelle compagne ambitieuse. Sur le papier, tout semblait parfait. Il appelait souvent. Parler de l'avenir, ça il savait faire. Le présent, beaucoup moins.

Janine, elle, avait assuré par sa présence. Pour Mélanie. Elle avait vu sa fille traverser une mauvaise période au début de l'adolescence. Fermée, triste en silence. Ce malaise, ce mal-être dans sa propre peau. Janine n'avait jamais détourné les yeux. Elle avait demandé de l'aide. Elle était là, présente mais jamais envahissante, et jamais dans le déni non plus. Petit à petit, Mélanie était revenue parmi eux. L'amitié de Léa, une amie de collège, avait vraiment compté. Janine l'avait bien vu. Elle n'avait pas eu besoin d'analyser, ni de chercher à comprendre comment ça fonctionnait. Ça se voyait, tout simplement. Léa avait apporté à Mélanie un peu de stabilité, une sorte de joie tranquille. Comme une bouffée d'air frais.

Dernièrement pourtant, Janine avait senti que quelque chose changeait en elle. Ce n'était pas une crise, rien de brutal. Plutôt… quelque chose qui bougeait, presque sans qu'on s'en rende compte. Elle ne savait pas encore comment réagir. Elle s'en était rendu compte à des détails infimes. Une fatigue différente. Une attention plus grande aux voix, aux silences. Une façon nouvelle de ressentir la présence

d'autrui. Comme si une partie d'elle, longtemps occupée à tenir, se rendait soudain disponible à autre chose. Elle n'aurait pas su dire à quoi.

Elle n'était pas en attente d'une rencontre. Elle ne cherchait rien. Et pourtant, quelque chose en elle semblait moins fermé. Moins protégé. Comme une porte qu'on n'ouvre pas encore, mais qu'on n'a plus verrouillée. Cela l'inquiétait autant que cela l'apaisait. Elle se disait que c'était peut-être l'âge. Ou le fait que Mélanie grandissait. Ou simplement le résultat logique de tant d'années passées à contenir, organiser, maîtriser. Elle avait envie, d'une manière diffuse de revivre pleinement. Elle s'interrogeait sur le fait qu'elle avait de plus en plus tendance à suivre des yeux les jeunes couples amoureux que le hasard mettait sur sa route.

Chapitre quatre : La décision.

Gervais poussa la porte du café de Robert vers cinq heures. Dehors, le soleil commençait à disparaitre derrière les crêtes et les ombres s'étiraient sur la place. À l'intérieur, il y avait plus de monde que d'habitude pour un jeudi. Gervais avait tout de suite deviné pourquoi : tout le monde parlait du projet de lotissement.

Au comptoir, quelques retraités discutaient tuant le temps entre la belote et le journal du soir. Mais on voyait aussi des têtes inhabituelles : des agriculteurs venus aux nouvelles, des jeunes descendus de Clermont ou de Riom pour le week-end, qui s'étaient arrêtés boire un verre parce qu'ils avaient entendu que le bourg bouillait à cause de ce fameux projet.

Robert, derrière son zinc, essuyait ses verres comme si sa vie en dépendait. Il avait fait un signe de tête à Gervais. Gervais s'était installé au bout du comptoir, dans l'angle, là où il pouvait voir tout le monde sans trop se faire remarquer. Il avait commandé un café ; Robert lui avait servi ça sans un mot, mais son regard en disait long : il savait très bien pourquoi Gervais était là, et ça lui convenait.

Après le petit silence provoqué par l'entrée du garde forestier, les conversations avaient repris, comme si de rien n'était. Les gens étaient polis, ou peut-être prudents : personne ne venait l'interpeller, ils préféraient continuer à parler en faisant semblant de ne pas le voir.

Gervais écoutait discrètement. Il tournait sa cuillère dans le café qu'il ne buvait pas, et il était attentif pour comprendre ce que les gens pensaient vraiment du lotissement. Certains étaient pour : surtout les

commerçants. Ils espéraient voir arriver des clients avec un peu d'argent, ce qui ne courait pas les rues ici. Quelques jeunes aussi, qui se disaient que quinze maisons de plus, c'était peut-être du travail pour les artisans, les plombiers, les électriciens, les maçons qui galéraient depuis la crise. Marcel Bonnefoy, le quincaillier, ne se gênait pas pour répéter à qui voulait l'entendre que la commune partait à la dérive depuis des années. L'école accueillait deux fois moins d'élèves qu'autrefois, le médecin était parti, et il n'y avait plus rien pour donner envie aux familles de venir s'installer ici. Si personne ne réagissait, Rochefort finirait comme ces villages fantômes, avec des maisons abandonnées qui s'écroulaient au bord des routes de montagne.

Et puis il y avait les autres, ceux qui étaient contre. Pas forcément nombreux, ni bruyants, mais bien décidés. Gervais reconnaissait parmi eux des gens de sa génération, parfois plus vieux. Ceux qui avaient grandi ici et qui ne supportaient pas qu'on vienne bétonner leur paysage d'enfance pour caser des Parisiens en quête de verdure.

Didier Chazal, l'ancien instituteur, installé dans une petite ferme restaurée au-dessus du bourg, prenait la parole calmement, avec sa voix d'homme instruit. Pour lui, ce projet, c'était une illusion. Les maisons soi-disant écologiques seraient vendues à prix d'or à des citadins qui n'y viendraient que trois semaines par an. Ils n'apporteraient rien à la vie du village. Ça ne sauverait ni l'école, ni les commerces. Et dans vingt ans, on se retrouverait avec un lotissement de maisons vides la plupart du temps, une forêt sacrifiée pour rien.

Restait enfinla majorité silencieuse qui ne savait pas trop quoi penser. Ils avaient entendu les arguments des deux parties, mais, honnêtement, ils ne comprenaient toujours pas vraiment. Les vraies décisions se prenaient loin d'eux, dans des bureaux à la préfecture ou à la communauté de communes. Là-bas, des personnes qui ne viendraient jamais à Rochefort décidaient de tout, sans même connaître le nom des arbres qu'ils feraient abattre. Gervais, lui, était resté silencieux, il encaissait tout ça sans rien dire. Ce n'était pas la peine d'en rajouter, sa simple présence suffisait à montrer de quel côté il penchait.

Il avait fini son café, puis il était sorti dans l'air du soir. Il avait traversé la place en direction de la mairie, un gros bâtiment en pierre grise, deux étages, toujours aussi austère qu'au dix-neuvième siècle, avec "Liberté, Égalité, Fraternité" gravé sur le fronton. Il savait que Jean Dallac, le maire serait encore là. Il avait l'habitude de travailler

tard, toujours dans son bureau en train de fouiller dans des dossiers ou répondre à des mails, fidèle à cette conscience professionnelle des élus à l'ancienne.

Gervais était monté directement au premier étage, là où se trouvait le bureau du maire. Jean Dallac avait levé les yeux de son ordinateur en entendant frapper. Il avait fait signe à Gervais d'entrer avec un sourire un peu fatigué, à la fois surpris et soulagé. On sentait qu'il attendait cette visite depuis un moment, histoire de crever l'abcès.

Jean avait une bonne quinzaine d'années de plus que Gervais. Son père et lui avaient été proches.Ils avaient partagé la passion de la haute montagne, le goût des randonnées et de l'observation de la nature sauvage. Gervais savait que c'était un type honnête, qui faisait de son mieux dans une situation impossible, coincé entre l'État qui coupait les dotations, les habitants qui réclamaient toujours plus de services, et la réalité d'un village rural qui se vidait peu à peu.

Ils avaient parlé un moment de tout et de rien, des dernières randonnées de Jean dans les Écrins, Puis, sans que Gervais ait eu besoin d'amener le sujet, Jean avait attaqué de front. « La commune allait mal, » expliqua-t-il. « Les recettes fiscales s'effondraient, les habitants partaient et personne n'arrivait. La région avait gelé les subventions pour la salle des fêtes, et l'école fermerait probablement dans trois ans si on ne trouvait pas un moyen d'attirer des familles avec des enfants. »

Le projet de lotissement, ce n'était pas l'idéal, Jean ne s'en cachait pas. Il aurait préféré autre chose, mais au moins, ça permettait de vendre des terrains communaux inutilisés. Cet argent servirait à remettre en état les infrastructures du village. Et peut-être, avec un peu de chance, quelques-unes des quinze maisons accueilleraient de jeunes couples qui travaillaient à Clermont en télétravail et amèneraient leurs enfants à l'école du bourg. Gervais l'avait écouté sans l'interrompre. Quand Jean avait fini, Gervais avait simplement demandé ce qu'il adviendrait de la forêt, de cet écosystème fragile qu'on ne pourrait jamais recréer une fois détruit.

Jean avait poussé un long soupir, s'était frotté les cheveux gris, puis il avait lâché que l'étude d'impact était réalisée. Tout irait bien, le projet ne toucherait pas à l'environnement, les espaces verts resteraient, des mesures compenseraient ce qu'il fallait… En somme, toutes ces phrases creuses que Gervais avait déjà lues dans le prospectus et qui, franchement, n'avaient aucun sens pour lui. Le maire avait ajouté qu'il comprenait ce que Gervais ressentait pour la

forêt, mais qu'il fallait penser aux habitants, à ceux qui vivaient ici et avaient besoin d'un avenir. Gervais n'avait rien répondu. Il savait que Jean n'était pas un ennemi. Ils ne voyaient simplement pas les choses de la même façon : pour Jean, le territoire représentait d'abord la communauté humaine à faire vivre ; pour Gervais, c'était aussi un coin de nature à protéger.

Ils s'étaient quittés sans s'énerver, mais aucun n'avait changé d'avis. Gervais était remonté dans son pickup, il avait roulé tranquillement jusqu'à l'épicerie d'Antoine, coincée entre la boulangerie et l'ancien hôtel, fermé depuis dix ans.

L'épicerie était encore ouverte, même s'il était presque sept heures. Gervais avait poussé la porte, la clochette avait tinté. Il n'y avait personne dans la boutique, à part Clotilde, tout au fond, qui rangeait des conserves d'un geste fatigué. Elle s'était retournée, avait reconnu Gervais, et son visage s'était refermé, pas par colère, mais parce qu'elle savait déjà pourquoi il venait. Antoine était sorti de l'arrière-boutique après avoir entendu du bruit. En voyant son frère, il s'était figé.

Il y avait eu quelques secondes de malaise. Antoine avait cinq ans de moins que Gervais, mais il en paraissait presque cinquante, avec ses cernes, son teint gris, cette fatigue qui ne le quittait plus. Tout le monde savait que l'épicerie ne marchait plus depuis longtemps ; les gens préféraient aller à Besse ou même Clermont pour faire leurs courses, il ne restait là que quelques anciens qui venaient chercher leur pain et leur journal. Gervais avait demandé s'ils pouvaient parler. Antoine avait hoché la tête, avait fait signe à Clotilde qu'elle pouvait rentrer, qu'il fermerait. Elle avait hésité, lancé à son mari un regard inquiet, puis avait pris son manteau et était sortie. Les deux frères s'étaient retrouvés seuls, dans ce silence étrange de l'épicerie.

Antoine ne s'était pas dérobé, il était allé droit au but. Il avait expliqué qu'il n'avait pas eu le choix, que l'épicerie perdait de l'argent chaque mois, qu'il avait des dettes partout, la banque, les fournisseurs, et que les parcelles de forêt, c'était tout ce qui lui restait à vendre pour rembourser une partie des créanciers et ne pas tout perdre. Le promoteur ne proposait rien d'extraordinaire, mais c'était suffisant pour calmer les plus pressés, peut-être tenir un an ou deux de plus, avec un peu de chance.. Même si, au fond, Antoine n'y croyait déjà plus. Il savait bien qu'il finirait par fermer la boutique pour de bon, qu'il faudrait chercher du travail ailleurs, à Clermont ou dans une zone industrielle.

Gervais écouta sans l'interrompre. Il voyait bien la détresse de son frère, la honte d'avoir échoué à reprendre la boutique de leur mère. Il ne dit rien tout de suite. Il se contenta de hocher la tête. Antoine demanda à Gervais s'il lui en voulait. Gervais répondit non, pas personnellement, mais il trouvait ça terrible d'avoir à choisir entre sauver le commerce pour deux ou trois ans au maximum ou sacrifier la forêt. Ce genre de choix ne devrait même pas exister. Si on en arrivait là, c'était que le système était pourri jusqu'à la moelle.

Antoine eut un petit rire amer. Il lança que Gervais avait toujours eu la chance de faire ce qu'il aimait, de vivre dans la forêt avec ses arbres et ses bêtes, alors que lui avait juste repris l'épicerie de leur mère parce qu'il fallait bien quelqu'un et que lui avait suivi la vocation de leur père. Gervais sentit le reproche. Il comprit que la blessure datait d'avant cette histoire de parcelles, que c'était plus vieux, plus profond. Peut-être même depuis l'enfance, cette injustice dans la répartition des dons, des vocations. Certains trouvaient leur place, d'autres cherchaient toute leur vie sans jamais la trouver.

Ils se quittèrent sur le pas de la porte. Le problème paraissait insoluble. Gervais marchait vers son Duster, garé un peu plus loin, quand il entendit des pas précipités derrière lui. Clotilde le rattrapa, lui attrapa le bras avec une urgence qui le fit se retourner. Elle avait dû attendre, cachée quelque part, guettant sa sortie pour pouvoir lui parler sans Antoine. Elle le fixait, les yeux brillants de larmes qu'elle avait du mal à retenir.

« Gervais, tu dois comprendre, on est arrivés au bout. On a tout essayé ! S'il te plaît, ne fais rien. Ne fais pas capoter le projet. » Si Antoine ne vendait pas les parcelles tout de suite, ils allaient tout perdre : la boutique, la maison, toutes leurs économies. Ils allaient se retrouver à quarante ans, sans un sou, avec deux enfants à charge. Clotilde parlait vite, comme quelqu'un qui joue sa dernière carte devant le juge, juste avant le verdict. Gervais, lui, écoutait, incapable de répondre, parce qu'au fond, tout sonnait juste. Son désespoir était réel. Mais vendre ces parcelles, cela voulait dire couper les arbres, enlever une partie de la forêt.

Finalement, il avait soufflé qu'il ne jugeait personne, qu'il comprenait et qu'il ne leur en voulait pas. Mais il ferait tout pour empêcher ce lotissement, parce que c'était son boulot, sa responsabilité, autant comme garde forestier que comme homme qui voulait protéger la nature. Clotilde était repartie, les yeux pleins d'une déception résignée. Sans rien dire, elle avait tourné les talons et était rentrée à la maison. Gervais était resté là, sur le trottoir, à la regarder

disparaître dans la nuit.

Il avait marché pour réfléchir. Il était rentré chez lui vers vingt heures. Il avait allumé deux ou trois lampes, la maison sentait le bois froid, l'humidité. Il s'était réchauffé une soupe, l'avait bue sans y prêter attention, puis était allé s'affaler dans le fauteuil du salon, téléphone à la main, prêt à appeler Léa. Comme tous les jeudis soirs depuis le divorce. La sonnerie avait traîné. Finalement, sa fille avait décroché, un "allô" essoufflé, sûrement parce qu'elle avait couru pour attraper le téléphone ou qu'elle faisait autre chose en même temps.

Ils avaient parlé de tout et de rien. Le lycée, ses notes en maths pas terribles, et leur plan de monter au Puy de Sancy si la météo le permettait. Gervais l'écoutait, la gorge un peu serrée, entre tendresse et une sorte de tristesse. Il pensait à tout ce qu'il ratait, à tous ces petits riens du quotidien qui créent le lien entre un père et sa fille, qu'aucun coup de fil ou week-end ne remplacerait jamais.

Puis il lui avait raconté l'histoire du lotissement. Léa l'avait écouté sans l'interrompre, concentrée, comme toujours quand elle sentait que quelque chose comptait vraiment. Quand il eut terminé, elle était restée silencieuse quelques secondes, puis elle avait explosé. Une indignation brute, sans nuance, qui fonçait droit devant sans se soucier des compromis. Elle trouvait ça dégoûtant, affirmait qu'on ne pouvait pas laisser faire ça, qu'il fallait se battre, empêcher ces gens de détruire la forêt juste pour de l'argent. Gervais avait souri malgré lui ; il retrouvait dans la fougue de sa fille un écho à sa propre colère.

Léa avait ajouté qu'elle allait en parler à Mélanie, sa meilleure amie, parce que la mère de Mélanie était avocate et travaillait justement sur ce genre d'affaires, pollution, projets qui posent problème à la nature, tout ça. Gervais avait enregistré l'info quelque part dans un coin de sa tête, sans trop y croire. Une avocate de Grenoble, franchement, elle n'allait pas changer grand-chose à un lotissement perdu au fond de l'Auvergne. Mais il avait remercié Léa pour son envie d'aider. Et avant de raccrocher, il lui avait dit qu'il l'aimait.

Il était resté longtemps dans le fauteuil, le téléphone éteint à la main. Il fixait les ombres que la lampe projetait sur les murs, perdu dans ses pensées. Toute la journée lui était repassée en tête, des discussions interminables, pas vraiment utiles, mais au moins, maintenant, chacun avait montré ses intentions. Il voyait clair : il était presque le seul à vouloir se battre. Le maire ne ferait rien. Son frère non plus, il ne voulait pas abandonner et comptait bien vendre.Les habitants du village ? Partagés, la plupart indifférents, tant que ça ne

les concernait pas directement. Il comprenait leurs détresses, mais elles étaient personnelles, lui se battait pour un tout, pour quelque chose de plus grand, plus important, une mission qu'il fallait mener pour le bien des générations futures ? Il n'abandonnerait pas. Il irait jusqu'au bout, même si pour cela il lui fallait se fâcher avec tout le monde.

chapitre 5 : La mobilisation.

La salle des fêtes de Rochefort n'avait pas vu autant de monde depuis le repas des anciens, l'année d'avant. À l'époque, il y avait cinquante personnes. Mais là, ce jeudi, ils étaient bien soixante, peut-être même un peu plus. Quelques retardataires restaient debout, coincés dans le fond, près de la porte.

Gervais faisait partie des premiers arrivés, vers sept heures et demie. Il s'était installé au troisième rang, à gauche, pile l'endroit parfait pour garder un œil à la fois sur la tribune et sur toute la salle, pleine de visages familiers. Certains, il les connaissait par cœur, d'autres juste de vue.

L'ambiance était tendue. On le sentait dans les regards, fuyants ou insistants, en quête d'un signe d'approbation. Les petits groupes chuchotaient, mais dès que quelqu'un approchait, silence total.

Le maire est arrivé vers huit heures moins dix. Avec lui, un jeune gars en costume-cravate, la trentaine, mallette en cuir sous le bras, bourrée de dossiers et de plans. Le promoteur, ou du moins son représentant. Gervais avait appris que la boîte s'appelait Écohabitat Développement, basée à Clermont-Ferrand.

Ce type avait tout du jeune loup sorti d'école de commerce. Sûr de lui, le sourire bien calé, persuadé qu'avec deux trois phrases sur le développement durable, il allait convaincre tout le monde. Il s'appelait Maxime Vernier. Il s'est présenté avec un grand sourire, a serré la main du maire, puis a salué la salle d'un geste large. Gervais, lui, a tout de suite senti que ça bloquait. Instinctivement. Il n'a même pas eu besoin d'y réfléchir : il ne l'aimait pas.

Ce genre de gars l'agaçait. Cette façon de sortir la nature en argument de vente. De parler d'harmonie avec l'environnement, de respect des paysages, alors qu'au fond, derrière ces mots, les pelleteuses attendaient déjà de raser les vieux arbres. Ces arbres-là, eux, n'avaient jamais demandé qu'on parle à leur place.

Jean Dallac a lancé la réunion. Il a pris la parole d'une voix calme,

presque apaisante. Il a rappelé le contexte, les problèmes de la commune, le besoin de solutions pour garder les services publics, attirer de nouvelles familles, empêcher le village de se vider un peu plus chaque année. Il a présenté ce projet de lotissement comme une chance, tout en admettant que les inquiétudes étaient légitimes. Un vrai numéro d'équilibriste, histoire de ne froisser personne.

Puis il a passé la parole à Maxime Vernier.

Vernier s'est levé sans attendre. Toujours souriant. Visiblement content de lui. Il a attaqué son exposé, bien rodé, avec un diaporama sur l'écran blanc derrière lui. Les images défilaient : maisons modernes, lignes épurées, pelouses parfaites, massifs fleuris. À force de regarder, on aurait presque cru qu'il y avait plus d'arbres sur ses images de synthèse que dans la forêt d'à côté.

À un moment, Vernier avait laissé traîner son regard dans la salle. Il avait observé quelques visages, jeté un coup d'œil à la déco un peu vieillote de cette salle des fêtes de province. Il s'était figé une seconde, comme s'il cherchait quelqu'un, ou bien comme s'il réalisait ce que tout ça signifiait pour ces gens-là. Mais il avait vite repris le fil. Après tout, son patron avait été très clair : soit il les convainquait, soit il devrait aller chercher du boulot ailleurs.

Il parla de maisons bioclimatiques en bois, de performances énergétiques, de respect des écosystèmes, de corridors écologiques à préserver, d'espaces verts partagés, de gestion intelligente de l'eau de pluie. Un enchaînement de belles formules, bien choisies. Des mots qui sonnaient bien, qui rassuraient. Mais en vrai, si on grattait un peu, il n'y avait pas grand-chose de concret derrière.

Il expliqua que, pour commencer, le projet prévoyait quinze maisons, chacune sur un terrain de huit cents à mille mètres carrés. Et, évidemment, si la demande suivait, rien n'empêcherait d'en construire d'autres. Les travaux pouvaient démarrer dès le printemps, à condition que tout soit validé à temps.

Au début, les questions restaient classiques. On voulait savoir combien coûteraient ces maisons, qui pourrait les acheter, ce que ça rapporterait à la commune. Vernier répondait sans broncher, presque comme une machine. Il lançait des chiffres, sortait des études de marché, parlait de la démographie locale comme s'il y avait passé sa vie. D'après lui, le projet visait surtout des cadres urbains qui cherchaient du calme, des familles tentées par la campagne, mais pas prêtes à renoncer à la fibre, quelques services, un confort minimum.

Bref, pas vraiment pour les ploucs d'ici.

L'ambiance changea d'un coup. Didier Chazal, l'ancien instituteur, se leva tout au fond. Lentement. Avec sa façon bien à lui de prendre la parole sans crier, mais en forçant tout le monde à écouter. Il demanda combien d'arbres on allait couper. Quelle part de la forêt allait vraiment disparaître.

Vernier s'arrêta un instant. Cette fois, il hésitait pour de bon. Il baissa les yeux, fouilla dans ses papiers, les tourna et retourna avec un soin soudain exagéré. Puis il admit que les travaux toucheraient deux ou trois hectares. Peut-être un peu plus. Impossible d'être plus précis pour l'instant. Il se pressa d'ajouter qu'ils replanteraient trois cents arbres ailleurs dans la commune. Bilan carbone neutre, même positif, selon lui.

La salle commença à s'agiter. Plusieurs voix s'élevèrent en même temps. Les chiffres flottaient, trop vagues. Certains rappelaient qu'on ne remplace pas des hêtres de soixante ans par des jeunes pousses qui mettront des décennies à pousser. D'autres murmuraient qu'on savait bien ce que valent les promesses une fois les travaux commencés.

Gervais sentit la colère arriver, bien trop familière, comme une fièvre sourde qui monte sans prévenir. L'envie de parler le démangeait. Là, tout de suite. Balancer ce qu'il savait, ce qu'il voyait, tout ce que Vernier se gardait bien de dire. Mais il s'est retenu. Il voulait voir jusqu'où le promoteur allait aller. Il attendait son heure. Celle où les mots, enfin, ne pourraient plus être balayés d'un sourire.

Et c'est pile à ce moment que Marcel Bonnefoy, le quincaillier, s'est levé pour défendre le projet. Il parlait fort, trop peut-être, avec ce ton un peu raide de ceux qu'on écoute toujours dans leur boutique. Pour lui, il fallait choisir : les arbres ou les emplois, le passé ou l'avenir. Il traitait les opposants d'égoïstes, disait qu'ils voulaient garder la forêt rien que pour eux, sans penser aux jeunes obligés de partir bosser ailleurs, loin du village.

L'ambiance a basculé d'un coup. Des gens se sont levés à leur tour. On criait que ce n'était pas la question, qu'on pouvait très bien défendre la nature sans être un Parisien déconnecté. Tout le monde parlait en même temps, les phrases se coupaient, les voix se mélangeaient. L'air vibrait, tendu, électrique. On sentait que tout pouvait partir en vrille.

Jean Dallac a soudain frappé du poing sur la table. Le bruit sec a

claqué, et la salle s'est tue d'un coup. Il a rappelé qu'ils étaient là pour discuter, pas pour s'insulter. Sa voix tremblait, pas de rage, mais de fatigue.

C'est là que Gervais s'est levé. D'un coup, tous les regards se sont tournés vers lui. Personne ne faisait semblant de l'ignorer, on savait tous qui il était, ce qu'il pesait ici. Un silence lourd s'est installé, le temps qu'il prenne la parole. Il a demandé à Vernier s'il était vraiment allé sur le terrain, s'il avait vu ce qui allait disparaître. La composition exacte de la hêtraie-sapinière, la présence des zones humides protégées, les espèces comme la salamandre tachetée ou les chauves-souris. Il voulait savoir si l'étude d'impact avait été faite sérieusement, ou si c'était juste un dossier de plus pour cocher des cases. Et en plus, il sous-entendait qu'il pourrait y avoir extension du projet : trente maisons, cinquante et plus de forêt ?

Vernier l'a fixé. Cette fois, il était vraiment agacé. Il a répondu oui, évidemment, l'étude d'impact était faite, par un bureau indépendant, certifié, tout en règle. Des pros. Les inventaires faune-flore ? Faits, correctement. Les services de l'État ? Ils avaient validé, aucun problème. D'autres maisons, pourquoi pas si tout était vendu, ça serait une affaire extrêmement rentable !

Gervais a esquissé un sourire, sec, amer. Ces fameuses études d'impact, commandées par les promoteurs, concluaient toujours, comme par hasard, que tout passait. Quant aux services de l'État, ils n'avaient ni le temps ni les moyens de tout vérifier sérieusement. Ils validaient, parce qu'ils n'avaient pas le choix. Et il n'y avait donc pas de limite, le village pourrait être un jour une résidence pour riches parisiens ou chinois ?

La salle a explosé aussitôt.

Le vacarme était total : des bravos qui se mêlaient aux huées. Certains hurlaient que Gervais avait raison, d'autres le traitaient de casse-pieds, de gars qui voulait transformer la région en musée sous cloche. Pour ramener un peu d'ordre, Jean Dallac dut taper plusieurs fois sur la table avant que le tumulte ne commence à baisser.

À côté, Vernier s'était complètement perdu. Il essaya de reprendre la parole, expliqua que remettre en cause les études scientifiques à chaque fois, ça n'aidait personne. Mais il se faisait couper de tous côtés. On lui lançait qu'il ne répondait pas franchement à Gervais. D'autres demandaient si le promoteur n'était pas copain avec des élus ou des gens influents du coin. Le jeune cadre, qui pensait être solide,

coulait sous la pression, clairement pas prêt à encaisser autant d'hostilité.

Finalement, Jean Dallac reprit la parole. Vernier s'était rassis, les doigts fébriles sur son téléphone. Le maire tenta de calmer le jeu. Il rappela que cette réunion, c'était juste une étape, un moment pour que tout le monde puisse parler. Il expliqua qu'il existait des recours pour ceux qui s'opposaient au projet et qu'en attendant, il fallait suivre les procédures, même si on n'était pas d'accord avec les décisions.

L'ambiance est restée électrique jusqu'au bout. Les gens sont sortis en petits groupes, continuant à débattre sur le parvis. En quittant la salle, Gervais a croisé le regard de Jean Dallac. Le maire lui a fait un signe de tête, pas très lisible, quelque chose entre la compréhension et le reproche. Comme pour lui dire : "T'as peut-être un peu abusé ce soir, mais au fond, je comprends."

Le lendemain matin, Gervais est resté des heures devant son écran. Il a contacté toutes les associations de protection de la nature qu'il connaissait, ou qu'il trouvait au fil de ses recherches : France Nature Environnement Auvergne-Rhône-Alpes, la Ligue pour la Protection des Oiseaux Auvergne, la Société Française pour l'Étude et la Protection des Mammifères, l'association Natura 2000 du coin. Il expliquait la situation, demandait un coup de main ou, au minimum, un avis sur le dossier.

Les premières réponses sont tombées. Franchement, rien de bien positif. Des associations débordées, sans moyens, sans bras. Et puis, un lotissement de quinze maisons paumé en Auvergne, ce n'était pas leur urgence du moment. Malgré tout, Gervais a monté un dossier, qu'il a gardé précieusement.

Il ne lâchait rien.

Il décida de tenter sa chance plus haut dans la hiérarchie de l'ONF, même s'il savait que ce serait compliqué. Les terrains visés n'appartenaient pas à l'État, mais à la commune et à des propriétaires privés. Il demanda un rendez-vous avec l'inspecteur général de l'ONF pour la région Auvergne-Rhône-Alpes, un certain Monsieur Ferrand, presque à la retraite, réputé pour sa prudence et son art d'éviter les ennuis.

Le rendez-vous eut lieu un mardi matin, dans les bureaux de Clermont-Ferrand.

Gervais s'était déplacé avec l'espoir d'obtenir au moins un soutien

moral, ou une prise de position officielle susceptible de peser dans la balance. Ferrand le reçut poliment. Son bureau était un véritable capharnaüm, des piles de dossiers partout, prêtes à s'écrouler. Il écouta Gervais, hochant la tête de temps à autre, l'air compatissant mais las. Comme s'il connaissait déjà la fin de l'histoire.

Quand Gervais eut terminé, Ferrand poussa un long soupir. Il expliqua que la situation était délicate. L'ONF n'avait aucune compétence sur des terrains qui ne lui appartenaient pas. Et il fallait rester prudent. Le promoteur était, paraît-il, le neveu du préfet. À quelques mois des discussions budgétaires de l'Office, il n'était absolument pas question de se mettre la préfecture à dos.

Gervais avait encaissé tout cela sans broncher, même s'il bouillait intérieurement. Encore ce réflexe administratif : il valait mieux sacrifier une forêt que déplaire à un préfet. Il avait salué Ferrand, un peu amer, puis il était reparti, déjà convaincu qu'il n'y avait rien à attendre de ce côté-là. Les institutions ne bougeraient pas. Il allait devoir se débrouiller quasiment seul pour mener un combat qui semblait déjà perdu d'avance.

Un soir, chez lui, il préparait le dîner machinalement, la radio en fond sonore, quand son téléphone avait sonné. Numéro inconnu. Il avait répondu, persuadé que ce serait un démarchage ou une erreur. Mais non, c'était une femme, qui s'était présentée d'un ton direct : Maître Janine Robert, avocate à Grenoble. Elle disait appeler de la part de sa fille Mélanie, la meilleure amie de Léa.

Il lui avait fallu un moment pour faire le lien. Il s'était souvenu d'une conversation avec Léa, sa fille, qui lui avait parlé d'une avocate spécialisée dans l'environnement. Il se demandait ce que cette femme voulait, et pourquoi une avocate de Grenoble s'intéressait à une petite affaire locale.

La voix au téléphone allait vite. Sûre d'elle, presque autoritaire. Du genre à qui on ne dit pas non. Gervais avait compris tout de suite : il avait affaire à quelqu'un qui maîtrisait son sujet.

Maître Robert lui expliquait qu'elle avait parlé avec sa fille, qu'elle avait mené son enquête, et, franchement, sur le plan juridique, cette histoire l'intéressait. Elle voyait déjà plein de failles : une étude d'impact faite à la va-vite, des autorisations pas claires, des obligations de consultation du public peut-être oubliées. Elle disait tout ça avec énergie, et Gervais, lui, ne comprenait pas vraiment ce qui pouvait bien pousser une avocate de Grenoble à s'investir gratuitement pour

quelques hectares de forêt auvergnate. Il se demandait même si elle ne cherchait pas un peu de pub, ou une occasion de se faire remarquer pour attirer d'autres clients.

Il l'avait écoutée sans l'interrompre, la laissant dérouler ses arguments, balancer des articles de loi et des décisions de justice dont il n'avait jamais entendu parler. Quand elle s'était arrêtée, il l'avait remerciée poliment d'avoir pris le temps de s'occuper de leur dossier. Mais il lui avait déclaré franchement qu'il ne voyait pas trop ce qu'une avocate débarquée de Grenoble pouvait vraiment changer à un projet déjà validé par toutes les administrations locales. Au bout du fil, Maître Robert avait lâché un petit rire, pas moqueur, plutôt amusé.

Elle lui avait proposé de venir le rencontrer, de jeter un œil au terrain et à tous les papiers qu'il avait. Elle pouvait venir à Rochefort-Montagne samedi prochain, si ça l'arrangeait. Elle comptait sur lui pour tout lui expliquer sur place, et pour lui montrer les zones concernées. Gervais avait dit oui, sans trop savoir pourquoi. Peut-être parce qu'il n'avait plus rien à perdre, et qu'au fond, même une aide un peu floue valait mieux que la solitude dans laquelle il coulait depuis le début. Ils s'étaient donné rendez-vous à dix heures, devant la mairie. Juste avant de raccrocher, Maître Robert lui avait dit qu'elle avait hâte de voir cette fameuse forêt dont sa fille, Mélanie, lui avait tant parlé.

Gervais avait posé son téléphone sur la table de la cuisine. Il était resté là un long moment, à se demander à quoi pouvait bien ressembler cette Maître Janine Robert qui allait débarquer samedi. Il se l'imaginait comme ces femmes d'une quarantaine d'années, impeccables, entre deux rendez-vous, sûrement divorcée, une fille ado, la tête dans le boulot, ça ne trompait pas. Le genre à penser qu'un peu de droit bien placé règle tout.

Elle allait vite tomber de haut. Ici, le droit ne pesait pas bien lourd face à l'argent et aux petites combines politiques. Par réflexe, il avait rallumé son ordinateur et tapé son nom. Il était tombé sur une photo : une rousse aux yeux bleus, pas du genre à se laisser impressionner, qui avait l'air de savoir exactement ce qu'elle faisait. Sur les réseaux, il y avait les clichés classiques en robe noire, mais aussi des photos plus simples, avec sa fille, souriantes, à la plage, en rando, ailleurs. Elle avait l'air sympa, déterminée aussi.

Le samedi était arrivé sans qu'il s'en rende compte. Gervais s'était levé tôt, était parti marcher dans la forêt pour mettre ses idées en ordre, revoir ce qu'il voulait montrer à l'avocate. Il était rentré vers

neuf heures et demie, avait enfilé une chemise propre. Il avait pris son Duster, roulé jusqu'au village, et s'était garé devant la mairie, un peu en avance.

Il avait attendu là, observant les quelques passants qui traversaient la place d'un pas traînant, dans un village à peine réveillé. À dix heures pile, une voiture avec une plaque de l'Isère avait déboulé au coin et s'était arrêtée juste à côté de son pick-up. Gervais n'avait pas bougé. Même pas sûr que ce soit elle, et avec le soleil sur le pare-brise, impossible de voir qui était au volant.

Chapitre six : Janine

Le cabinet sentait toujours le café froid et le papier, un mélange qui collait à la peau de Janine Robert depuis qu'elle s'était lancée toute seule, il y a sept ans. Elle avait choisi sa liberté, sans hésiter. L'argent n'avait jamais été son truc, et franchement, avec la famille qu'elle avait, elle n'en manquait pas.

Maintenant, elle bossait dans une rue tranquille en plein centre-ville, au deuxième étage d'un vieil immeuble du XIX^{e}. Les plafonds étaient hauts, les moulures un peu fatiguées, mais elle avait pris soin de décorer les trois pièces à son goût, sans en faire trop. Pas besoin d'impressionner qui que ce soit pour justifier ses honoraires. De toute façon, ses clients venaient surtout pour des affaires de droit de l'environnement.

Ce soir-là, c'était vendredi. Presque vingt heures, et Janine était toujours là. Trois ans, jour pour jour, depuis son divorce avec Christophe. Le chiffre tournait en boucle dans sa tête. Un mélange de soulagement et de chaos. Ce n'est pas qu'elle l'aimait encore, non. Mais un mariage qui se casse la figure, même quand on sait que c'est la seule solution, ça marque. Ça laisse une douleur sourde, un sentiment d'échec dont on n'arrive pas à se débarrasser.

Sur son grand bureau en chêne, elle avait étalé tous les papiers de la procédure pour la garde de Mélanie. Ce dossier-là la vidait. Rien à voir avec les autres. Cette fois, ce n'était pas une cliente, ce n'était pas un dossier à traiter avec du recul. C'était sa fille.

Christophe Valmier, son ex, c'était le genre brillant et insupportable à la fois. On l'admirait autant qu'on le détestait. Dans son boulot, il réussissait tout. Mais il n'avait jamais pigé qu'un couple, ce n'est pas une entreprise, encore moins une fusion-acquisition. Maintenant, il

gérait la filiale new-yorkaise d'un gros cabinet de conseil. Il avait pris le poste deux ans après leur divorce, et ça lui avait rapporté gros. Appartement avec vue sur Central Park, photos envoyées à Mélanie pour lui donner un avant-goût de la vie à New York, si jamais elle acceptait de le rejoindre là-bas.

Ça faisait six mois que la procédure traînait. Christophe voulait officiellement que Mélanie vienne vivre avec lui. Il avait préparé son discours : meilleures écoles, plus de temps avec son père… Il savait y faire. Mais Janine voyait clair dans son jeu. Derrière les mots, il voulait juste garder la main. Difficile pour lui d'accepter que sa fille vive avec elle. Il voulait gagner, comme toujours, avec son fric et son réseau.

L'audience approchait, plus que trois semaines, mi-novembre. Janine ne tenait pas en place : parfois elle se sentait sûre d'elle, parfois le doute la rongeait. Sur le papier, ses arguments tenaient la route. Mélanie avait clairement dit qu'elle voulait rester à Grenoble. Mais Janine connaissait bien le jeu. Les juges se laissent souvent embobiner par ces histoires "d'opportunités".

Elle ferma le dossier, poussa un long soupir. Sa main glissa dans ses cheveux roux, qu'elle ramenait en chignon sévère pour plaider, mais laissait vivre le soir, une fois seule. Elle se leva, direction la petite cuisine, se versa un verre d'eau. En buvant lentement, elle regardait la ville s'illuminer, fenêtre après fenêtre. À cette heure, Mélanie devait être chez Léa. Ces deux-là, inséparables depuis la sixième. Toujours confinées dans la chambre de Léa, à refaire le monde, à parler de tout, de rien.

Pour Janine, Léa Dubourg avait sauvé sa fille. Le divorce avait tout chamboulé chez Mélanie. Pendant des mois, elle s'était repliée, mangeait à peine, ses notes s'étaient effondrées, elle passait ses soirées à écouter de la musique triste, les yeux perdus au plafond, elle commençait même à avoir des traces suspectes de blessures, peut-être un début d'automutilation, avait averti un psychiatre. Puis, en cinquième, il y avait eu ce voyage scolaire en Ardèche. Les classes mélangées, hasard du canoë : Mélanie et Léa ensemble. On ne sait jamais trop comment ces amitiés démarrent, mais là, ça avait été immédiat, comme une évidence. Une amitié qui, franchement, avait été un rayon de lumière pour Mélanie.

Léa, elle, semblait bien dans ses baskets, malgré une famille un peu éclatée. Un père garde forestier, qu'elle voyait peu mais qu'elle adorait. Une mère vétérinaire, qui avait refait sa vie sans jamais lâcher

l'affaire. Léa apportait à Mélanie ce qu'il lui manquait : de la légèreté, un peu d'insouciance, la confiance que demain irait mieux. Avec Justine, la mère de Léa, une vraie complicité était née. Des cafés, des discussions sur leurs vies, leurs divorces finalement pas si différents, leurs filles qui grandissaient trop vite.

C'était Justine, d'ailleurs, qui lui avait parlé pour la première fois de Gervais Dubourg et de cette histoire de lotissement en Auvergne. Léa en avait parlé à sa mère, toute excitée. Justine avait raconté ça à Janine autour d'un café, ajoutant que son ex-mari s'était sûrement mis tout le village à dos en s'opposant au projet. Janine avait écouté d'une oreille, déjà happée par les soucis de la garde.

Mais un soir, sa fille Mélanie était rentrée, gonflée à bloc. Elle parlait d'urgence écologique, de forêts menacées, de ce garde forestier seul contre tous, face à un promoteur et des élus corrompus. Là, Janine avait compris. Sa fille s'était lancée dans cette histoire, par conviction, bien sûr, mais aussi parce qu'elle admirait Léa.

Un mercredi après-midi, les deux filles avaient débarqué à son cabinet. Elles lui avaient tout expliqué, sérieuses comme jamais. Janine avait été bluffée. Léa parlait de son père avec cette fierté tranquille, mais aussi un regard lucide pour son âge. Elle savait qu'il était têtu, solitaire, pas toujours facile. Mais intègre. Et son combat n'avait rien d'un caprice.

Janine avait promis de se renseigner. Elle avait imprimé l'étude d'impact, le plan du lotissement, les délibérations municipales. Et plus elle creusait, plus les failles sautaient aux yeux. L'étude semblait bâclée, les consultations publiques expédiées. D'un point de vue juridique, le dossier ne tenait pas debout. Il y avait des failles à exploiter.

Mais au fond, ce n'était pas juste ça qui l'avait décidée. Quelque chose d'autre jouait. Un truc un peu flou, une sorte de besoin de sortir de son propre marasme. Elle n'en pouvait plus. Toujours le même manège : cabinet, appart, tribunal. Travailler seule le vendredi soir, vivre avec la boule au ventre à cause de la garde de Mélanie… ça suffisait. Il lui fallait autre chose. Un but.

Et puis, il y avait cette curiosité, presque malgré elle, pour ce Gervais Dubourg. Elle se l'imaginait taiseux, un peu bourru, mais profondément attaché à sa forêt. Elle se demandait ce que ça faisait de vivre seul parmi les arbres, de connaître chaque sentier, chaque animal.

Ce soir-là, quand elle l'avait appelé, elle était fatiguée. Sa journée avait été un vrai cauchemar : elle venait de perdre un dossier important sur une affaire de pollution industrielle. Elle pensait tomber sur sa boîte vocale, comme d'habitude. Mais non, Gervais avait répondu. Au début, ils avaient échangé à peine quelques mots, c'était tendu. Et puis, petit à petit, ils s'étaient accordés.

Elle lui avait proposé de venir le voir samedi prochain. Et là, elle s'était mise à ressentir une impatience bizarre.

Elle était rentrée vers neuf heures du soir. Elle avait dîné rapidement avec Mélanie, qui n'avait pas arrêté de raconter sa journée au lycée et de lui poser mille questions sur le voyage du lendemain en Auvergne. Est-ce qu'elle allait vraiment rencontrer le père de Léa ? Est-ce qu'elle pensait pouvoir aider à sauver la forêt ? Est-ce qu'elle pourrait prendre des photos du paysage ? Janine avait tout écouté, répondant patiemment, un peu attendrie en regardant sa fille. Rien que pour ça, elle s'était dit que ça valait le coup de faire ce déplacement : Mélanie retrouvait un peu l'énergie qui lui avait tant manqué après le divorce.

Le samedi matin, elle s'était réveillée à six heures et demie. D'habitude, le samedi, elle ne se levait jamais aussi tôt, surtout avec toute la fatigue accumulée pendant la semaine. Mais elle avait promis aux filles de partir de bonne heure. L'idée d'emmener Léa et Mélanie venait évidemment de Mélanie. Toute la semaine, elle avait insisté, expliquant qu'elles pourraient porter les dossiers, prendre des notes, et puis surtout, Léa voulait revoir son père, lui montrer qu'elle était de son côté.

Au début, Janine avait refusé. Ce n'était pas une promenade, c'était du travail. Gervais Dubourg n'allait pas forcément apprécier de voir débarquer deux ados surexcitées. Bon, il serait content de voir sa fille, c'était sûr. Mais il fallait d'abord demander à Justine si Léa pouvait venir. Mélanie n'avait pas lâché l'affaire. Elle avait insisté, comme elle savait si bien le faire. Finalement, Janine avait cédé, après une discussion avec Justine. Justine avait même ajouté que ça ferait du bien à Léa de voir son père dans ce contexte, de comprendre ce qu'il défendait. Elle avait confiance en Janine et en lui pour veiller sur les filles, et voilà, c'était réglé.

Janine avait pris une longue douche en réfléchissant à quoi mettre pour la journée. Elle avait hésité, sorti quelques vêtements, tout posé sur le lit, puis avait fini par enfiler un jean et des bottines de marche qui prenaient la poussière depuis des mois. Elle avait attrapé un vieux

pull en laine couleur rouille, parfait avec ses cheveux, et une veste technique, au cas où la pluie déciderait de s'inviter. Ses cheveux roux, elle les avait attachés en hauteur, queue de cheval bien serrée. Un peu de maquillage, rien de trop voyant. Franchement, elle se trouvait un peu ridicule de se prendre la tête juste pour aller voir un garde forestier au fin fond de l'Auvergne. Mais elle n'y pouvait rien : impossible de sortir sans un minimum d'effort, une question d'habitude, et sûrement un peu de fierté aussi. Mélanie était déjà prête depuis longtemps et piaffait d'impatience.

Vers sept heures et demie, elle s'était arrêtée chez Justine pour récupérer Léa. L'appartement n'était pas loin, dans le quartier de l'Ile Verte. Léa était déjà sur le trottoir, sacs à dos fermé, toutes excitée par l'aventure. Léa était une ado brune, jolie, le regard intense, un côté un peu sauvage, comme si elle ressentait tout plus fort que les autres. Janine les avait saluées, avait chargé les sacs dans le coffre de l'Audi, pendant que les filles s'installaient à l'arrière et commençaient à discuter dans tous les sens.

Elles avaient échangé ce regard de mères complices, ce regard qui voulait dire : "Je te fais confiance." Justine avait la classe, toujours calme. On sentait qu'elle avait tourné la page du divorce sans rancœur, alors que Janine, elle, traînait encore, incapable d'avancer vraiment.

Elles avaient quitté Grenoble alors que le soleil d'automne n'était pas encore complètement levé sur la ville. Tout autour de l'autoroute, les champs brillaient sous la première gelée, comme si la nature hésitait encore à se réveiller. Janine conduisait, perdue dans ses pensées, et laissait passer les bavardages des filles à l'arrière. Elles parlaient de tout et de rien : le lycée, les profs, les garçons. Mais, en réalité, le sujet qui revenait toujours, c'était ce projet de lotissement et le combat du père de Léa pour protéger sa forêt.

Léa racontait à Mélanie ses souvenirs de la maison forestière, les longues balades du week-end avec son père, l'observation des animaux, les arbres qu'elle avait appris à reconnaître. En écoutant, Janine imaginait déjà l'homme qu'elle allait rencontrer. Elle percevait dans la voix de Léa un mélange d'amour, de fierté, mais aussi de l'inquiétude. Léa savait sûrement mieux que personne à quel point son père menait ce combat seul, et combien cela devait être lourd pour lui.

Mélanie, toujours aussi curieuse, bombardait Léa de questions sur la forêt, les animaux, les randonnées. Léa répondait, intarissable, promettait de leur montrer des coins secrets du Guéry, des endroits

que seul son père connaissait. Devant tant d'enthousiasme, Janine ne pouvait pas s'empêcher de sourire. Elle repensait à sa propre adolescence, à cette période où tout paraissait possible.

Un peu après Clermont-Ferrand, elles s'étaient arrêtées sur une aire de repos. Personne n'avait pensé à prendre le petit-déjeuner, alors elles avaient juste bu un café et mangé des brioches, rapidement. Janine fouillait dans ses papiers, pendant que les filles, déjà parties vers les distributeurs, riaient comme deux gamines. Janine les observait de loin, touchée par leur complicité, même si elles étaient vraiment différentes.

À neuf heures, elles avaient repris la route. La départementale montait vers le Sancy, les hêtres dehors brillaient sous le soleil, tout roux, tout dorés. À l'arrière, l'ambiance était devenue plus calme. Mélanie, collée à la vitre, admirait ces montagnes, ces forêts épaisses, qui n'avaient rien à voir avec les collines de Grenoble. Léa lui montrait les sommets, racontait ses balades avec son père, des nuits en refuge, des souvenirs d'orages là-haut.

Elles avaient traversé plusieurs villages endormis, croisé quelques habitants occupés à leurs affaires. Et puis, enfin, Rochefort-Montagne, juste avant dix heures. Janine avait ralenti en entrant dans le bourg, détaillé les maisons de pierre grise serrées les unes contre les autres, la petite église trapue, la boulangerie déjà fermée. La mairie, au bout de la place, portait encore son fronton républicain gravé dans la pierre.

« C'est là ! » s'était écriée Léa, se penchant entre les sièges. Devant la mairie, Janine avait repéré le pick-up Dacia avec les logos ONF. Elle s'était garée doucement à côté, pendant que les filles, fébriles, détachaient déjà leurs ceintures.

« Attendez, on y va ensemble », avait dit Janine en coupant le moteur. Elle était restée là une seconde, les mains posées sur les genoux, à essayer de respirer, de se préparer. Tout à coup, cette rencontre lui semblait bien plus importante qu'elle ne l'avait pensé. Elle avait soufflé un bon coup, s'était tournée vers les filles qui attendaient juste un signe, et elle avait souri. « Bon, allons-y. »

Chapitre sept: La rencontre.

À peine débarquées, Léa avait foncé droit dans les bras de son père. Elle l'avait à peine aperçu qu'elle s'était jetée sur lui, s'était accrochée à son cou, et ses pieds avaient quitté le sol. Gervais, surpris, avait eu un peu de mal à garder l'équilibre. Il avait les yeux brillants, presque

incrédules, et avait murmuré : « Mais qu'est-ce que tu fais là, mon ange ? Je suis tellement content de te voir. »

Il n'y avait pas eu le temps pour de grands discours. Léa avait démarré tout de suite, un vrai torrent de paroles. Elle voulait absolument être là pour l'aider, il devait tenir bon, il fallait se battre pour sauver les arbres, c'était honteux de les couper, la nature, c'était vital, et puis… elle avait continué, avait tout déballé, même une fois reposée par terre. On sentait bien qu'elle cherchait à le convaincre, à le rassurer, à lui donner du courage, tout en même temps.

C'est à ce moment-là que Gervais avait enfin remarqué l'autre nouvelle arrivée : Maître Janine Robert. Rien à voir avec l'image classique de l'avocate. À la place, elle portait des bottines de rando, un vieux jean, un pull rouille qui faisait ressortir ses cheveux roux flamboyants, presque en feu, et des taches de rousseur sur sa peau claire. Son nez un peu retroussé lui donnait un air espiègle et, malgré la tenue, elle gardait une féminité inattendue. Elle le fixait, attentive, avec de grands yeux bleu clair, à la fois directs et malicieux, et un petit sourire en coin.

À côté d'elle, il y avait une ado blonde, un peu en retrait, les mains croisées, le regard timide. Aucun doute, c'était Mélanie, la fameuse meilleure amie dont Léa parlait sans arrêt.

Janine avait jeté un regard discret à Gervais. Elle avait détaillé sa carrure solide, ses cheveux épais en bataille, son visage buriné mais doux, surtout ses yeux très sombres, profonds et gentils. Elle s'était dit qu'il avait du charme. Pas son genre, mais il dégageait quelque chose de vrai, brut, une force tranquille, presque sauvage.

« Bonjour, Maître, merci d'être venue, et d'avoir amené ma fille », avait lancé Gervais. Mais Janine avait coupé court, d'une voix ferme et chaleureuse : « Appelez-moi Janine, pas de chichis. Je suis là pour vous, On va s'y mettre. » Gervais, un peu pris au dépourvu mais touché par sa spontanéité, avait hoché la tête avec un sourire. « D'accord, Janine. Merci. Et toi, tu dois être la fameuse Mélanie, celle dont Léa me parle tout le temps au téléphone, toujours si gentille et brillante ? » Léa, toujours accrochée, avait levé les yeux au ciel, un peu exaspérée mais attendrie : « Papa, tu racontes vraiment n'importe quoi, arrête ! » Mélanie avait rougi, baissé les yeux, visiblement impressionnée.

Janine, un peu gênée mais amusée, s'était alors tournée vers Gervais : « Je viens de réaliser qu'on n'a même pas prévu où dormir ce soir…

Vous savez s'il y a un hôtel à Rochefort-Montagne ? » Gervais avait échangé un regard complice avec Léa, et ils avaient éclaté de rire. « Oui, il y a bien un hôtel », avait-il répondu en souriant, « mais il faut aimer vivre avec les souris, les rats, les chouettes et les hiboux ! Il est fermé depuis des années, complètement abandonné… Moi, j'habite la maison forestière, c'était aussi pour les bûcherons avant. C'est rustique, mais il y a de la place, c'est chauffé, il y a de l'eau chaude, vous serez bien. »

Janine avait ressenti un petit moment de gêne. Elle aurait voulu paraître plus professionnelle, mais face à la simplicité de Gervais, elle s'était contentée de hausser les épaules avant de lui adresser un vrai sourire : « Ça ira très bien, merci. On y va ? J'ai hâte de commencer. On remonte en voiture et on vous suit ! » Léa avait sauté dans le pickup de son père, Janine et Mélanie étaient remontées dans l'Audi, et tout le groupe s'était mis en route, un peu comme une équipe déjà soudée.

La maison forestière était apparue soudainement, cachée derrière un mur de sapins, tout au bout d'un chemin cabossé. Janine avait ralenti, gardant un œil sur le pickup de Gervais devant elle, qui tanguait et grinçait dans les ornières, soulevant parfois un nuage de poussière.

La maison en imposait. Une bâtisse basse, en pierre grise, solide, posée là comme si rien ne pouvait la déplacer. Les volets bleus avaient connu des jours meilleurs, et le toit d'ardoises semblait plier sous le poids des souvenirs. C'était le genre d'endroit où l'on sentait qu'avaient vécu des familles entières, et qui tenait bon, coûte que coûte.

Gervais s'était garé devant la grosse porte et avait sauté du pickup sans attendre, Léa sur ses talons, pressée comme si elle rentrait chez elle, ce qui était un peu le cas, un week-end sur deux. Janine et Mélanie étaient sorties de l'Audi à leur tour.

Gervais avait poussé la porte en bois, qui avait émis un long grincement, presque un soupir de bienvenue. Mélanie avait ouvert de grands yeux : « C'est pas fermé ? » Gervais avait rigolé : « On ne ferme jamais les maisons en forêt ou en montagne. - Pourquoi ? - Pour que les gens puissent s'y réfugier, s'ils sont poursuivis par des loups, des ours ou des lynx… » Avec son petit sourire en coin, on voyait bien qu'il plaisantait.

Mélanie avait frissonné : « Les loups ? Les ours ? Les lynx ? » Léa avait donné une tape à son père : « N'écoute pas, il adore raconter

n’importe quoi. Depuis 1939, il n’y a eu qu’une seule attaque de loup en France, et c’était un loup à moitié domestiqué. Pour les ours, trois attaques, toujours sur des chasseurs qui les avaient embêtés. Le lynx, jamais ! »

Janine avait souri : « Finalement, dans la forêt, le vrai danger, c’est l’homme. » Mélanie s’était tournée vers Gervais, faussement vexée, mais elle souriait : « C’est pas gentil de vous moquer d’une pauvre petite citadine, monsieur le vilain homme des bois ! » Tout le monde avait éclaté de rire.

Dès qu’ils avaient franchi le seuil, l’odeur les avait frappés : bois sec, cendre froide, pierre mouillée, résine… tout se mélangeait, fort, presque enivrant. Le rez-de-chaussée baignait dans une lumière douce, avec une cuisine rustique ouverte et un coin salon autour d’un énorme poêle en fonte. Les fauteuils, un peu fatigués, formaient un cercle accueillant. Avec ces murs épais, il faisait frais, même quand il faisait chaud dehors. Par les petites fenêtres à carreaux, on aurait dit que la forêt essayait d’entrer dans la maison.

Gervais avait déposé les sacs dans un coin, avec un sourire fier : « Ce n’est pas Versailles, mais c’est du solide. Tout date des années vingt. À l’époque, c’était pour les bûcherons. Mon grand-père a vécu ici toute sa vie, puis mon père, et maintenant c’est à moi de veiller dessus. »

Il les avait fait monter à l’étage, direction la chambre de Léa. Pas immense, mais franchement, on s’y sentait bien. Le lit en fer forgé grinçait un peu, des étagères débordaient de bouquins et de cailloux ramassés en promenade. Aux murs, des affiches de groupes de musique, un peu de travers, donnaient une touche plus moderne. Mais le vrai plus, c’était cette grande fenêtre, juste en face de la hêtraie. La lumière verte des feuilles entrait dans la chambre.

« Mélanie, on va te mettre un matelas là ! » s’était exclamée Léa, déjà en train de pousser son lit contre le mur pour libérer un coin. « Tu vas voir, ça va être génial ! J’ai plein de trucs à te montrer. »

Les filles s’étaient précipitées dans la chambre en riant et en bavardant, et voilà que Gervais et Janine s’étaient retrouvés seuls dans le couloir. Un petit silence s’était installé. Pas vraiment gênant, mais un peu étrange tout de même. Gervais avait jeté un coup d’œil vers l’escalier.

« Le dortoir des bûcherons, c’est là-haut », avait-il lancé avant de

commencer à monter. Les marches grinçaient sous ses pas. Janine l'avait suivi. L'escalier était raide, vraiment typique d'un vieux chalet. Arrivés en haut, ils avaient débouché dans une grande pièce sous les toits, avec un plafond en pente et deux petites fenêtres. Six lits en fer forgé étaient alignés contre les murs, recouverts de grosses couvertures en laine. Les matelas avaient vécu, ça se voyait, mais tout était propre et bien rangé. L'odeur du bois ancien flottait dans l'air, mêlée à une pointe de lessive fraîche.

« Prenez le lit qui vous plaît, il y a le choix », avait dit Gervais, un peu gêné, en se passant la main dans les cheveux. « J'ai mis une paire de draps propres sur la commode ce matin. D'habitude, c'est pour mon frère, ou pour des gars de l'ONF qui viennent donner un coup de main. Les douches sont au bout du couloir, et il y a des serviettes dans l'armoire. »

Janine avait fait quelques pas, observant autour d'elle. C'était simple, mais il y avait un côté refuge de montagne. Elle se sentait un peu comme une pensionnaire d'un autre temps, loin de son appartement moderne à Grenoble, tout bien rangé, tout lisse, tout vide. Ici, elle débarquait dans un dortoir qui avait vu passer des générations de bûcherons.

« C'est parfait, vraiment », avait-elle dit en posant son sac sur le lit près de la fenêtre. « Merci, Gervais. Je sais que ce n'était pas prévu. J'aurais dû penser à réserver quelque chose en ville. »

Gervais était resté planté sur le seuil, comme s'il ne savait pas trop s'il devait rester ou partir. Janine l'avait observé, remarquant des détails qu'elle n'avait pas vus : ses cheveux bruns en bataille, les rides au coin des yeux creusées par des années passées dehors, ses grandes mains larges, des mains qui connaissaient le bois et la terre.

« Je vous laisse vous installer », avait-il finalement dit. « Prenez votre temps. Je descends préparer du café. »

Il était reparti, et Janine s'était retrouvée seule dans le dortoir. Elle avait défait les draps, fait son lit, celui le plus près de la forêt, testé le matelas, ferme, mais franchement pas mal. Par la lucarne, elle avait aperçu les cimes des arbres qui bougeaient doucement dans le vent. Un geai avait traversé le ciel en criant, tache bleue sur le vert sombre des sapins. Pour la première fois depuis des mois, elle avait senti quelque chose lâcher en elle, cette tension qui lui coinçait les épaules, ce nœud dans le ventre qui ne la quittait plus depuis tous les soucis avec Christophe, son ex-mari.

En bas, elle avait entendu les filles éclater de rire, la voix de Gervais résonner dans la cuisine. Juste des bruits de vie, bien loin de sa routine à Grenoble, le cabinet, les tribunaux, tous ces dossiers qui s'entassaient. Elle s'était approchée de la lucarne. Dehors, la forêt s'étendait à perte de vue, secouée de vagues rouges et dorées sous le soleil de midi. Quelque part là-bas, les fameuses parcelles menacées l'attendaient. Elle irait voir plus tard. Pour l'instant, elle profitait du calme. Elle se sentait bien, tout simplement.

Elle avait jeté son sac dans un coin, était passée sous la douche dans la grande salle de bains au bout du couloir, puis elle était descendue. Dans la cuisine, Gervais s'activait déjà devant la cuisinière. Il avait préparé du café dans une vieille cafetière italienne cabossée, déposé sur la table des tasses dépareillées, du pain, un morceau de beurre, du pain, du fromage.

« Je me suis dit qu'on pouvait grignoter avant d'aller dans la forêt, » avait-il lancé. « Le petit-déj est loin, et on va avoir faim cet après-midi. »

Finalement, les filles étaient arrivées, attirées par l'odeur du café. Elles avaient déjà tout envahi dans la chambre de Léa, transformée en QG improvisé : matelas par terre, sacs ouverts dans tous les coins, de la musique sortant d'un téléphone posé sur la table de nuit.

« Papa, on peut venir avec vous dans la forêt ? » avait demandé Léa, les yeux pleins de malice. « Je veux montrer à Mélanie la cascade et les rochers où on allait quand j'étais petite. » Gervais lui avait souri. « Bien sûr, ma chérie. J'avais prévu qu'on y aille tous ensemble. On va prendre le Land. -Le Land, trop bien ! » S'était-elle écriée. Elle s'était penchée vers son amie : « Tu vas voir, il est incroyable ce vieux truc. »

Ils avaient mangé rapidement, debout autour de la table, portés par cette ambiance tranquille comme si elle avait toujours existé. Mélanie bombardait Gervais de questions sur la forêt, les animaux, les dangers. Il lui répondait en souriant, un peu amusé par son enthousiasme de citadine.

Quand tout le monde avait terminé, Gervais avait expliqué qu'ils prendraient le vieux Land Rover, pas le pick-up. « Il tient mieux la route sur les chemins de la forêt. Avec toute la pluie qu'il est tombée hier soir, c'est plus prudent. Et puis, il faut bien le faire rouler ce truc, sinon il va finir en pièces détachées. »

Il les avait emmenés derrière la maison, jusqu'à un vieux hangar en

tôle, à moitié envahi par les ronces. Il avait ouvert les deux portes, et l'intérieur sombre et poussiéreux s'était dévoilé. Sous une bâche sale dormait un Land Rover Defender vert olive, un vieux modèle des années 50, couvert de boue séchée et de feuilles mortes accumulées au fil du temps.

« Il roule encore, ce truc ? » avait lancé Mélanie, franchement sceptique, en détaillant la carcasse qui ressemblait surtout à une épave.

Gervais esquissa un sourire. « Ce truc-là, comme tu dis, c'était un vrai tank ». Son grand-père l'avait acheté d'occasion au début des années soixante-dix. Ce machin avait plus de quatre cent mille kilomètres, et pourtant, il roulait encore comme au premier jour.

Il tira sur la bâche, soulevant un gros nuage de poussière qui retomba sur le vieux Land Rover. La peinture partait par endroits, les pare-chocs étaient tordus, de la boue séchée collait un peu partout, sur les portières, les vitres, même les poignées. Mais il n'y avait pas une trace de rouille.

Gervais ouvrit la portière conducteur. Elle grinça, puis il s'installa au volant, complètement usé. Il tourna la clé. Le moteur diesel toussa, cracha un nuage noir, puis finit par démarrer, bruyant comme un tracteur mais solide. « Allez, montez ! » lança-t-il en tapotant le tableau de bord, aussi fier qu'un gamin.

Léa monta la première à l'arrière. Mélanie la suivit, les yeux écarquillés devant l'intérieur spartiate. Les sièges en cuir usé laissaient voir la mousse jaune. Le tableau de bord en métal était recouvert de cadrans ronds — on se serait cru dans un vieux camion militaire. Et cette odeur… Un mélange de gasoil, de cuir fatigué et de sous-bois humide, qui envahissait tout.

Janine s'installa à l'avant, à côté de Gervais. Elle chercha la ceinture, en vain : il n'y en avait pas. Mais franchement, avec ce moteur qui ronronnait, cette odeur d'aventure et ce cuir usé, il avait quelque chose d'irrésistible. Rien à voir avec les SUV rutilants de Grenoble, ces 4x4 de ville qui ne voyaient jamais la boue, conduits par des hommes en costume.

Gervais avait prévenu : « Accrochez-vous. » Il passa la première.« Les suspensions ne sont plus toutes jeunes, elles sont d'époque. »

Le Land Rover sortit du hangar dans un nuage de fumée bleue, sauta sur le chemin devant la maison, puis attaqua la piste raide entre les

sapins. Les ornières pleines d'eau et de boue auraient bloqué n'importe qui, mais pas ce vieux monstre. Il avançait, grondait, tanguait comme un bateau en pleine tempête.

Derrière, les filles éclataient de rire à chaque secousse, accrochées aux poignées au-dessus des portes. Janine, elle, s'agrippait comme elle pouvait, essayant de ne pas se cogner à chaque cahot. Mais elle souriait. Cette montée chaotique, la puissance brute du Land Rover qui ne lâchait rien, ça lui donnait des frissons.

Gervais se retourna, un sourire en coin : « Ça va ? Vous êtes bien installée ? » Janine répondit en riant : « Oui, ça va ! C'est… sportif ! On pourrait peut-être se tutoyer, non ? » Gervais éclata de rire, sa voix à peine couverte par le moteur : « Quoi ? Qu'est ce que tu dis ! »

Ils continuèrent à grimper pendant une bonne dizaine de minutes. La forêt se refermait autour d'eux, dense, presque silencieuse à part le bruit du moteur. Les branches basses griffaient la carrosserie, le chemin se rétrécissait de plus en plus. Janine se demanda plusieurs fois comment ils allaient passer, mais Gervais, lui, ne doutait jamais. On aurait dit qu'il connaissait chaque caillou, chaque racine.

Finalement, ils débouchèrent sur la crête. Là, le paysage s'ouvrit d'un coup. Gervais coupa le moteur. Un profond silence s'installa, juste le vent dans les arbres et, au loin, le cri d'un rapace.

« On y est », dit-il simplement. Ils descendirent tous du Land Rover. Janine fit quelques pas, encore un peu secouée, puis s'arrêta, bouche bée. La vue était à couper le souffle. En bas, la forêt plongeait le long du versant, une mer de hêtres et de sapins, rouge et or sous la lumière de l'après-midi. Plus bas encore, le village de Rochefort-Montagne s'accrochait à la pente, minuscule, avec son église et ses toits gris.

Au loin, on voyait les crêtes du Sancy déjà blanchies par la neige. Le vent ramenait cette odeur de feuilles mortes, de terre humide, ce parfum d'automne un peu sauvage, un peu brut. Janine avait soufflé : « C'est magnifique. » Gervais, la gorge serrée, avait désigné du bras le versant devant eux.

« Tout ça, ils veulent le raser. Là-bas, ils mettraient les quinze premières maisons, » il montrait une trouée plus bas, « puis ils monteraient, petit à petit, jusqu'ici, même peut-être plus loin. Dans dix ans, il n'y aura plus de forêt. Juste des pavillons alignés. »

Janine l'avait regardé. Malgré la lumière qui déclinait, elle voyait toute la tristesse sur son visage, celle de quelqu'un qui sentait déjà la

perte de ce qu'il aime, de ce qu'il protège depuis toujours. « On ne les laissera pas faire, » avait-elle dit, surprise d'y croire vraiment.

Les filles étaient arrivées, silencieuses, un peu impressionnées par cette immensité. Mélanie, elle, n'avait jamais quitté Grenoble sauf pour aller à la mer, alors ce paysage, c'était un autre monde pour elle, brut, presque trop grand. Gervais leur avait lancé : « Venez, je vais vous montrer de plus près. » Ils avaient pris un sentier en zigzag sous les arbres.

Dès qu'ils étaient passés sous la canopée, tout avait changé. La lumière devenait dorée, filtrée par les feuilles. Le silence s'épaississait, seulement troublé par le bruit de leurs pas dans les feuilles mortes et le vent dans les branches. On aurait dit une cathédrale, avec les troncs dressés comme des colonnes, le plafond de feuilles laissant passer une lumière qui tremblait.

Janine marchait derrière Gervais, les yeux écarquillés. D'habitude, elle passait sa vie entre les murs d'un tribunal, plongée dans les dossiers. Ici, elle retrouvait un monde qu'elle croyait perdu : la mousse sur les pierres, les champignons au pied des arbres, les ombres et les lumières qui bougeaient à chaque pas. Gervais s'arrêtait souvent, montrait un arbre, racontait son histoire, son essence, sa place dans la forêt. Il parlait avec une vraie passion. Janine buvait ses paroles, fascinée par tout ce qu'il savait.

« Regardez », avait-il dit, en s'agenouillant près d'une souche couverte de mousse. « Salamandre tachetée. » La petite bête, noire et jaune, était restée figée, leurs regards accrochés à ses yeux brillants. « Elle est magnifique », avait murmuré Janine, qui s'était accroupie à côté de lui. « Elle est protégée. Sa présence, en théorie, devrait suffire à stopper le projet. Pourtant, dans l'étude d'impact, rien. Pas un mot. » Janine avait dégainé son téléphone, pris une photo. « Ça, je le garde pour le tribunal. »

Ils avaient repris leur marche. À un moment, Gervais les avait fait quitter le sentier, les guidant vers un coin plus touffu. Le sol devenait mou, presque spongieux sous leurs pas. « Zone humide », avait-il expliqué. « Tourbière. Il y en a peu, ici. Elles servent à réguler l'eau, c'est vital. Le lotissement, ils veulent le construire à moins de deux cents mètres. »

Janine tournait sur elle-même, prenait des photos, notait des détails. On voyait l'avocate déjà à l'œuvre, rangeant dans un coin de sa tête chaque argument, chaque preuve, chaque faille. Mais ce n'était pas

que ça. Quelque chose d'autre prenait racine en elle. Enfin, elle comprenait ce que Gervais défendait. Ce n'était pas juste des arbres, ou des amphibiens à protéger. C'était un équilibre fragile, un monde vivant bâti sur des décennies, qu'on allait balayer en quelques semaines.

« Ils vont vraiment détruire tout ça pour quinze maisons ? » avait-elle demandé, sidérée. « Quinze au début. Mais le promoteur s'est sûrement déjà positionné sur d'autres terrains. Si ça passe, on en aura trente, peut-être cinquante avec le temps. »

Derrière eux, Léa et Mélanie s'étaient arrêtées près d'un grand hêtre. Elles passaient leurs mains sur l'écorce, levaient la tête vers la cime, perdue dans la lumière dorée. « Tu crois qu'il a quel âge ? » avait demandé Mélanie. « Mon père dit que certains dépassent cent ans », avait répondu Léa, toute fière. Gervais et Janine les regardaient, silencieux. Il y avait quelque chose de beau, là, dans la façon dont ces deux adolescentes redécouvraient la magie de la forêt. Une innocence qui faisait du bien. « Elles sont formidables, nos filles », souffla Gervais.

« Votre fille surtout. Depuis notre divorce, elle a redonné le sourire à Léa. » Gervais s'était tournée vers elle, un peu surpris. Cette forêt, ce moment suspendu, faisait tomber les barrières. « Mélanie allait mal », admit Janine. « Son père veut l'emmener à New York. Il a déjà saisi le juge pour changer la garde. L'audience est dans à peu près trois semaines. »

« Et elle, elle en pense quoi ? - Elle veut rester avec moi. Mais… » Janine hésita, « Son père a l'argent, les contacts. Il prétend pouvoir lui offrir ce que je n'ai pas. Des opportunités, comme il dit. - L'argent ne fait pas tout. - J'aimerais que le juge pense comme vous. »

Leurs regards s'étaient croisés. Janine avait lu dans les yeux de Gervais une compréhension qui la toucha droit au cœur. Lui aussi avait perdu une bataille pour la garde. Lui aussi savait ce que c'était de voir son enfant s'éloigner sans pouvoir rien faire.

« On se bat », dit-il simplement. « Pour nos filles, pour cette forêt. On ne lâche rien. » Elle hocha la tête, la gorge serrée. Elle ne s'attendait pas à ça. À cette connexion immédiate avec un homme presque inconnu. À cette sensation étrange de se comprendre sans trop parler. « Venez », reprit Gervais, la voix un peu rauque. « J'ai encore

quelque chose à vous montrer. »

Ils avaient marché au moins une demi-heure, toujours en montant. Le sentier devenait raide, ça tirait dans les jambes. Janine, pas vraiment en forme ces derniers temps, sentait ses mollets brûler. Elle avait du mal à respirer, mais elle ne disait rien pour ne pas montrer qu'elle peinait. Devant, Gervais avançait comme si de rien n'était, tranquille, régulier, comme si la forêt lui appartenait.

Ils avaient fini par arriver sur une crête, un bout de rocher à nu. D'un coup, la vue s'était ouverte, encore plus impressionnante qu'au col. La vallée s'étalait en dessous, immense. Le soleil, déjà bas, jetait une lumière dorée sur la forêt à perte de vue. Les ombres s'étiraient, creusaient le relief, faisaient ressortir des coins invisibles en plein jour. Gervais s'était arrêté, les mains dans les poches.

« Voilà. Mon grand-père venait ici pour réfléchir. Mon père aussi. Maintenant, c'était mon tour. D'ici, on voyait tout. C'est là qu'on comprend ce qu'on essaie de protéger. »

Janine s'était laissé tomber sur un rocher, complètement essoufflée, les jambes en coton. Son cœur battait à fond, et pas seulement à cause de la montée. Il y avait la beauté du paysage, cette impression d'être au bout du monde, entre ciel et terre. Les filles étaient venues s'asseoir à côté d'elle, en silence, elles aussi fascinées par la vue.

Gervais restait debout, les mains dans les poches de sa vieille veste, face à la vallée. Le vent jouait dans ses cheveux, il avait l'air de faire partie du décor, aussi immobile qu'un arbre ou qu'un rocher. Impossible de l'imaginer ailleurs. « C'est pour ça que tu te bats, » avait soufflé Janine, sans vraiment attendre de réponse. « C'est pour ça » avait-il répondu sans quitter la vallée des yeux.

Léa s'était approchée et s'était serrée contre lui. « On ne les laissera pas faire, papa. » Il avait passé un bras autour de ses épaules et l'avait serrée doucement. Je le sais, ma chérie. On va se battre. Mélanie avait attrapé la main de sa mère. « On veut vous aider, tu sais. On peut faire quelque chose, non ? Une pétition, ou juste poster un truc sur les réseaux ? » Janine lui avait souri, vraiment touchée. « Oui, on va regarder ça ensemble. Bien sûr que vous pouvez aider. C'est vous qui allez vivre avec tout ce qu'on décide aujourd'hui. Votre voix compte. »

Ils étaient restés là-haut un bon moment, sans rien dire, à regarder le soleil descendre derrière les collines. La lumière changeait tout le temps : d'abord dorée, puis orange, puis rouge vif. Les crêtes du Sancy

semblaient s'enflammer. La forêt en bas se couvrait de couleurs éclatantes, comme si elle prenait feu une dernière fois avant la nuit.

Janine n'arrivait pas à décrocher. Elle, qui d'habitude courait d'un dossier à l'autre, d'une audience à la suivante, redécouvrait ce que c'était de s'arrêter, de regarder, de respirer, juste profiter du moment. « Il faudrait redescendre, » avait fini par dire Gervais. « La nuit va tomber, et le sentier n'est pas sûr quand il fait noir. »

Ils avaient pris le chemin du retour, avançant doucement dans la pente raide. Les filles marchaient devant, parlaient tout bas, comme si elles n'osaient pas briser le silence. Gervais fermait la marche, surveillait tout le monde, prêt à réagir au moindre problème. À un passage bien escarpé, Janine avait glissé. Son pied était parti, la panique l'avait saisie d'un coup, cette sensation bizarre juste avant de tomber. Mais une main l'avait rattrapée, remise debout. C'était Gervais, toujours là, au bon moment.

« Ça va ? » demanda-t-il sans lâcher son bras. « Oui, merci. Je n'ai pas trop l'habitude de ce genre de sentier. » Il serra un peu plus son bras. « Il faut regarder où tu mets les pieds. Les feuilles mouillées, c'est traître. » Il la garda encore un instant, juste pour s'assurer qu'elle tenait bien. Janine sentait la chaleur de sa main à travers son pull, cette force tranquille. Et quand il la relâcha enfin, elle aurait presque voulu qu'il la garde encore un peu.

Ils étaient arrivés au Land Rover quand la nuit tombait pour de bon. Quelques étoiles brillaient dans un ciel devenu violet. L'air s'était rafraîchi d'un coup, le froid sec de l'automne en montagne, celui qui surprend. Ils s'étaient tous précipités dans la voiture, transis de froid, les joues rouges, les cheveux en bataille.

Le retour s'était fait presque en silence. À l'arrière, les filles s'étaient endormies, épuisées. Janine regardait la forêt défiler derrière la vitre sale, perdue dans ses pensées. Tout lui revenait : la salamandre tachetée, la tourbière en danger, les arbres immenses. Et puis, il y avait Gervais. Sa façon de parler de la forêt, sa passion tranquille, sa détermination discrète… Elle y repensait sans pouvoir s'en empêcher. Elle s'était tournée vers lui. Dans la pénombre de la voiture, elle distinguait à peine son profil, parfois éclairé par une lueur du soir qui filtrait entre les arbres.

« Merci », souffla-t-elle. « Merci de quoi ? » Elle le regarda droit dans les yeux. « De m'avoir montré tout ça. De m'avoir vraiment fait comprendre. Sur le papier, dans les dossiers, ce n'étaient que des mots,

des chiffres. Mais là… maintenant, je vois ce que tu défends. » Gervais avait eu l'air un peu pris au dépourvu. « Je voulais juste que tu comprennes. Si tu ne ressens pas pourquoi tout ça est important, tu ne pourras pas vraiment te battre. »

« Je comprends, » répondit-elle. « Je te promets qu'on fera tout ce qu'on pourra pour sauver cette forêt. Je ne dis pas qu'on gagnera, mais on essaiera, c'est certain. » Le Land Rover était sorti des bois et avait retrouvé la route vers la maison. Les lumières de la cuisine brillaient déjà dans la nuit — chaleureuses, presque comme un message. Gervais s'était garé devant l'entrée et avait coupé le moteur.

Ils étaient restés assis là, encore un peu, entre le froid dehors et la chaleur qui les attendait à l'intérieur. Les filles étaient sorties, s'étaient étirées puis avaient filé dehors en claquant des dents. Dans la cuisine, Gervais avait rallumé le feu, balancé de grosses bûches de hêtre qui avaient pris tout de suite. Les flammes étaient montées, dessinant des ombres folles sur les pierres.

Janine avait proposé de préparer à manger. Elle avait fouillé dans le frigo, sorti des œufs, du fromage, de la salade, du jambon. Rien d'extraordinaire, mais elle s'était soudain sentie envie de cuisiner. D'habitude, elle vivait de plats tout prêts, vite faits entre deux dossiers.

Les filles avaient mis la table, posé le pain et les couverts. Gervais avait ouvert une bouteille de Saint-Joseph, un rouge qu'un ami lui avait offert, gardé pour les grandes occasions. Il avait servi deux verres, en avait tendu un à Janine. « À la forêt, » avait-il dit en levant son verre. « À la forêt, » avait répondu Janine, et ils avaient trinqué.

Ils avaient mangé tous les quatre autour de la grande table. L'ambiance était si détendue que Janine s'en était étonnée elle-même. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas ressenti cette impression : celle d'être à sa place, presque dans une famille. Les filles racontaient leur après-midi, leurs trouvailles, la salamandre qui les avait fascinées, les arbres qu'elles avaient essayé de mesurer. Gervais parlait peu, mais il souriait, content de voir sa fille aussi joyeuse.

Après le repas, les filles avaient débarrassé puis étaient montées dans la chambre de Léa. On entendait leurs rires, la musique, tous ces bruits de vie qui rendaient la vieille maison plus vivante. Gervais et Janine étaient restés dans le salon, face au feu. Ils parlaient à peine, mais ce silence n'était pas gênant. Il avait une douceur, juste ponctuée par le crépitement des bûches et le vent dehors, qui soufflait dans les

arbres.

Janine fixait les flammes, plongée dans ses pensées. Elle pensait à Mélanie, à l'audience qui approchait, à Christophe et ses avocats déterminés à lui prendre sa fille. Elle repensait aussi à cette drôle de journée, à la forêt qu'elle venait de découvrir, à cet homme silencieux assis près d'elle, qui se battait seul depuis des semaines.

« À quoi tu penses ? » demanda doucement Gervais. « À plein de choses. À Mélanie. À Léa. À la forêt. Aussi à toi. » Il la regarda, surpris. « À moi ? » Elle opina : « Oui. Je me demande comment tu fais pour tenir. Pour continuer alors que tout le monde semble t'abandonner. Ton frère vend ses parcelles, le maire soutient le projet, l'ONF ne bouge pas… »

Gervais prit son temps avant de répondre. Il expliqua qu'il ne pouvait pas lâcher, qu'il n'avait pas le choix : s'il abandonnait, tout ce que son grand-père et son père avaient protégé partirait en fumée, et il ne pourrait plus se regarder en face. Il s'arrêta un moment, puis ajouta qu'il n'était plus tout seul maintenant, puisque Janine était là.

Il n'avait rien enjolivé ni adouci, mais ses mots touchèrent Janine plus qu'elle ne l'aurait cru. Son cœur se serra, elle se sentit dépassée par ce qu'elle ressentait. Elle murmura, tout bas et un peu tremblante, qu'elle était là, qu'elle l'aiderait de toutes ses forces. Un silence s'installa, fragile, presque gênant. Janine, sentant l'émotion monter, se leva brusquement pour reprendre le dessus. Elle proposa d'aller dormir, la voix un peu rauque. Gervais acquiesça, acceptant sans discuter.

Ils montèrent ensemble l'escalier grinçant, côte à côte, sans se toucher. Arrivés sur le palier, ils hésitèrent, comme si aucun mot ne convenait. Gervais souhaita une bonne nuit à Janine, d'un ton plus tendre qu'elle ne s'y attendait. Elle répondit, les joues brûlantes sans trop savoir pourquoi.

Elle entra dans la petite chambre et referma doucement la porte. Assise sur le lit, immobile dans le noir, elle sentait son cœur battre trop fort. Par la lucarne, la lumière pâle de la lune presque pleine baignait la forêt. Janine resta là, longtemps, à regarder ce paysage tranquille, sans un bruit.

Elle ôta ses vêtements lentement, retrouvant le confort de son vieux tee-shirt de nuit. Avant de se glisser sous les couvertures épaisses qui sentaient bon la lavande, elle s'était approchée de la fenêtre. La forêt s'étendait là, tranquille, baignée par la lumière des étoiles. Allongée dans le lit, elle respirait cette odeur de lavande, profonde et apaisante. Des rires étouffés montaient de l'étage au-dessus, la rassuraient, la ramenaient à quelque chose de familier. Dehors, le vent faisait gémir les arbres tout autour de la maison. Elle pensa à Gervais, sûrement déjà endormi dans sa chambre. Le lendemain, ils affronteraient ensemble les difficultés.

Mais pour l'instant, Janine se sentait calme, apaisée, soulagée de ne plus être seule. Elle ferma les yeux et se laissa emporter par le sommeil, le cœur un peu plus léger

Chapitre huit : La stratégie.

Le dimanche matin, la maison disparaissait sous un épais brouillard, comme enveloppée dans du coton. Janine se réveilla tôt, vers sept heures, tirée du sommeil par un silence étrange. Pas un bruit de voiture, pas de sirène, même pas une porte qui claque chez les voisins. Juste ce silence profond, qu'on entend parfois à la montagne, seulement coupé de temps à autre par le chant discret d'un merle caché dans les arbres.

Elle resta au lit, bien au chaud sous les couvertures, profitant de ce repos rare. Son corps ne la faisait pas souffrir, ses épaules étaient détendues. Son esprit flottait, tranquille, pas encore accaparé par la liste des choses à faire. Pour la première fois depuis des mois, elle se sentait simplement bien.

Par la lucarne, elle voyait le brouillard accroché aux sapins, qui donnait à la forêt un air de rêve, presque irréel. Elle se leva, enfila un

vieux pull sur son tee-shirt, puis descendit pieds nus dans l'escalier froid.

Dans la cuisine, Gervais était déjà là, devant la cuisinière, en train de préparer le café. Il portait un vieux pull en laine grise, un jean usé ; ses cheveux étaient encore humides. Quand il l'entendit, il se tourna vers elle. Janine crut voir du soulagement dans ses yeux, comme s'il avait attendu ce moment.

Il lui demanda si elle avait bien dormi. « Très bien », répondit-elle en s'approchant du poêle qui diffusait une chaleur douce. Elle était pieds nus, ses cheveux roux détachés tombaient en désordre sur ses épaules. Elle vit Gervais poser brièvement les yeux sur elle puis se concentrer à nouveau sur la cafetière. « Mieux que depuis longtemps, » ajouta-t-elle.

« Le silence de la forêt aide », répondit-il en versant le café dans deux grandes tasses. Quand il lui tendit l'une d'elles, leurs doigts se frôlèrent. Un contact léger, presque rien, mais le cœur de Janine se mit à battre plus fort. Il demanda si les filles étaient déjà réveillées. Janine avait soufflé qu'elles s'étaient couchées tard. Elle les avait encore entendues rire après minuit. Gervais avait esquissé un sourire et, d'un coup, il avait paru plus jeune, presque ouvert.

Ils s'étaient installés à la grande table, les mains autour de tasses brûlantes. Janine s'était assise en tailleur, bien consciente que son tee-shirt était un peu court, un peu trop moulant surtout sans soutien-gorge, que ses cheveux lâchés lui donnaient un air moins sérieux. Étrangement, elle s'en fichait. En vérité, ça lui plaisait.

Dehors, le brouillard traînait encore, mais les arbres reprenaient forme, un rayon de soleil perçait enfin les nuages et mettait un éclat doré sur la forêt mouillée. Elle lui avait confié qu'elle avait passé la nuit à penser à son dossier. Quand elle travaillait sur un sujet, elle n'arrivait tout simplement pas à décrocher. Elle avait failli avouer qu'elle avait aussi pensé à lui, mais avait gardé ça pour elle. Il voulait savoir ce qu'elle en pensait. Elle avait expliqué qu'on pouvait attaquer le problème sous plein d'angles, mais qu'avant de se lancer dans les détails, elle préférait qu'ils passent ensemble tous les documents qu'il avait rassemblés : les délibérations du conseil, l'étude d'impact, les échanges avec l'ONF, tout le bazar. Il fallait comprendre la chronologie, voir qui avait fait quoi et quand.

Gervais avait hoché la tête. Tout était prêt, rangé dans le bureau. Ils pourraient s'y mettre après le petit-déjeuner, si ça lui convenait. Elle

avait dit que c'était parfait, en tortillant une mèche de cheveux autour de son doigt. Mais il devait savoir une chose : ce genre de combat, ce n'est jamais gagné d'avance. Les promoteurs avaient des moyens, des avocats, et surtout les élus locaux derrière eux, qui voyaient ça comme une façon de remplir les caisses. Il faudrait se battre partout : juridiquement, bien sûr, mais aussi dans les médias, en politique, avec les citoyens. Rien ne serait simple.

Il le savait, avait répondu Gervais en faisant tourner sa tasse entre ses paumes abîmées par le travail. Janine n'avait pas pu s'empêcher de les regarder. Mais franchement, il n'avait pas le choix. S'il ne faisait rien, dans six mois, les pelleteuses seraient là. Elle l'avait rassuré : il n'allait pas rester planté là à attendre. Ils allaient monter un dossier solide. Et faire du bruit. Beaucoup de bruit.

C'est à ce moment-là que les filles étaient descendues, encore à moitié dans leur sommeil, les cheveux en vrac. Léa, dans un vieux pyjama à rennes devenu trop court, paraissait avoir grandi d'un coup depuis qu'elle l'avait reçu. Léa s'était enveloppée dans une couverture, façon cocon. « Il fait un froid de canard ici ! » avait râlé Mélanie en filant vers le poêle. Gervais s'était levé pour préparer du chocolat chaud, sourire aux lèvres : ici, c'est la montagne, pas les tropiques.

Le petit-déjeuner avait une ambiance tranquille. Gervais avait trouvé du pain frais à la boulangerie de Rochefort, du beurre, de la confiture maison offerte par une voisine. Les filles parlaient de leurs projets : elles voulaient trouver la salamandre, explorer la cascade dont Léa avait parlé, prendre des photos pour lancer une page Instagram et défendre la forêt. Janine avait trouvé l'idée géniale.

Après le petit-déjeuner, les filles étaient parties à l'aventure, téléphone à la main, un pique-nique improvisé dans le sac. Gervais les avait regardées s'éloigner dans le brouillard, fier et inquiet à la fois.

Janine lui avait demandé s'il pensait qu'elles feraient attention. Il avait répondu que Léa connaissait la forêt comme sa poche. Et puis, elle avait son téléphone. Elles n'iraient pas plus loin que les sentiers balisés. Il s'était tourné vers Janine et lui avait proposé d'aller au bureau.

Le bureau de Gervais, c'était une petite pièce à côté du salon. Avant, ça devait servir de débarras. Maintenant, c'était un joyeux bazar organisé : un vieux bureau en chêne couvert de cartes, un ordinateur un peu vieux, des classeurs bien rangés sur une étagère en métal. Aux murs, il y avait des photos de la forêt à toutes les saisons, quelques

diplômes jaunis de l'école forestière, et une grande carte IGN punaisée, pleine de couleurs pour marquer les zones importantes. La pièce était minuscule, presque trop étroite pour deux. Gervais avait fouillé dans un tiroir, sorti une grande chemise et l'avait posée sur le bureau. Tout est là, il avait dit, tout est trié.

Janine s'était installée sur la vieille chaise pivotante et avait ouvert la chemise. Gervais était resté debout juste à côté, si près qu'elle sentait sa présence, cette odeur de bois et de mousse sur ses vêtements. Pendant deux heures, elle avait fouillé chaque document, surligné, pris des notes, posé ses questions. À chaque fois, Gervais se penchait derrière elle, lui montrait un détail sur une carte, lui signalait un paragraphe, et à chaque fois, Janine sentait la chaleur de son corps, son souffle sur sa nuque.

Elle se répétait qu'il fallait rester concentrée. Ce n'était que du boulot, rien d'autre. Mais ce n'était pas si simple de rester indifférente quand Gervais posait la main sur le dossier de sa chaise, se penchait, frôlait son épaule, quand elle levait les yeux et que leurs visages se retrouvaient tout proches.

Ils avaient commencé par les délibérations du conseil municipal. Au début, le projet, c'était juste une ligne notée en mars : "étudier la valorisation de parcelles communales sur le versant sud-ouest du massif de Guéry." Rien d'inquiétant, à peine une mention. Et puis tout s'était accéléré : commission d'étude en mai, présentation d'Écohabitat Développement en juin, vote favorable en septembre pour lancer les études. Janine lui avait demandé s'il était au courant de tout ça. Non, il l'avait appris par hasard, seulement six semaines plus tôt, quand Robert lui en avait parlé. Avant ça, il n'avait aucune idée que la commune pensait vendre ces terrains.

Elle avait dit que ça posait un vrai problème. L'ONF aurait dû être consulté, même si les parcelles n'étaient pas sous leur gestion directe. Elles touchaient la forêt domaniale, ça ne pouvait pas être sans conséquence. Il avait expliqué qu'il en avait parlé à son inspecteur, mais celui-ci lui avait répondu que ce n'était pas leur affaire. Janine avait griffonné une remarque dans son carnet. Gervais s'était approché, vraiment tout près, adossé au bureau. Elle aurait pu toucher son bras si elle l'avait voulu, mais elle chassa vite cette idée de son esprit.

Elle lui dit qu'ils en reparleraient plus tard, puis elle lui demanda de continuer. Le dossier le plus épais, c'était l'étude d'impact environnemental. Trente pages. Rien que du jargon, des tableaux, des

cartes. Janine avançait doucement, son visage se fermait à chaque ligne. Gervais la regardait, fasciné par sa façon de se concentrer, ses petits gestes sans y penser : remettre une mèche de cheveux, mordiller le bout de son stylo, froncer les sourcils.

Tout à coup, il la trouva très belle. Ça le surprit lui-même. Ce n'était pas une beauté voyante, c'était plutôt discret. Son regard intelligent, la fermeté de son sourire, cette énergie qu'elle dégageait sans s'en rendre compte.

Au bout d'un moment, elle lâcha que c'était du travail bâclé, du grand n'importe quoi. « Les inventaires floristiques avaient été faits en janvier et février. Franchement, qu'est-ce qui pousse en janvier dans une forêt de montagne ? Rien du tout, » répondit Gervais. « Tout dort à ce moment-là. »

« Voilà, » dit-elle. « Pareil pour les inventaires faunistiques : réalisés en plein hiver. Impossible de trouver des amphibiens en hibernation, pas une chauve-souris, les oiseaux migrateurs déjà partis. C'était vraiment une escroquerie méthodologique. »

Elle continuait à tourner les pages du rapport, s'arrêtant parfois pour lire un passage à voix haute. Gervais s'était penché derrière elle, lisait par-dessus son épaule. Il voyait sa nuque, ses cheveux attachés à la va-vite, des mèches rousses en désordre. Un instant, il eut envie de toucher cette peau pâle, juste pour voir si elle était aussi douce qu'elle en avait l'air. « Mais qu'est-ce qui te prend ? » Il se fit la réflexion intérieurement. « Elle était là pour l'aider, il fallait rester professionnel. Pas question de faire n'importe quoi ».

Elle reprit sa lecture à voix haute : « La zone d'étude ne présente pas d'enjeu écologique majeur. Aucune espèce protégée n'a été recensée lors des prospections. » Forcément, ils avaient cherché au plus mauvais moment ! Et puis : « L'impact du projet sur les zones humides sera négligeable. Négligeable, tu parles ! Ils voulaient bétonner trois hectares juste à côté d'une tourbière. »

Gervais s'était installé au bord du bureau, les bras croisés. Il lui avait demandé si, selon elle, on pouvait vraiment contester l'étude avec ces arguments. Elle avait répondu que oui, mais qu'il ne suffisait pas de dire que l'étude était mauvaise. Il fallait des preuves. Autrement dit, il fallait refaire les inventaires, mais cette fois de façon correcte, au bon moment. Il faudrait de vrais pros : des écologues, des spécialistes des zones humides, même des spécialistes pour les chauves-souris. Gervais avait tiqué, un peu inquiet : ça allait coûter

cher.

Elle avait reconnu que oui, mais il existait des associations qui pouvaient aider, des naturalistes prêts à donner un coup de main bénévolement. Avec un peu de relais dans la presse, on pourrait même lancer une cagnotte en ligne. Elle avait refermé le dossier, puis lui avait demandé de lui montrer la carte avec les zones surlignées.

Gervais avait décroché la grande carte IGN du mur et l'avait étalée sur le bureau. Janine s'était levée pour mieux voir et s'était penchée au-dessus. Gervais s'était mis juste à côté d'elle. Il avait surligné les parcelles prévues pour le lotissement en rouge, la forêt domaniale en vert, les zones humides en bleu, les corridors écologiques en jaune.

Janine était restée là un moment, à suivre les tracés du bout du doigt. À un moment, elle avait perdu l'équilibre à cause du coin de la table. Gervais l'avait rattrapée par la taille, sans y réfléchir. Ses grandes mains s'étaient posées sur ses hanches, juste assez pour la retenir. Deux secondes, pas plus, mais Janine avait senti une bouffée de chaleur la traverser. « Pardon », avait dit Gervais en retirant ses mains, comme s'il s'était brûlé. « Pas de soucis », avait répondu Janine, un peu troublée.

Elle s'était replongée dans la carte, essayant de se reconcentrer, mesurant les distances, cherchant les points sensibles. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de repenser à ce contact inattendu. Pour retrouver un peu de sérieux, elle avait pointé une zone bleue et demandé si cette tourbière était classée Natura 2000. « Non, justement », avait répondu Gervais. Elle aurait dû l'être, mais la zone Natura 2000 s'arrêtait juste avant. « Pratique, hein ? »

« Pratique, oui, » avait-elle répété. Elle avait sorti son téléphone pour prendre une photo de la carte. Elle sentait toujours la présence de Gervais à côté d'elle. Elle voulait vérifier les critères de classement. Si la tourbière répondait à toutes les conditions mais avait été oubliée, ça pouvait poser un vrai problème pour la procédure.

Elle continuait de plonger dans la carte, griffonnait des coordonnées GPS, notait chaque détail. Parfois, leurs bras se frôlaient, sans le vouloir, mais ça suffisait à mettre une sorte d'électricité dans l'air. Gervais la regardait, vraiment impressionné par sa façon de travailler : tout était organisé, précis, elle ne laissait rien passer. Elle démontait le dossier morceau par morceau, trouvait des failles que personne d'autre n'aurait remarquées. Mais il y avait autre chose. Il devait bien l'admettre, il se surprenait à suivre la ligne de son cou, à compter les

taches de rousseur sur sa peau claire. Son parfum discret flottait autour d'elle, mélangé à l'odeur du café et du bois.

Au bout d'un moment, il lui demanda si elle faisait souvent ce genre de boulot, pour briser le silence, ou peut-être juste pour penser à autre chose. « Comment ? » Elle leva les yeux vers lui. « Ce genre de combat », précisa-t-il. « Se battre contre des promoteurs, contre des projets qui détruisent l'environnement. »

Ils se regardaient, vraiment proches maintenant. Janine voyait les reflets dorés dans ses yeux sombres, les petites rides au coin de ses paupières. « Oui, souvent », répondit-elle. « C'est devenu une sorte de spécialité. Ce n'était pas vraiment un choix au début ». Elle avait pris ce genre de dossier quand elle s'était installée à son compte, parce que personne d'autre n'en voulait. C'était long, pas rentable, et on perdait presque tout le temps. « Mais »… elle hésita, c'était ça qui donnait du sens à son travail. Bien plus que les divorces ou les litiges commerciaux.

Il lui demanda si elle gagnait souvent. « Parfois », répondit-elle. « Pas tout le temps ». Elle le regarda droit dans les yeux, et tout à coup, il y avait quelque chose entre eux, un courant qui n'avait rien à voir avec la loi ou la forêt. « Gervais, je ne vais pas te mentir. Ce combat-là ne va pas être facile. Le promoteur a l'argent, les contacts politiques. Nous, on a le droit et les gens. Et parfois, ça ne suffit pas. Mais on va tout donner. »

Un silence lourd s'installa. Dehors, le brouillard était parti. Le ciel était bleu, éclatant. Par la fenêtre, la forêt brillait sous le soleil, avec encore un peu de rosée. « Je te fais confiance », finit par dire Gervais, la voix un peu rauque. Ça la toucha vraiment, plus qu'elle ne l'aurait cru. Elle détourna les yeux, un peu troublée, les joues rouges. « Bon », fit-elle, en s'accordant une seconde pour respirer. Ils allaient s'organiser. Elle avait déjà des pistes.

Elle se rassit, sortit un carnet tout neuf de son sac et ouvrit la première page. Gervais hésita, resta debout une seconde, puis finit par tirer une chaise pour s'installer près d'elle. Pas collé, mais pas non plus à l'écart. Janine attaqua direct sur l'aspect juridique : ils allaient déposer un recours gracieux auprès du maire dans les quinze jours. D'habitude, ça gelait tout en attendant la réponse. En même temps, ils préparaient un référé-suspension devant le tribunal administratif, histoire de stopper les travaux si le chantier démarrait au quart de tour. Là, il fallait du solide : la présence d'espèces protégées, ils avaient déjà la salamandre, des failles dans l'étude d'impact, et si

possible une contre-expertise. Gervais écoutait, hochait la tête, mais il avait du mal à lâcher Janine du regard, la lumière mettait ses cheveux roux en feu.

Elle enchaîna avec la mobilisation citoyenne : une pétition en ligne, contacter toutes les assos du coin, organiser une réunion publique. Les filles avaient raison, il fallait foncer sur les réseaux sociaux. Une page Facebook, un compte Instagram, et pourquoi pas TikTok si Mélanie savait faire des vidéos courtes et marquantes. « TikTok ? » fit Gervais, un peu perdu.

« Oui, TikTok ». C'était là que les jeunes traînaient, et les jeunes votaient. Enfin, pas tous, pas encore, mais ça viendrait. Surtout, ils partageaient, ils commentaient, ils faisaient du bruit. Un arbre centenaire prêt à tomber, une salamandre protégée dont le promoteur se fichait, un garde forestier tout seul contre tous… Elle lui demanda de lui faire confiance, jurant que ça pouvait vraiment prendre.

Gervais marmonna qu'il voulait bien la croire, mais il n'en était pas du tout convaincu. Janine passa direct aux médias : d'abord la presse locale, La Montagne, France Bleu Pays d'Auvergne. Ensuite, il faudrait voir plus grand. France 3 Auvergne-Rhône-Alpes, et si ça prenait, les médias nationaux. Le petit garde face au gros promoteur, la forêt contre le béton, le genre d'histoire qui marquait. Gervais passa la main dans ses cheveux, gêné. Il expliqua qu'il n'était pas à l'aise devant les gens, qu'il ne savait pas raconter.

« Tu crois ? Hier, dans la forêt, quand tu nous montrais les arbres, quand tu parlais de ton grand-père et de la salamandre… tu racontais déjà une histoire. Il suffirait juste de la raconter devant une caméra, c'est tout. Et puis, tu n'es pas tout seul ». Elle serait là. Elle se leva, s'approcha de lui. Gervais resta assis, obligé de lever les yeux pour la regarder. D'habitude, il la dépassait d'une bonne tête, mais là, c'était elle la plus grande.

Sans trop y réfléchir, elle lui posa la main sur l'épaule. Elle voulait juste le rassurer, rien de plus, mais ce geste les rapprocha soudainement, de façon inattendue. « Écoute, Gervais… » Elle savait bien que tout ça lui faisait peur, qu'il aurait préféré rester caché dans sa forêt, loin de tout ce cirque. Mais s'il voulait vraiment sauver l'endroit, il n'avait pas le luxe d'hésiter. Il fallait se battre, avec tout ce qu'ils avaient sous la main. Et la première arme, c'était l'opinion publique. Par réflexe, il posa sa main sur la sienne. Leurs doigts se croisèrent, juste un instant, puis ils réalisèrent ce qu'ils faisaient. Ils se séparèrent un peu trop vite, un peu troublés.

« D'accord, souffla-t-il, la voix rauque. Il allait le faire. « Mais toi, tu es avec moi jusqu'au bout ? » Elle lui promit qu'elle ne partirait pas. Un silence lourd s'installa. Janine se demanda ce qui se passerait si elle se penchait, juste un peu, pour réduire l'espace entre eux. Gervais, lui, se demandait s'il rêvait ou si elle le regardait vraiment comme ça. « C'est idiot », pensa Janine. « Elle était là pour travailler, pas pour autre chose. »

« Elle avait un ex qui essayait de lui prendre sa fille, et lui, il avait une forêt à sauver, » se répétait Gervais. « Franchement, ce n'était pas le moment. » Finalement, Janine s'écarta, reprit sa chaise, ouvrit son carnet, tentant d'ignorer son cœur qui battait trop fort. Elle annonça qu'il fallait voir le planning. Elle pouvait rédiger le recours gracieux cette semaine, l'envoyer lundi. Pour l'expertise contradictoire, il fallait trouver des écologues. Est-ce qu'il connaissait des gens sérieux, prêts à bosser bénévolement ou presque ? Gervais pensa à François Maury, écologue à Clermont-Ferrand. Ils avaient travaillé ensemble avant. Il était à la retraite, mais toujours actif dans les associations. Il pouvait lui demander.

« Parfait, fais-le. Dis-lui qu'on aura besoin de lui au printemps, si ça se passe bien, pour tout inventorier : plantes, animaux, insectes… Il faudra prouver que l'étude d'impact du promoteur ne tient pas debout. Gervais nota son nom dans son téléphone et releva la tête. « Autre chose ? » demanda-t-il ? « Oui. Il faut qu'on voie ton frère. » Le visage de Gervais se ferma. « Antoine ? Pourquoi ? » Elle fronça les sourcils : « Parce qu'il vend ses terrains au promoteur. Si on arrive à le convaincre de renoncer, ou au moins de repousser la vente en attendant qu'on statue sur le recours, le projet tombe à l'eau. Sans ses terrains, le lotissement tombe à l'eau. »

Gervais secoua la tête. Antoine ne lâcherait rien, il avait trop de dettes. Peut-être. Mais il fallait tenter. Elle le fixa droit dans les yeux. « Et puis, c'est ton frère. Tu ne peux pas le laisser de côté. Même s'il n'est pas d'accord, il a le droit de savoir ce qu'on prépare. » Gervais soupira, il lui promit d'aller lui parler, en prévenant de ne pas espérer de miracle. Elle répondit qu'elle n'attendait rien d'extraordinaire, juste qu'ils fassent ce qu'il fallait. Ils travaillèrent encore plus d'une heure, firent des listes de contacts, trièrent les papiers, notèrent tout ce qu'il restait à faire. Janine avançait sans relâche, méthodique, organisée, elle ne laissait rien passer. La tension entre eux s'était calmée, ou alors ils faisaient semblant, absorbés par la mission.

Mais Gervais continuait à la regarder en douce, fasciné par son énergie, par cette façon de se battre pour une cause qui n'était même

pas la sienne. Et Janine qui sentait son regard, même plongée dans son travail, pensait encore à ce drôle de lien entre eux, cette attirance pour un homme qu'elle connaissait à peine depuis deux jours.

« C'était juste parce que tout était nouveau, » se disait-elle. « Ce n'était pas son monde, alors ça l'impressionnait. Ça passerait, une fois de retour à Grenoble, dans son quotidien. » Mais au fond, une petite voix insistait. « Ce n'était pas seulement la nouveauté. C'était plus fort, et un peu risqué aussi. »

Vers midi, les filles revinrent, les joues rouges, les yeux pétillants d'enthousiasme. Elles avaient pris une tonne de photos, filmé plein de vidéos et débordaient d'idées pour lancer leur campagne sur les réseaux sociaux. Ils avaient revu la salamandre ! Mélanie était arrivée, toute excitée. Elle se trouvait exactement au même endroit que la veille. Elle avait filmé, elle avait dit à Léa d'attendre et de regarder.

Elle avait sorti son téléphone, lancé la vidéo. On voyait la salamandre tachetée posée sur la mousse, et derrière, la voix de Léa qui expliquait que c'était une espèce protégée. Elle disait que ça montrait à quel point la forêt était riche, et qu'un promoteur voulait tout raser pour construire des maisons.

Gervais avait préparé un déjeuner simple : omelette, salade, un peu de fromage. Ils avaient mangé tous les quatre, concentrés, mais détendus. Après le repas, Janine et Gervais étaient retournés dans le bureau, ils avaient encore des choses à régler. Les filles, elles, étaient restées à table, officiellement pour travailler sur les réseaux, mais en vrai, elles pensaient à autre chose.

Léa avait jeté un œil vers le bureau, puis s'était penchée vers Mélanie en baissant la voix. « Dis, ta mère… elle est célibataire ? » Mélanie avait levé la tête, un peu surprise. « Oui, depuis le divorce. Pourquoi ? » Léa avait souri : « Et… elle cherche quelqu'un ? » Mélanie avait posé son téléphone, souriant aussi. « Pourquoi tu me demandes ça ? » Léa avait rougi. « Oh, pour rien. C'est juste que ce matin, j'ai vu comment elle regardait mon père. »

Mélanie avait souri, franchement amusée. « Et ton père, il est célibataire aussi ? » Léa baissa les yeux : « Depuis le divorce avec ma mère, il y a douze ans. Il n'a jamais eu de copine depuis. Enfin, à ma connaissance. » Elles s'étaient regardées, complices. Mélanie avait demandé si Léa pensait à la même chose qu'elle. Léa avait répondu que ça dépendait, Mélanie pensait à quoi ? « Que leurs parents se regardaient bizarrement », avait soufflé Mélanie.

« Oui ! » Léa avait éclaté de rire. Elle l'avait remarqué au petit-déjeuner. Son père n'avait pas arrêté de jeter des coups d'œil à Janine dès qu'elle avait le dos tourné. « Sa mère aussi, » avait ajouté Mélanie. La veille au soir, après que les filles étaient montées, elle était redescendue chercher de l'eau, et Janine et Gervais étaient devant le feu. « L'ambiance… un peu spéciale. Tendue, mais dans le bon sens, tu vois ? »

Léa avait hoché la tête, complètement d'accord. Et tout à l'heure, en passant devant le bureau, elle avait vu qu'ils étaient penchés sur la carte, super proches. Vraiment très proches. Mélanie s'était mordue la lèvre, songeuse. « Tu sais ce qui serait trop bien ? Léa songea : « Qu'ils se mettent ensemble. Ce serait génial ! Papa a besoin de quelqu'un. Il est tout seul depuis trop longtemps. Et ta mère a l'air super sympa. » Mélanie confirma : « Elle est géniale,. Mais elle bosse trop. Elle a besoin de quelqu'un pour lui changer les idées, lui rappeler qu'il existe autre chose que les dossiers et les tribunaux. » Le père de Léa serait parfait pour ça. Il vivait dans la forêt, il passait tout son temps dehors, il connaissait tout sur la nature.

Les deux filles s'étaient échangé un regard, déjà en train de monter des plans dans leur tête. Mélanie, avec un petit sourire complice, avait suggéré qu'elles pourraient donner un coup de pouce. Léa avait froncé les sourcils, curieuse : comment elles pourraient faire ça ? Mélanie avait haussé les épaules, pas très sûre. Peut-être inventer des excuses pour que leurs parents se retrouvent ensemble, ou les pousser un peu dans cette direction.

Léa s'était arrêtée un instant pour réfléchir, puis avait demandé si sa mère reviendrait le week-end suivant. Mélanie avait confirmé, en rappelant qu'elle l'avait déjà dit tout à l'heure au père de Léa. Parfait, il leur restait une semaine pour mettre un plan au point. Léa avait attrapé le carnet qui traînait sur la table et s'était mise à gribouiller dessus. Elle avait expliqué qu'il fallait agir discrètement. Si elles en faisaient trop, tout pouvait tomber à l'eau.

Mélanie avait acquiescé. Il fallait donc trouver des moyens pour que leurs parents se retrouvent seuls, juste tous les deux. Léa avait approuvé l'idée et proposé qu'elles pourraient s'absenter sous un prétexte bidon : "On va se promener, vous restez là." Mélanie avait rigolé et imaginé qu'elles pourraient aussi prétendre avoir besoin de quelque chose en ville, ainsi les parents seraient obligés d'y aller ensemble, pendant qu'elles resteraient à la maison.

Léa adorait cette idée. Elles pourraient aussi, mine de rien, glisser

des compliments devant l'autre parent. Par exemple, devant la maman de Mélanie : "Papa, t'as mis ta belle chemise aujourd'hui ?" Et Mélanie ferait pareil : "Maman, t'es super jolie avec tes cheveux comme ça." Ça avait fait rire Mélanie, qui trouvait que Léa y allait un peu fort. Léa avait fait la moue en avouant que, oui, elle exagérait peut-être. Elles avaient décidé de rester subtiles. Le but, c'était juste de montrer que chacune trouvait l'autre parent génial.

Mélanie avait ajouté qu'il fallait surtout que leurs parents voient qu'elles n'étaient pas contre l'idée. Sa mère hésiterait sûrement parce qu'elle craignait que Mélanie n'accepte pas qu'elle voie quelqu'un d'autre. Léa avait répondu que c'était pareil pour son père, qui penserait sûrement qu'il devait rester seul pour elle.

Elles avaient continué à élaborer leur plan pendant près de vingt minutes, dessinant de petits schémas, riant tout bas et s'arrêtant dès qu'un bruit venait du bureau. À la fin, Léa avait fermé son carnet et annoncé que l'opération Cupidon était officiellement lancée. Mélanie avait levé les yeux au ciel, trouvant ce nom un peu ridicule, et avait proposé "Opération Forêt de l'Amour". Elles avaient éclaté de rire, essayant de se calmer.

Léa avait dit qu'elles trouveraient un nom plus tard. Pour l'instant, il fallait se concentrer sur la mission : faire passer du temps à leurs parents ensemble la semaine suivante. Elles s'étaient tapé dans la main, comme un pacte secret. Juste à ce moment-là, Gervais était sorti du bureau, suivi de Janine, et avait lancé un regard suspicieux aux filles.

Il leur avait demandé ce qu'elles préparaient. Léa avait pris son air le plus innocent et répondu qu'elles travaillaient sur les réseaux sociaux. Elle avait montré à son père la page Instagram "SOS Forêt Guéry", déjà alimentée de trois posts et une vingtaine d'abonnés. Gervais avait souri, visiblement content.

Mélanie s'était alors tournée vers sa mère pour lui dire que le père de Léa préparait un café incroyable et lui suggérer de demander la recette. Janine, un peu surprise, avait reconnu que le café du matin était excellent. Gervais, tout gêné, avait expliqué que ce n'était qu'un café italien. Mélanie avait insisté, encourageant sa mère à lui demander de lui montrer comment il faisait, pour qu'elle puisse le refaire chez elle.

Sous la table, Léa avait donné un petit coup de pied à Mélanie, trouvant que c'était un peu trop direct. Janine, un peu déstabilisée,

avait admis qu'elle pouvait essayer. Léa avait ajouté que son père pouvait aussi montrer à Janine son système de filtration d'eau de pluie, super écolo et sûrement intéressant pour elle. Gervais l'avait regardée, un sourcil levé, se demandant pourquoi elle insistait autant. Léa avait répondu que c'était intéressant, et que Janine pouvait l'intégrer au dossier, histoire de montrer les compétences de Gervais.

Mélanie avait renchéri tout de suite, ajoutant qu'il pourrait lui expliquer tous ses projets. Janine et Gervais s'étaient regardés, un peu paumés, sentant bien qu'il se passait quelque chose, sans vraiment savoir quoi. Finalement, Janine avait annoncé qu'elle devait partir, sinon elle risquait de rentrer trop tard à Grenoble.

« Déjà ? » s'était écriée Léa, un peu déçue. « Tu reviens la semaine prochaine, hein ? » Janine avait hoché la tête. Oui, samedi, si tout allait bien. « Trop bien ! » avait lancé Léa avec un grand sourire à Mélanie. « Tu reviens avec elle ? - Si ma mère veut bien, » dit Mélanie. « Evidemment », répondit Janine. « Si Léa est partante aussi.- Tu parles si je suis d'accord » ! s'exclama Léa, qui bondit de sa chaise et attrapa Mélanie pour la serrer fort. « On va trop s'éclater ! Et puis comme ça, vous deux… » Elle pointa Gervais et Janine du doigt. « Vous pourrez continuer à … bosser sur le dossier. Tranquilles. Juste vous deux. » Mélanie lui donna un coup de pied sous la table, cette fois sans ménagement. J'ai dit subtil, non ? Gervais fronça les sourcils. Il commençait sérieusement à se demander ce que ces deux-là tramaient.

Janine monta au dortoir récupérer ses affaires. Elle replia les draps, rangea ses fringues, jeta un coup d'œil dans le miroir piqué. Elle se surprit à se trouver les joues rouges, les yeux pétillants. Heureuse, carrément. Ça faisait une éternité qu'elle ne s'était pas sentie comme ça. « Arrête de rêver, » se dit-elle. « C'est juste un dossier. Un client sympa, rien de plus. » Mais en redescendant, quand elle retrouva Gervais dans le salon, mal à l'aise, les mains dans les poches.« Merci, » murmura-t-il. « Merci d'avoir fait tout ce trajet, d'avoir pris le temps. Merci d'y croire. » Elle répondit qu'elle n'avait encore rien fait, qu'ils commençaient à peine.

Il hésita, regard baissé : « Quand même. Ça faisait longtemps que je me sentais seul dans cette histoire. Plus maintenant. Et ça change tout ». Janine sentit sa gorge se serrer. Elle s'approcha, leva une main, faillit lui toucher la joue, puis s'arrêta. « Tu n'es plus seul. Tu le seras plus. » Ils se regardèrent, ce genre de moment où tout peut basculer, où un simple geste pouvait tout changer. Gervais s'avança, Janine ne bougea pas, le cœur battant à tout rompre. Embrasse-moi, pensa-t-elle.

Maintenant. J'ai envie de l'embrasser, pensa Gervais.

Mais Mélanie débarqua, son sac à la main, et le moment s'évanouit. « Maman, on a créé les comptes ! On a déjà posté trois trucs et on a quinze abonnés ! - C'est un début, » dit Janine en s'écartant de Gervais, le cœur tambourinant. Dans la cuisine, Léa espionnait par la porte entrouverte. Elle leva les yeux au ciel, franchement agacée. Mélanie, t'as vraiment pas le sens du timing, pensa-t-elle. Les adieux furent expédiés, trop vite, presque comme si chacun voulait fuir cette tension qui devenait étouffante. Léa serra Mélanie de toutes ses forces.

« La semaine prochaine, on lance le plan, et tu réfléchis avant de débarquer au milieu d'eux deux ». Souffla-t-elle à son oreille. « Pigé, » répondit Mélanie tout bas. Gervais accompagna Janine et Mélanie jusqu'à la voiture, s'occupa des sacs. Il lui rappela de faire attention sur la route, encore détrempée. Elle promit. Elle monta, démarra. Avant de partir, elle baissa la vitre. « Gervais ? Appelle-moi si jamais t'as besoin, n'importe quand. - Promis. »

Un dernier regard, tout ce qu'ils n'osaient pas dire suspendu dans l'air. Janine s'éloigna doucement sur le chemin cabossé. Dans le rétro, elle aperçut Gervais et Léa qui lui faisaient signe. La maison disparut derrière les arbres.

Elles roulaient en silence. Mélanie finit par souffler que le père de Léa était gentil, que ce que sa mère faisait pour lui, c'était bien. Pour lui, mais aussi pour eux. Janine répondit à peine, concentrée sur la route. « Il te plaît, hein ? » Janine sursauta. « Quoi ? Mélanie ! » Elle prit un air coquin : « Bah quoi, je demande. » Janine protesta, c'était… c'était juste un client, sympa, presque un ami. Elle était là pour aider, rien d'autre. »Ouais, c'est ça. » Mélanie sourit, le regard perdu dehors. « N'empêche, vous n'arrêtiez pas de vous regarder bizarrement tous les deux. Janine ne répondit pas, les joues en feu. Sa fille avait raison. Mais pas question de l'admettre, même en pensée.

Elles roulèrent un moment sans un mot, puis Mélanie reprit, plus douce. Tu sais, maman… « si tu rencontrais quelqu'un, je serais contente pour toi. Tu as le droit d'être heureuse. » Janine avait tourné la tête, surprise, un peu émue. Elle avait remercié sa fille, puis elle avait soupiré : « tu sais, c'était compliqué. - Tout était compliqué si on voulait que ça le soit.

Depuis quand sa fille était-elle devenue si sage ? Janine n'en revenait pas. Elle roulait maintenant vers Grenoble, les paysages d'Auvergne défilaient sous le soleil de novembre, mais dans sa tête,

c'était déjà le week-end suivant. Elle pensait à ce moment où elle remettrait les pieds dans la maison forestière, où elle reverrait Gervais. À ce qui pourrait arriver si elle se laissait enfin porter par cette attirance qui la chamboulait. Rien que d'y penser, elle souriait, sans trop savoir pourquoi.

Dans la maison, Gervais n'avait pas bougé du seuil, resté là après le départ de l'Audi. Léa traînait sur le pas de la porte, un petit sourire en coin. « Papa ? - Oui ? - Janine est sympa, non ? » Il s'était tourné vers elle, un peu méfiant. « Oui, elle était très bien. Pourquoi ? » Léa sourit : « Pour rien. Je la trouve cool. Et très belle aussi. - Léa… - Quoi ? Je n'ai pas le droit de dire qu'une femme est belle ? » Il avait secoué la tête, mais il ne pouvait pas s'empêcher de sourire. Allez, rentre, il commence à faire froid. Mais avant qu'il ferme, Léa avait lancé, toute innocente : « En tout cas, je serais super contente si elle revenait souvent te voir. Vraiment contente. »

Il l'avait regardée, mais elle avait déjà filé vers l'escalier, un sourire malicieux sur le visage. Il s'était retrouvé tout seul dans le salon. Il s'était laissé tomber dans le fauteuil près du poêle. Soudain, la maison lui paraissait vide, trop calme. Comme si Janine avait emporté toute la chaleur avec elle. Il avait repensé à ce week-end, à ces moments où il s'était vraiment passé quelque chose entre eux. Les regards qu'elle lui lançait, ces petits frôlements qui, franchement, n'avaient rien d'accidentel. Ce moment dans le salon où il avait eu envie de l'embrasser, de la serrer contre lui. Il était sûr qu'elle se serait laissé faire.

Elle revenait la semaine suivante. Et là… peut-être…Mais peut-être quoi ? Il n'en savait rien. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il attendait ce moment avec une impatience qui le surprenait un peu. Cette jolie avocate rousse de Grenoble, avec ses yeux bleus et cette façon de ne rien lâcher, elle avait rallumé en lui une flamme qu'il croyait éteinte. Le soir, après manger, Léa appela Mélanie. « Ta mère t'a dit quelque chose dans la voiture ? - Non, elle a tout nié, évidemment, avait répondu Mélanie. Mais elle était devenue toute rouge quand je lui ai demandé si ton père lui plaisait. » Léa avait répondu : « Pareil pour mon père ! » Avait dit Léa.

« Quand j'ai dit que je trouvais Janine très belle, il a fait genre "Léa, arrête" », mais je l'ai vu sourire. « Parfait », avait conclu Mélanie. « Le plan marche. La semaine prochaine, on passe à la vitesse supérieure - Oh oui. Opération Cupidon, phase 2. » Elles avaient explosé de rire, complices. Leurs parents n'avaient absolument aucune idée de ce qui les attendait, enfin peut-être un peu, qui sait ?

Chapitre neuf : L'entre-deux

Lundi matin s'était annoncé, tout gris et glacé. Gervais et Léa avaient quitté la maison forestière vers sept heures, sans dire un mot, à bord su pickup. Léa n'avait pas cours ce matin-là, mais elle devait prendre le train de 9h15 à Clermont-Ferrand pour rentrer à Grenoble.

Ils avaient roulé, traversant des paysages encore noyés de brume. Léa regardait par la fenêtre, perdue dans ses pensées. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil à son père, absorbé par la route. Elle le connaissait assez pour deviner qu'il pensait à Janine. C'était évident dans son regard un peu flou, ce petit sourire qui restait sur ses lèvres. Ils étaient arrivés à la gare avec vingt minutes d'avance. Gervais s'était garé sur le parking presque vide et avait coupé le moteur. Silence. Mais pas un silence gênant, plutôt ce calme qu'on partage avec quelqu'un qu'on aime.

« Papa ? - Oui ? - Tu vas la revoir, Janine ? » Gervais s'était tourné, un peu surpris par la question directe. Il avait répondu que oui, samedi prochain. Janine revenait pour continuer à travailler sur le dossier. Léa avait souri, un sourire qui en disait long. Pas naïve, la gamine. « Juste pour le dossier ? » Il n'avait pas répondu tout de suite. Franchement, il n'était pas trop su de ce qui se passait entre lui et Janine. C'était… compliqué. « Papa, je la trouve géniale. Et je crois que toi aussi tu la trouves géniale. »

Il avait reconnu qu'elle était effectivement quelqu'un de bien, et très compétente. « C'est pas ce que je veux dire, » avait insisté Léa, avec ce ton des ados quand ils expliquent quelque chose d'évident à un adulte. « Je veux dire… si jamais il se passait quelque chose entre vous, ça me rendrait heureuse. Vraiment. » Gervais l'avait regardée, un peu ému. « Tu es sûre ? » Elle le regarda dans les yeux, sérieuse : « Complètement sûre. Tu mérites d'être heureux. Et puis », avait-elle ajouté avec un sourire malicieux, « comme ça Mélanie et moi, on pourrait se voir encore plus souvent. »

Il avait éclaté de rire, secoué la tête. « Vous deux, vous avez tout prévu, hein ? - Peut-être, » avait répondu Léa, faussement innocente. Ils étaient sortis du Dacia. Gervais avait pris le sac de Léa dans la benne, ils avaient marché ensemble jusqu'au quai. Le train était déjà là, crachant sa vapeur dans l'air froid du matin. Quelques voyageurs pressés montaient à bord.

Gervais avait serré Léa dans ses bras, longtemps. Il lui avait dit d'être prudente, de bien travailler au lycée, de l'appeler si elle avait

besoin de quoi que ce soit. Elle avait promis. Puis, juste avant de monter dans le train, elle s'était retournée. « Papa ? Fonce. N'attends pas. Sinon tu vas encore réfléchir pendant des mois et tout rater. »

Avant qu'il ait pu répondre, elle était montée, avalée par la porte du wagon. Le train était parti quelques minutes plus tard, emmenant Léa vers Grenoble. Gervais était resté sur le quai jusqu'à ce que le train disparaisse, puis il avait regagné le Land Rover. En repartant vers Rochefort, il repensait à ce que Léa lui avait dit. « Fonce. N'attends pas - Facile à dire ». Il n'avait jamais été du genre à foncer. Avec Claire, c'était elle qui avait tout décidé. Lui, il s'était laissé porter. Et on savait comment ça avait fini.

La semaine avait traîné. Gervais avait repris ses rondes dans la forêt, vérifié ses pièges photo, rédigé ses rapports pour l'ONF, essayé de contacter des assos et des gens qui éludaient et lui disaient qu'ils allaient réfléchir. Tout semblait normal, mais ce n'était plus pareil. Comme si quelque chose avait changé en lui ce week-end-là.

Mardi soir, Janine avait appelé. Ils avaient parlé boulot au début. Elle avait commencé à rédiger le recours gracieux, contacté deux associations environnementales intéressées. François Maury, l'écologue, était partant pour les inventaires au printemps. Puis la conversation avait dévié. Sa journée à elle, le retour de Léa, des nouvelles de Mélanie. Des banalités, mais pas tant que ça. Il y avait une douceur dans la voix de Janine, une chaleur qu'il n'avait jamais remarquée avant. Ils avaient raccroché au bout d'une demi-heure, sur un « ok, je t'embrasse, à plus » qui avait surpris Gervais lui-même. Il n'avait pas dit « Je t'embrasse » à une femme depuis… sûrement Claire. Et le fait que ce soit venu aussi naturellement avec Janine, ça l'avait troublé plus qu'il ne voulait l'avouer.

Mercredi, il avait rappelé. Officiellement, c'était pour une question technique sur le recours, rien de très passionnant. Mais ils avaient parlé trois quarts d'heure, et le problème technique avait été réglé en cinq minutes, pas plus. Et elle avait conclu la discussion par un « bisou, à bientôt » Des bisous, oui, il en voulait.

Jeudi matin, Gervais s'est retrouvé, pas franchement ravi, à la direction régionale de l'ONF. Encore une réunion sur les budgets, les effectifs… tout ce qu'il détestait dans l'administratif. Mais bon, pas le choix, il fallait y aller. Vers midi, il errait en ville, le ventre vide, à la recherche d'un sandwich avant de reprendre la route. Et c'est là qu'il était tombé sur Christian Mallet.

Christian, c'était un vieux pote de lycée. Ils avaient fait pas mal de bêtises ensemble, puis après le bac, chacun avait pris sa route. Christian était parti à Lyon, bosser dans le commerce. Gervais, lui, avait choisi la forêt. Depuis, ils ne se voyaient presque plus. Juste de temps en temps, à un mariage, un enterrement, ce genre d'occasion. Leur amitié ne mourait pas, mais elle ne vivait plus non plus. Pourtant, à la fin de l'adolescence, ils étaient inséparables.

« Gervais ! Eh ben dis donc ! » Christian l'a reconnu tout de suite, grand sourire, main tendue. Ils se sont serré la main, ont échangé les questions habituelles : « Alors, qu'est-ce que tu deviens ? Toujours garde forestier ? » Oui, toujours la forêt, a répondu Gervais. « Et toi ? » Là, le sourire de Christian s'est un peu figé. Il venait d'accepter un poste de gérant au Carrefour de la zone commerciale du Mont-Dore. Gervais a eu un drôle de regard. Le Carrefour du Mont-Dore… Celui qui avait ouvert il y a trois ans et qui grignotait tous les petits commerces du coin.

Christian a vu que Gervais n'encaissait pas super bien la nouvelle. Alors il s'était justifié, un peu mal à l'aise. Il savait que les grandes surfaces n'étaient pas très aimées ici, mais le poste était intéressant, bien payé, avec des responsabilités. Et puis, il avait une famille à nourrir. Gervais a dit qu'il comprenait, a hésité, puis a fini par lâcher que son frère Antoine tenait l'épicerie à Rochefort. Et que ça se passait mal.

Le visage de Christian s'est encore fermé. Il a dit qu'il était désolé pour Antoine, qu'il savait que c'était dur pour les petits commerces. Non, a coupé Gervais, c'est pire que dur. Antoine est au bord de la faillite, croule sous les dettes, il ne sait plus quoi faire. Maintenant, il doit vendre des bouts de la forêt familiale à un promoteur, juste pour rembourser. Des terrains qui vont être rasés pour faire des lotissements. Et Gervais se battait contre ça.

Christian l'a écouté, vraiment gêné. Il a répété qu'il était désolé, que c'était compliqué. Gervais a haussé les épaules, amer. Compliqué, ouais. Sûrement foutu, surtout. Les petits commerces crèvent, les grandes surfaces cartonnent, et la forêt disparaît sous les lotissements. C'est comme ça. Ils ont encore échangé quelques mots, mais la gêne était là, bien installée. Christian a fini par dire qu'il avait un rendez-vous, qu'il allait réfléchir. Il a demandé le numéro de Gervais, promis de rappeler.

Ils sont partis chacun de leur côté, sans vraiment se dire au revoir.

Gervais est rentré à Rochefort, l'air plus sombre que jamais. Le soir venu, Janine a appelé, comme d'habitude. Dès les premiers mots, elle a senti qu'il n'allait pas bien. Elle lui a demandé ce qui le tracassait. Il lui a raconté sa conversation avec Christian, le Carrefour, la situation d'Antoine qui empirait. Il lui a confié qu'il se sentait comme s'il affrontait un bulldozer armé d'une petite cuillère. Tout se tenait dans sa tête : le lotissement, les grandes surfaces, l'exode rural… Le système broyait tout. Les gens, la nature, rien n'était épargné.

Janine l'écouta en silence. « Tu as raison. Tout est lié. Mais précisément, c'est pour cela qu'il ne faut pas céder. Car si tu sauves cette forêt, tu prouveras que c'est possible. Tu créeras une brèche dans ce système. Alors, d'autres pourront s'y engouffrer. » Ce soir-là, ils conversèrent longuement. Non point du dossier, ni de stratégie, mais de la vie, du monde, de ce qu'ils tenaient à défendre. Lorsqu'ils raccrochèrent, Gervais se sentit moins seul. Le vendredi matin, il reçut un sms de Janine : « J'arrive demain vers 14h. Mélanie reste à Grenoble ce week-end, elle a un exposé à préparer. Juste toi et moi pour travailler. :) » Ce petit sourire final… Il sourit, bêtement, une minute entière.

Il consacra la journée à ranger la maison forestière, fit les courses, prépara la chambre du dortoir. Il changea les draps, aéra la pièce, disposa quelques fleurs séchées dans un vase. Hésitant, il les ôta, les remit, puis, finalement, les laissa en place. Il se comportait comme un adolescent avant un premier rendez-vous et en avait pleinement conscience. Il ne pouvait s'en empêcher.

Le samedi matin, il s'éveilla bien trop tôt. Impossible de trouver le sommeil à nouveau. Il prit une longue douche, flâna devant l'armoire avant d'opter, enfin, pour un jean propre et une chemise qu'il ne portait jamais. Se contemplant dans le miroir, il se trouva ridicule. Il ôta la chemise, remit son pull habituel. Vers treize heures, trop nerveux, il partit marcher en forêt pour apaiser son agitation. Durant une heure, il respira l'air frais, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

La voiture se gara devant la maison. Janine en descendit, et à cet instant, il en eut le souffle court. Jean, bottines, pull bordeaux rehaussant ses cheveux roux. Et ce sourire qui illuminait tout. Ils se retrouvèrent face à face, un peu maladroits, incertains de la manière dont ils devaient se saluer. Elle le trouvait vraiment très beau, et ces yeux si profonds…

Elle se secoua et fit le premier pas. Elle s'approcha, l'embrassa

doucement sur les deux joues. Un geste banal, presque amical. Pourtant, ses lèvres s'attardèrent une seconde de trop, ses mains restèrent sur ses épaules, et ce contact fit battre le cœur de Gervais plus fort encore. « Salut », dit-elle en reculant légèrement, les joues rosies. « Salut », répondit-il, la voix un peu rauque.

Il l'aida à sortir son sac du coffre, le porta jusqu'à la maison. Ils pénétrèrent ensemble à l'intérieur, et soudain la pièce lui parut trop vaste et trop étroite à la fois. Trop grande, car ils étaient seuls, sans les filles pour meubler le silence. Trop petite, tant la présence de Janine emplissait l'espace, chaque geste, chaque mouvement.

Elle déposa son manteau, jeta un regard autour d'elle. Elle déclara que ça lui faisait du bien de revenir ici, que la semaine avait été longue. Pour lui aussi, admit Gervais. Un silence s'installa, non point gênant, mais chargé d'une tension nouvelle. Ils se regardèrent, et tous deux comprirent que ce week-end ne ressemblerait à aucun autre. Quelque chose allait se passer. C'était une évidence. « Veux-tu un café ? » demanda enfin Gervais, autant pour rompre le moment que pour s'occuper. Elle sourit. « Toujours. »

L'après-midi, ils travaillèrent sur le dossier. Janine avait apporté la première version du recours gracieux, une vingtaine de pages denses qu'ils décortiquèrent côte à côte à la table de la cuisine. Elle exposait les arguments juridiques, les failles de l'étude d'impact, les vices de procédure qu'elle avait relevés. Gervais l'écoutait, carrément fasciné. Il admirait autant son intelligence que l'énergie qu'elle mettait dans tout ça. À chaque fois qu'elle exposait un point, elle s'animait : ses yeux brillaient, ses mains s'envolaient dans l'air pour appuyer ses idées.

À un moment, elle lui avait demandé de lui passer un document. Il s'était penché, leurs mains s'étaient frôlées. Rien de spectaculaire, juste un contact furtif, mais aucun des deux n'avait retiré sa main. Leurs doigts s'étaient enlacés, quelques secondes pas plus, puis Gervais avait pris franchement sa main dans la sienne.

Janine l'avait regardé, un peu surprise, mais elle n'avait pas bougé. « Janine… - Oui ? » Il ne savait pas quoi dire. Les mots, ça n'avait jamais été son truc. Alors il avait fait la seule chose qui lui semblait naturelle : il avait porté sa main à ses lèvres et l'avait embrassée, doucement. Elle n'avait pas bougé, les yeux plantés dans les siens, un peu essoufflée. Puis c'était elle qui s'était rapprochée. Elle avait effacé

la distance, l'avait embrassé à son tour. Un baiser rapide, presque timide, juste un effleurement de leurs lèvres. Mais ça les avait laissés tous les deux un peu sonnés, le cœur qui battait plus fort.

« Pardon, » avait-elle soufflé en se reculant. « Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. » Elle prit un air faussement contrit : « Ne t'excuse pas, » avait dit Gervais. « Je… j'espérais que tu le ferais. » Ils s'étaient regardés, un petit sourire gêné au coin des lèvres, comme deux ados après un premier baiser. Puis Janine avait éclaté de rire. Un rire nerveux, mais qui faisait du bien. « On est ridicules. On dirait des gamins. » Elle lui caressa la joue. « Complètement, » avait reconnu Gervais en riant aussi. Mais il n'avait pas lâché sa main. Et elle non plus.

Ils avaient repris le travail, mais tout avait changé. Il y avait quelque chose de nouveau entre eux. Maintenant, ils se frôlaient sans y penser, une épaule, une main sur un bras. Des gestes légers, presque innocents, mais qui rendaient l'atmosphère différente, plus proche. Vers la fin de l'après-midi, Gervais avait proposé d'aller marcher un peu avant le dîner. Il voulait lui montrer un endroit, quelque chose de spécial. Ils avaient pris le Land Rover, roulé jusqu'au col de Guéry. De là, ils avaient marché une vingtaine de minutes sur un sentier que Janine ne connaissait pas. Le soleil commençait à baisser, la lumière dorait la forêt. Ils étaient arrivés dans une clairière cachée, entourée de hêtres centenaires. Au milieu, une source jaillissait entre les pierres, formant un petit bassin d'eau claire. « C'est mon coin préféré, » avait dit Gervais. « Même mon père n'y venait presque jamais. C'est… mon refuge. » Janine regardait autour, touchée par la beauté du lieu, et encore plus par le fait qu'il ait voulu le partager avec elle. « Merci de me l'avoir montré, » avait-elle dit tout bas.

Ils s'étaient assis sur un rocher plat, au bord de l'eau. Le silence de la forêt les enveloppait, tranquille, rassurant. Gervais avait passé un bras autour des épaules de Janine, l'avait gardée contre lui. Elle avait posé sa tête sur son épaule, comme si c'était la chose la plus normale du monde. Ils étaient restés là longtemps, sans un mot, à regarder le soleil descendre entre les arbres. De temps en temps, Gervais embrassait ses cheveux, et elle se serrait un peu plus.

Quand ils étaient rentrés à la maison forestière, la nuit tombait. Gervais avait préparé le dîner pendant que Janine mettait la table, et ils avaient mangé en discutant de tout et de rien, enfin détendus, à l'aise ensemble. Après le repas, ils s'étaient installés devant le feu avec un verre de vin. Janine s'était blottie contre Gervais sur le canapé, sa tête posée sur son épaule. Ils ne parlaient presque pas, ils profitaient

juste de la présence de l'autre.

À un moment, Gervais s'était tourné vers elle. Elle avait levé les yeux. Sans réfléchir, il l'avait embrassée. Un vrai baiser cette fois, profond, tendre, un goût de vin et d'autre chose, quelque chose d'intime. Elle répondit à son baiser, ses mains glissèrent dans ses cheveux, elle le tira contre elle. Le baiser gagna en intensité, en urgence. Ils avaient eu du mal à s'arrêter.

Puis Janine s'était doucement écartée. Elle haletait, les yeux pleins d'éclat. « On devrait peut-être… ralentir, » avait-elle soufflé. « Tu as raison, » avait admis Gervais, même si tout en lui demandait de continuer. Mais il ne voulait pas forcer les choses. C'était trop précieux pour être bâclé. Elle comptait trop.

Ils étaient restés là, blottis l'un contre l'autre, à s'échanger des petits baisers, à se caresser du bout des doigts. Janine avait fini par dire qu'elle allait monter se coucher, qu'il se faisait tard. Gervais l'avait accompagnée jusqu'au dortoir, main dans la main. Sur le seuil, elle s'était retournée et l'avait embrassé une dernière fois. « Bonne nuit », avait-elle murmuré. « Bonne nuit. »

Il l'avait suivie du regard alors qu'elle disparaissait dans la chambre, puis il était redescendu. Son cœur battait fort. Il se sentait vivant comme il ne l'avait plus été depuis des années. Mais il savait aussi que tout ça allait être compliqué, que les obstacles ne manqueraient pas. Pourtant, pour la première fois depuis longtemps, il avait eu envie de se battre. Pas seulement pour sa forêt. Pour lui aussi, pour eux deux.

Le dimanche avait filé à toute allure. Ils avaient encore bossé un peu sur le dossier le matin, mais franchement, ils n'y étaient plus vraiment, toujours à se frôler, à s'embrasser au moindre prétexte, entre deux phrases. L'après-midi, ils étaient partis marcher dans les bois. Cette fois, ils avaient pris le sentier qui menait aux Roches Tuilière, main dans la main. Ils s'arrêtaient tout le temps pour s'embrasser, pour se serrer l'un contre l'autre. Des vrais ados, pensaient-ils.

Gervais lui avait raconté son enfance dans ces forêts, son père, son grand-père, tout ce que ces arbres représentaient pour lui. Janine l'écoutait vraiment, elle comprenait, elle voyait bien que c'était vital pour lui qu'elle comprenne. Vers seize heures, il avait fallu rentrer. Janine devait reprendre la route si elle voulait arriver à Grenoble avant la nuit. Elle était montée rassembler ses affaires, traînant un peu, comme si elle voulait retarder le départ jusqu'au bout.

Dehors, devant l'Audi, ils s'étaient retrouvés face à face, un peu perdus, sans trop savoir comment se dire au revoir. « Je reviens la semaine prochaine « ? avait demandé Janine. « S'il te plaît. - Ça va être long, une semaine. - Oui. »

Elle s'était hissée sur la pointe des pieds, avait passé ses bras autour de son cou. Elle l'avait embrassé. Un vrai baiser, long, profond, plein de tout ce qu'ils n'avaient pas réussi à dire, de tout ce qu'ils ressentaient et n'osaient pas encore nommer. Quand ils s'étaient séparés, ils étaient essoufflés, les yeux brillants. « À samedi », avait soufflé Janine. « À samedi. »

Elle était montée dans la voiture et avait démarré. Il l'avait regardée partir sur le chemin cabossé, avait attendu que l'Audi disparaisse entre les arbres. Puis il était rentré dans la maison, soudain trop silencieuse, trop vide. Mais cette fois-là, il n'avait pas ressenti de tristesse. C'était autre chose. Un drôle de sentiment, qui ressemblait beaucoup à de l'espoir.

Le soir, son téléphone avait vibré. Un message de Janine : « Je suis déjà partie et tu me manques déjà. C'est grave docteur ? :) » Il avait souri et répondu : « Très grave. Mais j'ai l'impression qu'on a tous les deux la même maladie. » Elle n'avait pas mis une seconde à répondre : « Tant mieux. Parce que je ne veux pas guérir. » Gervais était resté là longtemps, à fixer ce message.

Le matin, elle lui avait téléphoné, ils étaient convoqués au tribunal demain pour l'audience préliminaire, le promoteur avait accéléré les choses, pour ne pas leur laisser le temps de mettre en place leur stratégie et faire leurs contre-analyses.

Chapitre dix : La part des choses.

Le jeudi matin s'était levé gris, froid, comme si le ciel lui-même savait déjà ce qui allait tomber. Gervais avait pris la route tôt, vers sept heures et demie, depuis Rochefort-Montagne. Il ne voulait pas rater l'audience préliminaire au tribunal administratif de Clermont-Ferrand, prévue à dix heures.

Il avait roulé sans rien dire, le pickup avalant les virages et les kilomètres. Il pensait à Janine. Elle aussi devait être en route, venant de Grenoble. Ils s'étaient parlé hier, et il l'avait sentie nerveuse. Elle lui avait raconté que le promoteur avait fait appel au cabinet Mercier & Associés. Des gros poissons, vraiment. Gervais ne comprenait rien à ce monde-là, mais rien qu'à la voix de Janine, il avait compris que ce

n'était pas bon signe.

Il était arrivé au tribunal avec une bonne demi-heure d'avance. Le bâtiment, tout en verre et béton, avait l'air glacé, impersonnel. Il s'était garé sur le parking, avait attendu dans la voiture, guettant l'Audi de Janine. Elle n'avait pas tardé. Dix minutes plus tard, elle était sortie de sa voiture, tailleur strict sous son manteau, mallette à la main. Il avait tout de suite vu la tension sur son visage. Ils s'étaient retrouvés devant l'entrée. Elle lui avait souri, mais le sourire s'était arrête avant d'atteindre ses yeux.

Il l'avait embrassée vite en la serrant rapidement dans ses bras, lui avait glissé à l'oreille que ça irait, qu'elle avait bossé comme une chef, que le dossier tenait la route. Elle avait hoché la tête, mais sa voix tremblait un peu en répondant. Dans le hall, elle lui avait dit qu'elle devait passer au vestiaire enfiler sa robe. Elle reviendrait dans quelques minutes. Gervais l'avait regardée partir, un peu bluffé par son assurance et par la transformation qui allait s'opérer quand elle reviendrait en robe noire d'avocate.

En attendant, il était tombé sur Jean Dallac, le maire de Rochefort, accompagné de Maxime Vernier, le type du promoteur. Vernier arborait le même sourire suffisant que lors de la réunion publique. Dallac, lui, fuyait le regard de Gervais, clairement mal à l'aise. Puis les avocats du promoteur étaient arrivés. Deux hommes en robe noire, la cinquantaine, avec cette assurance tranquille de ceux qui gagnaient toujours.

Janine était revenue, sa robe d'avocate sur le dos, mallette en main, documents bien rangés. Dès qu'elle avait vu les deux adversaires, son visage s'était fermé. Gervais s'était approché et lui avait soufflé à voix basse s'ils se connaissaient. Oui, avait-elle murmuré. Maître Delacroix et Maître Fontaine. Elle les avait déjà affrontés plusieurs fois. Ils ne la portaient pas dans leur cœur. Gervais avait voulu comprendre. Elle lui avait expliqué, à voix basse, qu'elle leur avait fait perdre deux gros dossiers il y a quelques années. Ils ne l'avaient pas digéré.

Quand les deux hommes avaient remarqué Janine, ils avaient durci leurs traits. Delacroix l'avait saluée, sourire froid, faussement surpris de la voir là. Janine avait répondu, neutre, professionnelle. Gervais avait senti la tension monter d'un cran. L'audience avait eu lieu à dix heures précises. Ils étaient entrés dans cette salle austère, aux plafonds hauts, avec des boiseries si sombres qu'elles semblaient avaler la lumière. Le juge siégeait sur son estrade. C'était un homme dans la soixantaine, le visage fermé, dont les traits ne laissaient entrevoir

aucune distraction. Bertrand Morel, c'était son nom, Janine l'avait soufflé à Gervais, tout bas. On disait de lui qu'il était strict, mais juste.

L'affaire avait commencé. Janine avait pris la parole pour présenter leur recours. Elle avait exposé, point par point, tous les vices de procédure qu'elle avait repérés : l'étude d'impact expédiée à la va-vite, les inventaires bâclés au mauvais moment de l'année, l'absence de vraie concertation avec l'ONF, les espèces protégées qu'on avait fait semblant d'ignorer, la tourbière oubliée alors qu'elle remplissait tous les critères Natura 2000.

Elle s'exprimait franchement, avec une passion qui résonnait dans la salle. Elle citait les textes de loi, les précédents, montrait même les photos de la salamandre tachetée que Mélanie avait prises discrètement. Gervais la regardait, impressionné par sa maîtrise, la force de ses arguments. Dans sa robe noire, les cheveux tirés en arrière, la voix posée mais sûre, elle imposait le respect. Professionnelle, compétente, impossible à ignorer.

Mais alors Maître Delacroix s'était levé et l'ambiance avait changé. Il avait adressé un sourire condescendant, comme s'il s'apprêtait à corriger une élève trop zélée. Puis il avait sorti l'artillerie lourde.

Il avait présenté une contre-expertise environnementale, soi-disant indépendante, mais Janine l'avait reconnue aussitôt. Ce cabinet-là produisait des études à la demande, tout le monde le savait, il suffisait de payer. Leur rapport affirmait que tout avait été fait dans les règles, que la salamandre n'était qu'un cas isolé, que la zone ne méritait pas d'être classée protégée et que la tourbière ne valait pas le label Natura 2000.

Ensuite, Maître Fontaine avait pris le relais. Il avait amené un expert, un écologue, prêt à jurer que le projet ne nuirait pas à l'écosystème local. L'homme déballait ses chiffres, ses pourcentages, multipliait les études. Il paraissait crédible, sûr de lui. Tout ce qu'il disait venait contredire les arguments de Janine, point par point.

Janine n'avait pas cédé. Elle était revenue à la charge, soulignant les incohérences, les zones d'ombre, les conflits d'intérêts évidents. Elle avait demandé qui avait payé la contre-expertise, rappelé que ce bureau ne connaissait rien aux zones humides, interrogé l'expert sur ses liens avec le promoteur.

Mais en face, les avocats étaient bien rodés. Ils répondaient à tout, retournaient chaque objection, noyaient ses arguments sous un flot de

jargon et de références juridiques. Delacroix parlait avec l'assurance tranquille de celui qui savait qu'il avait la main gagnante. Il citait des décisions du Conseil d'État, des arrêts de la Cour administrative d'appel, construisant une forteresse de jurisprudence.

Gervais avait senti la partie leur échapper. Il voyait le visage de Janine se fermer, ses épaules se raidir. Elle tenait bon, mais il était clair que le combat n'était pas équitable. Ils étaient deux, et pas des moindres. Derrière eux se trouvait tout le poids du promoteur, l'argent, les études les plus convaincantes, un dossier monté au millimètre.

Le juge Morel avait tout suivi, noté, posé quelques questions. Mais Gervais avait bien vu qu'il se laissait convaincre par les arguments du promoteur. Les experts semblaient sérieux, les contre-expertises tenaient la route sur le papier, et surtout, ce projet promettait des emplois, des taxes, un peu de vie économique. Ici, on en avait cruellement besoin, comme Delacroix n'arrêtait pas de le rappeler.

Janine avait tenté un dernier coup, demandant au juge d'ordonner une expertise indépendante, payée par la justice, ou de leur laisser le temps d'en faire effectuer, que tout allait trop vite. Delacroix avait balayé ça d'un revers de main. Selon lui, deux expertises contradictoires suffisaient, le dossier était assez fourni, une troisième ne ferait que faire traîner l'affaire encore plus longtemps.

Le juge opinait. Au bout de deux heures, il avait suspendu la séance pour délibérer. Dans le couloir, ils avaient attendu. Janine, livide, ne disait rien, feuilletait ses notes en boucle, comme si elle espérait y trouver un argument oublié. Gervais était resté là, à côté d'elle, impuissant, les poings serrés pour ne pas exploser.

Quand ils étaient revenus dans la salle, le verdict était tombé. Le juge Morel avait déclaré que le recours n'était pas fondé, que l'étude d'impact respectait les normes, que les contre-expertises du promoteur tenaient la route, et que le projet apportait assez à la commune pour justifier les infimes dégâts sur l'environnement, si dégâts il y avait. Bref, projet validé, recours rejeté.

Gervais avait senti le sang lui monter à la tête. Il s'était levé d'un coup, la chaise avait raclé fort. « C'est une blague ? » Le juge l'avait regardé, fronçant les sourcils. Janine lui avait attrapé le bras, lui avait soufflé de se calmer, mais Gervais n'entendait plus rien. « Vous avez lu le même dossier que nous ? Vous ne voyez pas que leurs experts sont achetés ? Que tout ça, c'est du vent ? » Le juge avait tapé du marteau,

lui ordonnant de s'asseoir et de se taire. Mais c'était impossible pour Gervais de se retenir. Tout ce qu'il avait encaissé depuis des mois, la colère, la frustration, tout avait éclaté d'un coup. « Vous n'en avez rien à faire, hein ? Pour vous, c'est un dossier de plus. Mais moi, c'est ma forêt ! C'est ma vie ! Et vous la donnez à ces requins en costard qui se fichent complètement de l'environnement ! »

Le juge avait crié son nom, avait frappé à nouveau du marteau. Gervais continuait, la voix de plus en plus forte. Ils allaient raser des arbres centenaires ! Détruire une tourbière vieille de milliers d'années ! Et le juge signait, tranquille, parce que leurs avocats étaient mieux payés que les leurs ! Le juge avait frappé violemment du marteau, déclarant qu'il était en outrage à la cour.

Gervais avait senti des mains lui saisir les bras. Deux huissiers et un gendarme l'avaient traîné vers la sortie, sans ménagement. Il hurlait encore, lançant des mots contre la corruption, les menteurs, ce système pourri qui protégeait les riches et sacrifiait la nature. Juste avant qu'on le fasse passer la porte, il avait aperçu Janine. Elle avait le visage défait, aussi blanche qu'un drap. Et puis il y avait eu ce sourire, celui de Maître Delacroix, satisfait, presque moqueur.

Ils l'avaient emmené directement à la gendarmerie. Cellule minuscule, murs gris, banc en métal, caméra braquée sur lui. Il était resté là des heures, seul avec sa rage et sa honte. La rage d'avoir perdu, de voir la forêt condamnée malgré tous leurs efforts. Et la honte d'avoir craqué, d'avoir tout foutu en l'air en s'emportant, d'avoir mis Janine dans la panade devant tout le monde. Il avait essayé de se calmer, avait respiré du mieux qu'il pouvait, s'était mis à compter les fissures au plafond. Mais rien n'y faisait. Le sourire de Delacroix tournait en boucle dans sa tête, et cette certitude : ils avaient perdu. La forêt allait disparaître. Tout son combat, pour rien.

Le temps s'était étiré, interminable. On lui avait donné un sandwich sous plastique qu'il n'avait pas touché, un verre d'eau tiède. Un gendarme était venu prendre sa déposition, l'air de s'en moquer complètement. Le juge avait tranché : cinq cents euros d'amende pour outrage. Et maintenant, il devait juste attendre qu'on le libère, que la paperasse soit faite.

Il avait fini par s'assoupir sur le banc dur, lessivé par la journée, vidé par l'émotion, écrasé par la défaite. Quelque chose l'avait réveillé, le bruit de la porte. Un gendarme était entré, lui avait dit qu'il pouvait partir. Quelqu'un l'attendait. Il avait regardé sa montre. Deux heures du matin. Il avait récupéré ses affaires, titubé un peu,

paumé. Dans le hall, sous les néons blafards, Janine l'attendait. Elle était là, assise sur un banc en plastique, toujours dans son tailleur froissé, les cheveux en désordre, épuisée. Quand elle l'avait vu, elle s'était levée d'un bond.

Ils s'étaient regardés longtemps, sans rien dire. Puis elle avait simplement dit qu'elle avait pris une chambre d'hôtel, qu'ils devaient y aller, qu'il était trop tard pour prendre la route.

L'hôtel était un deux étoiles impersonnel près de la gare. Janine l'avait mené jusqu'à la chambre, troisième étage, pièce banale : grand lit, télé, petite salle de bain. Elle avait posé son sac, enlevé son manteau, puis s'était tournée vers lui. Elle avait vu son visage défait, ses épaules basses. Elle lui avait dit de s'asseoir, qu'elle allait commander à manger. Gervais s'était assis au bord du lit, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains. Il se sentait vidé, brisé. Tout venait de s'écrouler. Sa forêt condamnée, et lui qui avait tout gâché en craquant.

Janine avait appelé la réception, demandé des sandwichs, puis s'était assise à côté de lui. Elle avait posé la main dans son dos, l'avait caressé doucement. Il avait fini par avouer qu'il était désolé, qu'il avait tout gâché. Elle lui avait répondu qu'il n'avait rien gâché, que c'était elle qui aurait dû être meilleure. Il s'était tourné vers elle, avait secoué la tête. Non, elle avait été parfaite. C'était le système qui était pourri. Les avocats, les experts vendus, le juge qui se laissait acheter… Elle prit son visage entre ses mains et le força à la regarder.

« Gervais. On a perdu le procès. Tous les deux. Mais on n'a pas tout perdu. »

Il la fixa, avec ses yeux bleus fatigués mais résolus, ses cheveux roux en désordre tombant sur ses épaules, ce visage qu'il avait appris à aimer au fil des semaines. Il sentit quelque chose se briser en lui, comme si une digue cédait. Il l'embrassa. Pas doucement, pas comme d'habitude. Cette fois, c'était urgent, désespéré ; il s'accrocha à elle comme à la seule chose réelle alors que tout autour s'écroulait. Elle répondit à son baiser avec la même intensité, ses mains glissant dans ses cheveux, le tirant contre elle. Ils s'embrassèrent comme des naufragés s'accrochent à une bouée, affamés de la présence l'un de l'autre, cherchant à se prouver qu'ils étaient encore là, malgré la défaite.

Gervais la serra contre lui, ses mains glissèrent le long de son dos, la tenant fort. Janine gémit contre sa bouche, se pressa contre lui. Ils se

séparèrent un court instant, à bout de souffle, les yeux dans les yeux. Les yeux de Janine brillaient, ses lèvres étaient gonflées, ses joues rouges. « Gervais… »

Il ne la laissa pas finir, il l'embrassa de nouveau. Cette fois, elle se laissa tomber sur le lit, l'entraînant avec elle. Il se retrouva au-dessus d'elle, s'appuyant sur les coudes pour ne pas l'écraser, leurs corps parfaitement alignés. Ils continuèrent à s'embrasser, des baisers profonds, dévorants. Les mains de Janine parcouraient son dos, glissèrent sous son pull, effleurant sa peau pour la première fois. Il frissonna au contact, ses propres mains descendant le long de ses flancs, découvrant ses courbes sous le tailleur froissé.

Elle commença à déboutonner sa chemise, un peu maladroitement, les doigts tremblants. Il l'aida, se redressa pour retirer son pull et sa chemise d'un geste. Elle le regarda, ses mains remontant lentement sur son torse, suivant les muscles, les cicatrices d'une vie passée dehors. Il voulut l'aider à continuer à se déshabiller, mais elle l'arrêta, le fixant dans les yeux.

« On ne… je ne suis pas prête à… » Il comprit tout de suite et hocha la tête. Elle avait raison, pas maintenant. Pas comme ça, pas dans ce moment de défaite et de tristesse. Mais il avait besoin d'elle, de la toucher, de sentir sa présence. « Je sais, » murmura-t-il. « Moi non plus. J'ai juste besoin d'être contre toi. » Elle sourit, soulagée de voir qu'ils ressentaient la même chose. Il la serra dans ses bras, son dos calé contre son torse, son bras autour de sa taille, le visage perdu dans ses cheveux. Elle avait glissé ses doigts entre les siens, avait porté sa main à ses lèvres pour y déposer un baiser.

Quelqu'un avait dû frapper pour leur apporter les sandwichs, mais ils n'avaient pas bougé. Ils n'avaient pas eu besoin de manger, pas besoin de parler. Juste rester là, ensemble, dans cette bulle où tout le reste n'existait plus. Janine avait soufflé qu'elle était désolée, qu'elle aurait dû mieux faire au tribunal. Il l'avait serrée plus fort, avait embrassé son épaule. « Arrête. Tu as été parfaite. C'est le monde qu'est détraqué, pas toi. » Elle s'était tournée pour lui faire face. Dans la demi-obscurité, ils s'étaient regardés, tout proches, deux rescapés au milieu de la tempête. « On a perdu la bataille, » avait-elle murmuré. « Oui. » « Mais pas nous. »

Il avait souri, l'avait embrassée doucement. Non, ils ne s'étaient pas perdus. Ils s'étaient endormis enlacés, corps emmêlés, trouvant l'un contre l'autre un refuge que les mots n'auraient jamais pu offrir. Le matin les avait surpris trop tôt. Gervais s'était réveillé vers huit

heures, un peu paumé. Il avait mis quelques secondes à comprendre où il était, puis tout lui était revenu d'un coup. L'audience, la défaite, son craquage, la garde à vue. Et Janine. Cette nuit passée à la tenir contre lui, cette intimité qu'ils avaient partagée.

Elle dormait encore, la tête posée sur son torse, un bras passé sur son ventre. Elle s'était serrée contre lui, comme si elle cherchait encore sa chaleur. Il était resté là, sans bouger, à la regarder respirer, à écouter son souffle calme. Elle avait l'air apaisée, elle qui, la veille, était tendue à l'extrême. Il avait caressé doucement ses cheveux roux, ceux qu'il adorait. Elle avait bougé un peu, marmonné quelque chose qu'il n'avait pas compris, puis s'était rendormie.

Il n'avait pas eu envie de bouger. Pas envie de briser ce moment. Mais la réalité était revenue, peu à peu. La forêt était foutue. Il avait une amende sur le dos. Il allait falloir rentrer, reprendre chacun sa vie. Janine s'était réveillée quelques minutes plus tard. Elle avait ouvert les yeux vers lui, encore un peu perdue, puis lui avait souri. Un sourire doux, complice, celui qu'on offre seulement à quelqu'un qu'on aime vraiment.

« Salut », avait-elle soufflé. « Salut. » Ils étaient restés là, immobiles, à se regarder. Chacun savait ce qui s'était passé entre eux cette nuit-là. Ce n'était pas seulement une affaire de corps, non. C'était plus fort que ça. Ils avaient franchi une étape, s'étaient laissé voir l'un par l'autre d'une façon nouvelle. Mais la tristesse de la veille était revenue, lourde. Janine avait vu l'ombre passer sur le visage de Gervais. Elle avait posé sa main sur sa joue. Finalement, ils s'étaient levés, avaient pris leur douche chacun leur tour. Janine l'avait regardé s'habiller, ce corps qu'elle connaissait enfin, ces épaules, ce torse qu'elle avait embrassé.

Elle s'était habillée elle aussi, puis elle lui avait proposé d'aller prendre un petit-déjeuner en bas. Ils s'étaient installés dans un coin tranquille, un café et quelques croissants devant eux. Ils ne disaient rien, juste ce silence un peu pesant qu'on garde après une nuit trop courte et les événements de la veille. Il y avait aussi ce truc nouveau, cette proximité étrange entre eux.

Le téléphone de Gervais avait vibré. Léa, évidemment. Il avait décroché, tenté de prendre un ton léger, du genre "Alors, ça va toi ?". Mais Léa ne lui avait même pas laissé finir. Il lui avait tout raconté, le juge, l'amende, la prison et la nuit passée à l'hôtel. Elle voulait comprendre. Savoir si son père tenait le coup. Gervais avait essayé de minimiser, de rendre la chose moins grave. Mais Léa n'était pas dupe,

pas une seconde. Elle râlait contre le juge, contre le promoteur, contre ce système plein de magouilles. Elle avait demandé où il était. Et où était Janine ?

“À Clermont. Nous sommes tous les deux à l’Hôtel.” Et là, plus un bruit. Léa avait repris, la voix un peu différente : est-ce qu’ils avaient passé la nuit ensemble ? Il avait hésité, puis il avait admis, oui, mais pas comme elle l’imaginait, enfin pas tout à fait. Janine était venue le sortir du poste à deux heures du matin, ils étaient épuisés, pas la force de rentrer. Léa l’avait cru, ou du moins elle l’avait dit. Mais il avait entendu son sourire.

Ils avaient discuté encore un peu, puis Gervais avait raccroché.

De son côté, Janine avait aussi reçu un appel. Mélanie. Elle s’était un peu éloignée, mais Gervais avait capté quelques bribes. Mélanie aussi voulait savoir ce qui s’était passé, comment allait sa mère, où elle était. Janine lui avait expliqué : à Clermont, à l’hôtel, avec Gervais. Gervais avait entendu l’exclamation de Mélanie, même de loin. Janine n’avait pas pu s’empêcher de rire. Elle avait tenté de rassurer sa fille : non, ce n’était pas ce qu’elle croyait. Enfin, pas vraiment, euh pas tout à fait. Bref… c’était compliqué.

Mélanie avait posé plein de questions. Tellement que Janine avait dû répéter plusieurs fois, non, rien de “comme ça”, ils avaient juste dormi, elle l’avait réconforté. Mais à la fin, elle avait abandonné les détours, oui, ils s’étaient embrassés. Sa voix s’était adoucie. Oui, il y avait quelque chose. Quelque chose de sérieux, sûrement.

Quand elle était revenue à table, ses joues étaient un peu rouges. Elle avait lancé à Gervais, mi-amusée, mi-embarrassée, que les filles allaient sûrement s’appeler dans les cinq minutes pour tout se raconter. Gervais avait rigolé, imaginant déjà la scène. « Waouh ! Ils ont passé la nuit ensemble ! Je le savais ! Ils avaient dormi dans le même lit ! »

Gervais et Janine avaient terminé leur petit-déjeuner sans échanger un mot. Il fallait rentrer, chacun reprendre sa route. Lui vers Rochefort, elle vers Grenoble. Sur le parking de l’hôtel, devant leurs voitures, ils s’étaient retrouvés face à face, un peu paumés, sans trop savoir comment se dire au revoir. Janine avait dit qu’elle continuerait à chercher des solutions, qu’elle ne lâcherait rien. Elle voulait encore voir s’il restait une possibilité d’appel ou un autre moyen de se battre. Gervais avait hoché la tête, mais on voyait bien qu’il n’y croyait plus vraiment. Il savait qu’elle disait ça pour lui, mais au fond, elle aussi

semblait épuisée.

Il l'avait serrée fort. Elle avait caché son visage dans son cou, ils étaient restés comme ça un long moment. Puis elle avait levé la tête, il l'avait embrassée. Un long baiser triste, avec tout ce qu'ils venaient de perdre dedans. Quand ils s'étaient séparés, ils avaient les yeux rouges tous les deux. Elle lui avait dit de l'appeler quand il voulait, qu'elle serait là. Il avait promis. Ils étaient montés chacun dans leur voiture, avaient démarré, étaient partis chacun de leur côté.

Gervais avait jeté un dernier coup d'œil dans son rétro, avait vu l'Audi de Janine s'éloigner, puis disparaître au coin de la rue. D'un coup, il s'était senti affreusement seul. Il avait roulé vers Rochefort, le cœur lourd. La forêt, c'était fini. Tout ce qu'il avait défendu allait disparaître. Les vieux arbres seraient coupés, la tourbière asséchée, les salamandres chassées ou pire. Et lui, maintenant ? Il allait rester là à regarder les machines tout détruire ? Être impuissant, et voir s'écrouler ce qu'il aimait le plus ? Mais bon, au fond du trou, il restait une lueur. Janine. Il l'avait trouvée, ou plutôt, ils s'étaient trouvés. Même si tout le reste tombait, au moins, il n'était plus seul.

Il était rentré à la maison forestière en fin de matinée. La maison était vide, silencieuse. Il s'était affalé dans le fauteuil près du poêle froid, avait regardé la forêt par la fenêtre. Sa forêt. Mais pour combien de temps encore ?

Chapitre onze : La solution.

Les jours qui suivirent l'audience s'étirèrent avec une lenteur accablante. Gervais avait repris son travail, accomplissant ses rondes dans la forêt comme à l'accoutumée, mais sans entrain. Il passait le plus clair de son temps à jeter de furtifs regards vers le versant sud-ouest, le cœur noué d'angoisse. D'ici quelques mois, ou peut-être même plus tôt, les pelleteuses viendraient envahir ces lieux. Les grands hêtres, présents depuis des siècles, seraient abattus. La tourbière, tarie. Tout l'écosystème, irrémédiablement détruit. Quant à lui, il ne pourrait rien faire. Il lui faudrait assister, impuissant, à la dévastation.

Il se surprenait à réfléchir aux moyens de limiter les dégâts une fois le mal accompli. Devrait-il planter des arbres ailleurs ? Mettre en place des corridors écologiques ? Renforcer la protection du reste du bois ? Mais, au fond de lui, il savait combien tout cela sonnait creux. On ne remplaçait pas une forêt séculaire par quelques jeunes pousses en pot. C'était comme vouloir rattacher un bras arraché à l'aide d'un

simple fil à coudre.

Chaque soir, il conversait avec Janine. Elle poursuivait ses recherches juridiques, contactait d'autres avocats, tentait inlassablement de repérer une faille. Mais tous lui tenaient le même discours : le jugement était solide, un appel avait bien peu de chances d'aboutir, et, surtout, la procédure prendrait des années. Il serait trop tard, de toute façon. Ils s'accrochaient l'un à l'autre au téléphone. Ces échanges du soir, ces "je pense à toi" murmurés avant de raccrocher leur apportaient un peu de réconfort. Pourtant, dans le secret de leur cœur, ils savaient qu'ils avaient déjà perdu.

Le vendredi soir, deux semaines jour pour jour s'étaient écoulées depuis l'audience. Gervais était affalé dans son fauteuil, près du poêle, une bière à moitié vide dans la main. Janine n'avait pas pu venir ? Sa fille Léa était repartie à Grenoble le dimanche, et la maison lui paraissait désormais d'un vide insupportable. Il contemplait les flammes, prisonnier de ses sombres pensées. À quoi bon lutter, si tout semblait écrit d'avance ? Pourquoi s'acharner lorsque la partie était faussée dès le début ? Les puissants gagnaient toujours, les autres se contentaient des miettes. N'était-ce pas là l'ordre du monde ?

Soudain, son téléphone sonna, le tirant de ses réflexions moroses. Un numéro inconnu s'afficha. Il hésita, puis décrocha. « Allô ? - Gervais ? C'est Christian. Christian Mallet. » Gervais se redressa aussitôt, surpris. Il ne s'attendait nullement à ce que son vieil ami reprenne contact, surtout après leur rencontre embarrassante à Clermont-Ferrand. Christian prit de ses nouvelles, s'enquit de l'évolution de la situation. Gervais répondit brièvement : « ils avaient perdu, la forêt était condamnée, tout était fini. »

Un silence s'installa. Puis Christian déclara qu'il avait repensé à ce que Gervais lui avait confié au sujet d'Antoine, son frère. Et qu'il détenait peut-être une solution. Gervais fronça les sourcils, malgré lui intrigué. « Une solution ? » Christian lui avait exposé ce qu'il envisageait : il recherchait quelqu'un susceptible d'initier un nouveau rayon au sein de son Carrefour. Il ne s'agissait pas de n'importe quel projet, non, il désirait instaurer un véritable espace d'épicerie biologique, à l'ancienne, tel un îlot niché au cœur du magasin. Ce type d'espace remportait alors un franc succès ; la clientèle en était friande. Des produits locaux, du bio, le tout dans l'esprit d'une épicerie d'autrefois… mais implanté à l'intérieur d'un supermarché.

Et Christian avait immédiatement songé à Antoine. Il connaissait bien l'épicerie, il possédait une solide expérience, il maîtrisait l'art de

choisir de bons produits. Si cela tentait Antoine, ils pourraient en discuter. Les conditions seraient intéressantes, il irait même jusqu'à lui accorder des facilités pour le lancement, afin de lui faciliter la tâche. Et surtout, Antoine bénéficierait de l'accès à la clientèle entière du Carrefour. Gervais était demeuré un instant sans voix, n'osant y croire tout à fait. Antoine. Un rayon au Carrefour. Qu'est-ce que cela signifiait, au fond ?

Christian avait poursuivi, expliquant qu'évidemment, Antoine devrait vendre ou céder son épicerie à Rochefort pour se consacrer pleinement à ce nouveau projet. Mais, d'un point de vue financier, ce serait tout autre chose : une stabilité, une sécurité nouvelles. Il aurait la possibilité de rembourser ses dettes, de repartir sur des bases saines.

D'une voix légèrement tremblante, Gervais lui avait demandé si Christian était véritablement sérieux.

Celui-ci n'avait pas hésité un instant : bien évidemment. Il y réfléchissait depuis leur dernière entrevue. C'était sa façon à lui d'agir, de donner un coup de main. Même s'il ne pouvait rien pour la forêt, il pouvait au moins aider les amis. Gervais avait senti un poids se dissiper dans sa poitrine. L'espoir, ce sentiment qu'il croyait éteint, renaissait. Car si Antoine acceptait, s'il pouvait apurer ses dettes, il n'aurait plus à vendre ses parcelles. Et sans celles d'Antoine, ce maudit lotissement ne verrait jamais le jour tel que prévu. Peut-être même n'adviendrait-il jamais.

Il avait remercié Christian à plusieurs reprises, la voix serrée par l'émotion. Christian lui avait conseillé d'attendre avant de le remercier, il fallait d'abord voir si Antoine donnerait son accord. Si tel était le cas, ils pourraient se revoir dès que possible pour en discuter. Lorsque Gervais avait raccroché, il était resté immobile, serrant son téléphone, comme s'il n'osait croire à sa chance.

Puis, il avait composé le numéro d'Antoine. Son frère avait répondu à la troisième sonnerie, quelque peu surpris d'entendre sa voix. Ils ne s'étaient guère parlé depuis quelque temps, et la tension flottait encore entre eux. Gervais lui avait dit qu'il était nécessaire qu'ils se voient tous les trois : lui-même, Clotilde et Antoine. Que c'était d'une extrême importance, pour la famille. Le lendemain matin, dix heures, sur le parking de la mairie. Antoine avait voulu en savoir davantage, mais Gervais s'était refusé à tout commentaire par téléphone. Il s'était contenté de répéter : c'est important. Vraiment. Antoine avait fini par accepter, intrigué, sans être parfaitement rassuré.

Une fois la conversation achevée, Gervais avait aussitôt appelé Janine. Elle avait répondu immédiatement, comme si elle attendait son appel. Il lui avait tout confié, les mots se bousculant, la voix vibrante d'excitation : Christian, le rayon bio, la proposition faite à Antoine. Et tout ce que cela impliquait pour les parcelles, pour la forêt. Janine était demeurée silencieuse, puis avait demandé d'une voix tremblante s'il disait vrai. « Oui, absolument. »

Elle avait éclaté de rire, un rire nerveux, presque irréel. C'était inespéré. Si Antoine acceptait, si tout se déroulait comme espéré… « Oui », avait confirmé Gervais. « Si cela aboutissait, la forêt serait sauvée. » Ils avaient longuement échangé, imaginant la suite, n'osant trop y croire, mais sentant déjà poindre une lueur d'espoir. Janine avait déclaré qu'elle souhaitait être présente pour célébrer la nouvelle avec lui si Antoine acceptait.

Elle viendrait le lendemain avec les filles, la décision était prise. Dès qu'il aurait des nouvelles, il la préviendrait, et elles prendraient la route. Gervais avait protesté : « Ce n'était peut-être pas nécessaire… » Mais Janine avait insisté. Elle tenait à être là. À ses côtés. Pour partager ce moment. Il avait fini par céder, le cœur empli de gratitude et d'amour pour cette femme qui ne renonçait jamais. Après avoir raccroché, Gervais était resté debout au milieu du salon, contemplant la forêt sous la clarté lunaire. Pour la première fois depuis des semaines, il s'autorisait à espérer.

Le samedi matin, Gervais s'était présenté sur le parking de la mairie avec un quart d'heure d'avance. Il faisait froid, le ciel était bas, mais il ne ressentait rien : il était trop nerveux, trop fébrile. Antoine et Clotilde étaient arrivés à l'heure exacte, à bord de leur vieille Peugeot. Ils étaient descendus, manifestement tendus. Clotilde avait croisé les bras, tandis qu'Antoine enfonçait les mains dans ses poches.

Gervais s'était approché et leur avait adressé un simple bonjour. L'atmosphère était électrique. La dernière fois qu'ils s'étaient rencontrés, Clotilde l'avait supplié de ne pas entraver la vente. Antoine, pour sa part, se montrait tendu. Il s'enquit de ce qui se passait, précisant qu'il était pressé, qu'il ne disposait pas de toute la journée. Gervais s'était contenté de leur demander de monter dans le Land Rover : ils allaient faire un tour. Il leur expliquerait en chemin.

Clotilde avait protesté, voulant savoir où ils se rendaient. Gervais avait esquissé un mince sourire avant de répondre : au Carrefour du Mont-Dore. À cet instant, Antoine s'était emporté. Le Carrefour ? Était-il sérieux ? C'était l'ennemi, celui-là même qui les avait ruinés ! Il était

hors de question qu'il y mette les pieds. Mais Gervais n'avait pas cédé. « Faites-moi confiance. Juste cette fois. Je vous en prie. »

Dans sa voix, ce mélange d'urgence et de supplication avait désarmé Antoine. Finalement, ce fut Clotilde qui trancha : « Nous pouvons bien y aller, voir ce qu'il souhaite nous montrer. » Ils étaient montés dans le Land Rover, tous trois silencieux, tendus. Gervais avait pris la direction du Mont-Dore sans prononcer un mot. Vingt minutes durant lesquelles la tension n'avait cessé de croître.

Sur le parking du Carrefour, vaste et à moitié vide, Antoine avait secoué la tête. Non, il ne descendrait pas. Que voulait prouver Gervais ? Qu'ils avaient tout perdu ? Ils en étaient déjà bien conscients.

Gervais s'était garé, avait coupé le moteur, puis s'était tourné vers son frère. « Antoine. Je sais que tu m'en veux. Je sais que tu penses que j'ai voulu t'empêcher de sauver ta boutique. Mais aujourd'hui, je souhaite réellement t'aider. Alors, s'il te plaît, fais-moi confiance. Dix minutes. C'est tout ce que je demande. » Antoine et Clotilde avaient échangé un regard. Clotilde avait poussé un soupir, puis consenti à accorder ces dix minutes. Ils étaient descendus du Land Rover et s'étaient dirigés vers l'entrée. À l'extérieur, Christian les attendait, tout sourire. Dès qu'il aperçut Antoine, il s'avança, la main tendue.

Antoine connaissait bien Christian, naturellement. Rochefort était un village : tout le monde y connaissait tout le monde. Ils avaient fréquenté le même lycée, Christian étant de quelques années son aîné. Christian les accueillit chaleureusement, les remercia d'être venus. Il leur demanda de le suivre, désirant leur montrer quelque chose. Antoine et Clotilde s'échangèrent un regard perdu, puis emboîtèrent le pas à Christian à l'intérieur.

Le Carrefour était immense, moderne, bruyant. Des rayons à perte de vue, des néons éclatants, une musique d'ascenseur. Rien à voir avec la petite épicerie d'Antoine, son charme suranné, son accueil chaleureux. Antoine serrait les dents, jetant autour de lui des regards chargés de colère. C'était cette machine froide et efficace qui les avait écrasés. Christian les guida vers le fond du magasin, ils passèrent devant les fruits et légumes, la boucherie, la poissonnerie. Puis, tout au fond, ils découvrirent quelque chose de totalement inattendu.

Un îlot. Un espace d'environ cinquante mètres carrés, délimité par des cloisons de bois clair. À l'intérieur, une véritable petite épicerie d'autrefois : étagères en bois chargées de produits locaux, biologiques, artisanaux. Bocaux de confiture maison, pots de miel, pâtes

artisanales, huiles d'olive, vinaigres… Un comptoir en bois surmonté d'une caisse enregistreuse d'époque, des panneaux au mur présentant les producteurs de la région. Une atmosphère presque bucolique, en plein cœur de ce supermarché aseptisé. Antoine et Clotilde demeurèrent figés, stupéfaits. Christian se tourna vers eux, toujours souriant.

« Voilà. C'est notre nouveau rayon bio. Nous venons d'achever son aménagement, il n'est pas encore ouvert. Je cherche quelqu'un pour le gérer. Quelqu'un qui connaisse les bons produits, l'épicerie traditionnelle. Quelqu'un qui sache parler aux clients, qui connaisse les producteurs locaux. » Il s'interrompit, les dévisageant. « Je pense à toi, Antoine. » Antoine secoua la tête, sans comprendre. Lui ? Ici ? Mais pourquoi… comment ?

Christian expliqua. Antoine louerait l'espace, à un tarif raisonnable. Il bénéficierait même d'une remise au début, si nécessaire. Il gérerait le rayon comme sa propre boutique, choisirait ses produits, ses fournisseurs. Mais il disposerait de tous les clients du Carrefour, des milliers chaque semaine. Les revenus suivraient, bien supérieurs à ceux que lui rapportait actuellement son commerce. De quoi rembourser ses dettes et envisager un nouveau départ. Antoine avait regardé l'îlot, puis Christian, puis Gervais. Il cherchait le piège, l'arnaque. Ça ne pouvait pas être vrai.

Clotilde, elle, avait commencé à comprendre. Elle avait posé des questions : le loyer exact, les conditions, les horaires, le pourcentage sur les ventes. Christian avait répondu à tout, patiemment, professionnel. Antoine continuait à faire la gueule, même si Gervais voyait l'intérêt dans ses yeux. « Mais comment allaient-ils faire pour lutter contre ça ? » s'était-il demandé à voix haute. « Contre ce système qui les avait tués ? »

Christian avait souri. « Tu ne lutterais pas contre. Tu ferais partie du système. Mais à tes conditions. Avec tes produits, tes valeurs. Tu montrerais qu'on peut faire les deux : le commerce moderne et la qualité traditionnelle. » Antoine avait secoué la tête, encore réticent. Mais Clotilde, elle, avait posé sa main sur son bras, l'avait forcé à la regarder. « Antoine. C'est notre chance. Notre seule chance. » Il s'était tourné vers elle, avait vu les larmes dans ses yeux. Les années de stress, de dettes, de nuits blanches à faire les comptes. Tout ça pourrait se terminer.

Il avait regardé de nouveau l'îlot, imaginé son épicerie ici, ses produits sur ces étagères. Imaginé des clients qui venaient, qui

achetaient, qui revenaient. Des revenus stables. La fin des cauchemars. Puis il avait regardé Gervais, son frère qu'il avait détesté ces derniers mois pour avoir essayé de bloquer la vente des parcelles. Et soudain, il avait compris. S'il acceptait, s'il avait des revenus stables, il n'aurait plus besoin de vendre les parcelles. Il pourrait les garder. Et sans ces parcelles...

« Le lotissement, » avait-il murmuré. « Sans mes parcelles, il ne peut pas se faire. » Gervais avait hoché la tête, un sourire aux lèvres. Antoine et Clotilde s'étaient regardés longuement, une conversation silencieuse passant entre eux. Puis Antoine s'était tourné vers Christian, avait tendu la main. « D'accord. On accepte. » Christian avait serré la main d'Antoine, souriant largement. Ils s'étaient mis à discuter des détails pratiques, du planning, de la date d'ouverture.

Gervais, lui, était resté un peu en retrait, regardant son frère et sa belle-sœur découvrir ce nouvel espace, cette nouvelle vie qui s'offrait à eux. Et il avait senti les larmes lui monter aux yeux. La forêt était sauvée. Sa forêt. Les arbres centenaires, la tourbière, les salamandres. Tout. Il était sorti du magasin, avait sorti son téléphone, appelé Janine d'une main tremblante. Elle avait décroché immédiatement. « Alors ? » « Il a accepté. Antoine a accepté. Il ne vendra pas les parcelles. La forêt est sauvée, Janine. Elle est sauvée. »

Il avait entendu un cri de joie au téléphone, puis des rires, puis Mélanie qui demandait ce qui se passait. Janine avait dit qu'elles prenaient la route immédiatement, qu'elles seraient là dans trois heures. Qu'elles allaient fêter ça. Ils étaient rentrés à la maison forestière en fin de matinée, Antoine, Clotilde et Gervais. Antoine souriait, Clotilde n'arrêtait pas de parler, faisant des plans, imaginant comment ils allaient organiser l'îlot, quels produits commander.

Gervais les avait invités à rester déjeuner, leur disant que Janine et les filles arrivaient, qu'ils allaient fêter ça tous ensemble. Antoine avait accepté, avait même serré brièvement Gervais dans ses bras avant de monter dans sa voiture pour aller chercher quelques affaires. C'était la première fois depuis des mois qu'ils se touchaient, que la tension entre eux se dissipait. Gervais était resté seul sur le perron de la maison forestière, regardant la forêt. Sa forêt. Sauvée. Il avait fermé les yeux, respiré profondément l'air frais, senti le vent dans les arbres. Et pour la première fois depuis des semaines, il s'était senti en paix.

Janine, Léa et Mélanie étaient arrivées vers quinze heures, l'Audi dévalant le chemin défoncé à une vitesse un peu imprudente. Avant même que la voiture ne s'arrête complètement, les filles avaient bondi

dehors, couru vers Gervais qui les attendait sur le perron. « C'est vrai ? » avait crié Léa. « La forêt est sauvée ? - C'est vrai. »

Les filles avaient hurlé de joie, s'étaient jetées dans ses bras. Il les avait serrées fort, riant, les larmes aux yeux. Janine était sortie de la voiture plus calmement, mais son sourire était éclatant. Quand leurs regards s'étaient croisés, quelque chose était passé entre eux. Ils avaient gagné. Contre toute attente, ils avaient gagné. Elle s'était approchée, et il l'avait prise dans ses bras, l'avait fait tourner. Elle avait ri, ce rire libéré, joyeux, qu'il n'avait pas entendu depuis si longtemps. Quand il l'avait reposée, ils s'étaient embrassés, devant les filles qui les regardaient en souriant.

Antoine et Clotilde étaient revenus peu après, et la maison s'était remplie de vie, de rires, de conversations excitées. Gervais avait ouvert les bonnes bouteilles qu'il gardait pour les grandes occasions, préparé un repas simple mais copieux. Ils avaient mangé tous ensemble autour de la grande table, racontant et reracontant l'histoire de la matinée, comment tout s'était passé. Les filles posaient mille questions, Christian était devenu un héros, Antoine racontait ses plans pour l'îlot.

Et Gervais, assis au bout de la table, Janine à ses côtés, regardait tout ce monde, sa famille, les gens qu'il aimait. Et il se sentait heureux. Profondément, complètement heureux. En fin d'après-midi, Antoine et Clotilde étaient repartis, épuisés mais rayonnants. Les filles étaient montées dans la chambre de Léa, continuant à parler et rire. Gervais et Janine s'étaient retrouvés seuls dans le salon, assis devant le feu.

Elle avait posé sa tête sur son épaule, il avait passé son bras autour d'elle.

On a gagné, » avait-elle murmuré. « Oui. Grâce à toi. - Non. Grâce à Christian. Grâce à ton frère. Grâce à nous tous. » Il l'avait embrassée, doucement, tendrement. « Je crois bien que je t'aime. – Je crois bien que moi aussi. » Ils étaient restés comme ça longtemps, regardant le feu, savourant ce moment de victoire, de paix.

Chapitre douze : La famille.

La soirée s’était déroulée sans problème, dans la bonne humeur, et franchement, ça leur avait fait du bien. Après toutes ces semaines de tension, c’était comme prendre une vraie bouffée d’air frais. Après avoir discuté à l’étage, les filles avaient fini par descendre, mortes de

faim. Gervais s'était mis aux fourneaux, avait préparé une grosse casserole de pâtes, et tout le monde s'était jeté dessus. Autour de la table, ils parlaient de l'avenir, de ce que tout ça allait changer, pour la forêt, pour Antoine, pour eux tous.

Léa et Mélanie, elles, étaient déjà en train de refaire le monde. Cette fois, elles voulaient relancer la campagne sur les réseaux, mais pour annoncer leur victoire. Elles rêvaient d'une vidéo tournée dans la forêt, pour montrer à tout le monde que leur mobilisation avait servi à quelque chose, que les arbres étaient sauvés.

Janine, plus pragmatique, avait rappelé qu'il fallait prévenir le tribunal, envoyer un courrier officiel : le propriétaire ne vendait plus, point final. Ça mettrait un vrai coup d'arrêt au promoteur, impossible pour lui de revenir en arrière.

Gervais avait ajouté qu'il comptait bien aller voir le maire, Jean Dallac. Maintenant que le projet Vernier était abandonné, il fallait s'assurer que la commune ne tente pas de vendre d'autres morceaux de forêt. Il connaissait Dallac, il savait qu'il devait jongler avec le budget, la pression pour développer la région. Mais pour Gervais, il fallait trouver autre chose, pas juste vendre la nature à n'importe qui.

Janine avait acquiescé et proposé de l'accompagner. Avec son expérience d'avocate, elle pourrait orienter la discussion, suggérer des idées pour protéger les espaces naturels, tout en aidant la commune à trouver d'autres sources de revenus. Gervais l'avait regardée avec admiration et amour. Avec elle, il se sentait capable de tout. À deux, ce n'était pas pareil.

Il souriait en écoutant les filles qui rêvaient à voix haute. C'est là qu'il s'était rendu compte : c'était fini. Le combat était derrière eux. Ils avaient gagné. Mais il savait aussi qu'il fallait rester vigilant, continuer à veiller sur la forêt. On ne savait jamais.

Vers dix heures, les filles étaient épuisées. Elles étaient montées se coucher dans la chambre de Léa, lessivées par la journée.

Gervais et Janine étaient restés en bas encore un peu, à boire une dernière tisane devant le feu qui s'éteignait. Le silence était doux, reposant. Janine s'était blottie contre lui, la tête sur son épaule, leurs mains enlacées. Tout paraissait simple, tout allait bien. Il avait murmuré qu'il avait du mal à y croire. La forêt sauvée. Antoine sorti d'affaire. Tout s'était arrangé. Janine avait répondu que c'était grâce à Christian, et à son frère qui avait accepté. Mais Gervais avait insisté :

sans elle, il aurait laissé tomber depuis longtemps.

Elle l'avait regardé et avait dit qu'il n'aurait jamais abandonné. Il était bien trop têtu pour ça.Il avait souri, l'avait embrassée doucement, et avait reconnu qu'elle n'avait peut-être pas tort.

Ils étaient restés là, longtemps, à se regarder. Janine sentait son cœur se serrer. Cet homme, ce garde forestier un peu bourru qu'elle connaissait à peine il y avait quelques semaines, était devenu quelqu'un d'essentiel. Elle lui avait demandé doucement ce qu'ils allaient faire maintenant. Pour eux deux. Il avait froncé les sourcils, un peu inquiet, cherchant où elle voulait en venir. Elle lui avait expliqué : lui vivait à Rochefort, elle à Grenoble. Deux heures de route, chacun son travail, les filles, l'école. Comment gérer tout ça ? Gervais était resté silencieux, il s'était passé la main dans les cheveux sans y penser. Bien sûr qu'il y avait réfléchi, mais il repoussait toujours la question. Ça lui faisait peur, alors il évitait d'y penser.

Finalement, il avait avoué qu'il n'en savait rien. Mais il savait une chose : il ne voulait pas la perdre. Pas après tout ça. Elle avait répondu la même chose. Elle non plus ne voulait pas le perdre. Alors ils trouveraient une solution, avait-il dit, un peu plus sûr de lui. Ils se verraient le week-end, elle viendrait à Rochefort, ou lui à Grenoble, ils feraient la route. Ce ne serait pas simple, mais… Janine avait fini la phrase : mais ils y arriveraient, parce qu'ils s'aimaient. Oui, il avait confirmé. Parce qu'ils s'aimaient.

Ils s'étaient embrassés, comme pour se rassurer. Après, Janine s'était redressée, les yeux brillants d'une énergie nouvelle. Elle lui avait demandé s'il savait ce qui serait bien sur le long terme. Il avait voulu savoir ce qu'elle avait en tête.

Elle l'avait dit clairement : déménager, c'était la solution. Monter un cabinet à Rochefort ou même à Clermont-Ferrand, ce n'était pas si loin. Mélanie changerait de lycée, et franchement, quitter Grenoble lui ferait du bien. Surtout maintenant que son père travaillait à New York. Et puis comme ça, elle serait près de Léa. Gervais l'avait regardée, un peu sonné. Elle irait vraiment jusqu'à quitter Grenoble ?

« Oui, pour lui, oui ». Elle l'avait dit en souriant. Pas tout de suite, bien sûr. Il fallait finir les dossiers en cours, s'organiser un peu. Peut-être à la rentrée, en septembre. Six mois pour tout préparer. Fermer son cabinet à Grenoble, transférer ses dossiers, trouver un nouveau local ici. Pour Mélanie aussi, c'était le bon moment pour changer de lycée, début d'année, nouvelle vie.

Gervais s'était inquiété pour son cabinet. Elle s'était battue pour le monter. Elle avait haussé les épaules, pas plus inquiète que ça. Elle en ouvrirait un autre, ici. Du travail d'avocat, il y en avait partout. Et puis, après avoir défendu toute une forêt contre un promoteur louche, elle aurait déjà une bonne réputation dans la région. Elle pourrait se lancer dans le droit de l'environnement, le droit rural. Par ici, il y avait plein de petits propriétaires, des agriculteurs, des gens des forêts qui avaient besoin d'un avocat mais n'osaient pas forcément en pousser la porte.

Gervais avait senti une boule d'émotion lui monter à la gorge. Un mélange d'espoir, de bonheur, d'amour. Il lui avait demandé si elle était vraiment sérieuse. Janine était on ne peut plus sérieuse. Elle avait dit à Gervais qu'elle l'aimait, qu'elle voulait construire quelque chose avec lui. Pas seulement des week-ends volés, mais une vraie vie ensemble. Il l'avait serrée fort, comme s'il avait peur qu'elle disparaisse. Il lui avait dit qu'il l'aimait aussi, tellement fort.

Ils étaient restés là, l'un contre l'autre, longtemps. Ils imaginaient déjà cet avenir qui prenait forme. Janine continuait de dérouler ses idées. Elle viendrait plus souvent, tous les week-ends si possible. Ça lui permettrait de rencontrer du monde, de se faire connaître, et peut-être de commencer à chercher un local.

Gervais avait ajouté que la maison forestière était grande, il y avait de la place pour tout le monde. Mélanie aurait sa chambre, et ils pourraient transformer le bureau pour que Janine y travaille. Ce serait leur maison, à tous les quatre. Janine avait souri, les yeux brillants. Leur maison. Une vraie famille.

Elle avait ajouté qu'il faudrait penser à l'école des filles. Léa était encore au lycée à Grenoble, mais elle pourrait finir l'année là-bas puis rejoindre Mélanie à Clermont-Ferrand. Les deux feraient le trajet ensemble. Gervais était d'accord, c'était une bonne idée. Et Claire, son ex-femme, accepterait sûrement de revoir les termes de la garde des enfants, ils étaient restés en bonnes relations. Elle avait refait sa vie, elle avait l'air heureuse. Tant que Léa allait bien, elle n'y verrait pas d'objection.

Janine avait aussi parlé de son divorce. L'audience pour la garde de Mélanie approchait. Christophe voulait partir à New York avec leur fille, mais là, avec ce nouveau projet, ce cadre stable avec Gervais, elle se sentait confiante. Elle croyait vraiment avoir sa chance pour la garde principale. Elle dirait au juge que rester en France, entourée de ses amis, dans une famille soudée, c'était ça qu'il fallait pour Mélanie.

Gervais avait promis qu'il témoignerait pour elle si besoin. Il lui avait dit qu'il expliquerait au juge qu'ici, Mélanie aurait une vraie famille et un environnement sain.

Ils avaient continué à parler de l'avenir pendant plus d'une heure, échangeant des idées. Gervais voulait organiser rapidement une rencontre avec le maire. Ils devaient agir vite ; il ne fallait pas laisser Dallac trouver un autre promoteur douteux. Il savait que la ville était à court d'argent et cherchait désespérément de nouvelles sources de revenus. C'était sa ville, aussi.

Janine avait proposé d'autres idées aussi : pourquoi ne pas développer l'écotourisme ? La forêt de Guéry avait énormément de potentiel. Ils pourraient tracer des sentiers, ouvrir quelques refuges, peut-être même créer un petit écomusée pour mettre en valeur la biodiversité locale. Ça rapporterait de l'argent, créerait des emplois et protégerait la forêt. Janine s'était proposée pour s'occuper de toute la partie légale, gérer la paperasse, négocier avec le maire. C'était exactement le genre de projets qui la motivaient.

Ils s'étaient regardés en souriant. Ils ne parlaient plus seulement d'eux, mais dessinaient un vrai projet, une vision commune pour l'endroit qu'ils aimaient. Janine avait dit qu'elle devrait bientôt rencontrer Antoine et Clotilde. Maintenant, ils faisaient partie de la famille eux aussi. Elle voulait entendre parler de leurs projets pour l'épicerie bio, voir comment elle pouvait aider, vérifier leur contrat avec Christian et leur donner quelques conseils. Gervais lui avait assuré qu'Antoine serait ravi. La paperasse, ce n'était pas son truc. Avoir une avocate dans la famille, c'était une vraie chance.

Dans la famille. Ces mots avaient résonné entre eux, pleins de promesses. Janine avait bâillé. La journée avait été longue, riche en émotions. Il était temps d'aller se coucher. Gervais était d'accord, mais aucun des deux n'avait bougé. Ils étaient restés là, enlacés, trop bien pour avoir envie de se lever. Finalement, Gervais s'était levé et lui avait tendu la main. Elle l'avait prise et il l'avait aidée à se relever. Ensemble, ils étaient montés à l'étage, main dans la main, la maison plongée dans le calme.

Arrivés en haut, ils s'étaient arrêtés. La chambre de Léa était à gauche, le dortoir où Janine dormait d'habitude en haut de l'escalier, celle de Gervais au bout du couloir. Soudain, ils s'étaient sentis gênés. C'était bizarre, après tout ce qu'ils avaient vécu, même cette nuit à l'hôtel où ils s'étaient vraiment découverts. Mais ici, chez eux, avec leurs filles qui dormaient à côté, c'était différent. Janine avait

murmuré « bonne nuit », mais sa voix n'était pas très convaincue. Gervais avait répondu de la même façon. Un baiser rapide, puis chacun était parti de son côté, elle vers le dortoir, lui vers sa chambre.

Il avait fait trois pas, puis s'était arrêté. Il avait entendu Janine s'arrêter aussi. Tous les deux s'étaient retournés en même temps. Le couloir baignait dans la lumière pâle de la lune. Ils s'étaient regardés et, tout à coup, ils avaient éclaté de rire, un rire nerveux et un peu fébrile.

Janine était revenue vers lui. « C'est ridicule, » avait-elle dit. Il avait acquiescé, complètement d'accord. Oui, c'était ridicule. Ils n'avaient plus quinze ans. Elle s'était rapprochée, lui avait pris la main, le regardant droit dans les yeux. « J'ai envie de toi, maintenant» Il avait avoué que lui aussi, très fort. Il lui avait simplement pris la main et l'avait conduite doucement jusqu'à sa chambre au bout du couloir.

À l'intérieur, Gervais avait refermé la porte derrière eux. La pièce était sombre, la lune dessinait des ombres sur le sol. Ils s'étaient regardés longtemps, conscients de ce qui allait arriver, de ce qu'ils avaient envie de partager. Gervais s'était penché vers elle et avait murmuré : "Tu es sûre ?" Elle avait répondu oui, sans hésiter, puis lui avait retourné la question. Il n'avait pas eu à réfléchir : "Oui. Bien sûr."

Elle s'était rapprochée, posant les mains sur son torse. Sa voix tremblait un peu, elle avait peur. Il l'avait remarqué aussitôt. "Qu'est-ce qui te fait peur ?" Elle avait avoué qu'elle avait peur de tout gâcher, d'aller trop vite. Ce qu'ils partageaient était précieux. Elle ne voulait rien perdre. Alors il avait pris son visage entre ses mains et l'avait obligée à le regarder dans les yeux. "Non, tu ne vas rien gâcher. Personne ne va tout gâcher. On s'aime, Janine. Le reste, on le construira ensemble."

Elle avait souri, les yeux pleins de larmes. "Je t'aime. - Moi aussi."

Ils s'étaient embrassés. D'abord un baiser léger, un peu hésitant, puis plus profond, plus pressant. Leurs mains s'étaient cherchées, elles avaient défait des boutons, écarté des vêtements, caressé la peau. Rien ne les pressait. Le monde entier avait disparu, il ne restait plus qu'eux deux, baignés dans la lumière pâle de la lune. Gervais avait pris son temps, il l'avait déshabillée doucement, pièce après pièce, sans se dépêcher.

Puis elle avait pris le relais. Elle l'avait aussi déshabillé, jusqu'au

bout, ses mains parcourant son torse, redécouvrant chaque muscle, chaque vieille cicatrice, toutes ces traces de sa vie d'avant, dehors, dans les bois. Elle lui avait soufflé qu'il était beau. Il avait souri, il avait répondu qu'elle l'était encore plus. La plus belle, sans hésiter.

Ils s'étaient retrouvés sur le lit, enlacés, nus, serrés l'un contre l'autre. Cette fois, tout était différent. Il n'y avait plus de tristesse, plus de peur. Juste la joie d'être ensemble, là, et cet espoir qui revenait doucement. Gervais l'avait embrassée partout, lentement, comme s'il voulait se souvenir de chaque détail, chaque courbe de son corps. Elle s'était cambrée sous ses mains, avait murmuré son prénom, l'avait guidé là où elle voulait le sentir.

Quand ils s'étaient enfin unis, ils s'étaient regardés dans les yeux. Il n'y avait plus rien autour, plus de chambre, plus de nuit, juste eux, leurs corps emmêlés, leurs souffles courts, leurs cœurs battant ensemble. Ils avaient fait l'amour doucement au début, tendrement, échangeant des mots tendres, se trouvant, se découvrant enfin. Puis la passion avait pris le dessus, brûlante, pressée, comme s'ils voulaient rattraper tout le temps perdu.

Après, ils étaient restés là, serrés l'un contre l'autre, encore essoufflés, heureux. Janine avait posé sa tête sur le torse de Gervais et écouté son cœur battre plus calmement. Lui, il lui caressait les cheveux, le dos, la serrait contre lui. Janine avait commencé une phrase, "C'était…", mais s'était arrêtée là. Il avait juste hoché la tête. Pas besoin d'en dire plus. Ils avaient ri doucement, sans bruit, tout était dit.

Janine s'était redressée sur un coude pour le regarder. À la lumière de la lune, son visage paraissait apaisé, presque lumineux. Doucement, elle avait dessiné les contours de son visage du bout des doigts, comme pour graver ce moment. Elle avait dit qu'elle se sentait chez elle. Là, avec lui.

Ils s'étaient embrassés encore, puis s'étaient glissés sous la couverture, l'un contre l'autre. Janine avait soufflé qu'elle était épuisée, qu'elle n'arrivait plus à garder les yeux ouverts. Gervais lui avait dit de dormir, qu'il était là, qu'il veillerait sur elle. Juste avant de s'endormir, elle avait murmuré qu'elle l'aimait. Il avait répondu qu'il l'aimait aussi. Ils s'étaient endormis comme ça, complètement emmêlés sous la couette, dans cette chambre qui, jusque-là, avait toujours été celle de Gervais. Mais ce soir-là, c'était enfin la leur.

Dans la chambre de Léa, les deux filles ne dormaient pas encore.

Elles chuchotaient dans le noir, à voix basse. Mélanie avait demandé à Léa si elle pensait qu'ils étaient ensemble maintenant. Léa avait répondu qu'elle l'espérait franchement et qu'elle avait entendu des bruits suspects. Après tout ce qu'elles avaient fait pour les rapprocher… Mélanie avait aussi voulu savoir s'ils dormaient dans la même chambre. Léa avait éclaté de rire et avait dit qu'elle espérait bien ! Mais bon, elles verraient ça le lendemain matin. Mélanie avait dit que si c'était le cas, alors l'Opération Forêt de l'Amour était un vrai succès.

Léa avait lancé qu'elles pouvaient lancer l'Opération Mariage. Elles étaient parties dans un fou rire, essayant d'étouffer leurs éclats dans les oreillers. Mélanie avait répété le nom de l'opération, toute excitée. Elle adorait. On commence à planifier ? Léa avait répondu oui, le lendemain. Toute la journée pour ça. Déjà, Mélanie s'imaginait la scène : ils se marieraient ici, en pleine forêt.

Ça serait magnifique. Léa avait tout de suite adoré, ajoutant qu'il faudrait des fleurs sauvages, des arbres décorés… Mélanie proposait qu'elles soient demoiselles d'honneur. Léa, évidemment, acceptait, en disant qu'elles porteraient des robes assorties. Après ça, elles n'avaient plus arrêté de chuchoter, inventant des plans de plus en plus fous, rêvant à la cérémonie parfaite pour leurs parents. Elles avaient fini par s'endormir vers une heure du matin, serrées l'une contre l'autre, le sourire aux lèvres.

Le dimanche matin, la lumière du soleil inondait la maison dans la forêt. Léa s'était réveillée la première, à huit heures, encore toute excitée par la soirée de la veille et leurs projets avec Mélanie. Elle avait secoué doucement son amie pour la réveiller. Mélanie marmonnait dans son oreiller. Léa insistait, il fallait aller voir s'ils avaient dormi ensemble. Là, Mélanie s'était redressée d'un coup, bien réveillée, surprise : « Tu crois vraiment ? » Léa avait souri, il n'y avait qu'une seule façon de le savoir, et lui avait fait signe de la suivre.

Elles étaient sorties de la chambre sur la pointe des pieds, traversant le palier sans bruit. Le dortoir était à droite. Léa avait entrouvert la porte, tout doucement. Les lits étaient vides, bien faits. Les deux filles s'étaient regardées, les yeux brillants d'excitation. Mélanie avait soufflé qu'il fallait vérifier la chambre de son père.

Elles s'étaient avancées jusqu'au bout du couloir. Léa avait posé la main sur la poignée, s'était tournée vers Mélanie : « Prête ? » Mélanie avait hoché la tête. Léa avait ouvert la porte, juste assez pour jeter un œil à l'intérieur.

Dans le lit, sous la couette, Gervais et Janine dormaient l'un contre l'autre, apparemment nus tous les deux. Ils avaient l'air si paisibles, si proches. Gervais gardait Janine tout contre lui, son bras autour d'elle. Janine, elle, reposait la tête sur son torse, la main posée pile sur son cœur. Leurs vêtements traînaient sur le sol.

Léa sentit les larmes lui monter. Elle n'avait pas vu son père aussi heureux depuis des années, sûrement pas depuis avant le divorce. Mélanie se pencha à côté d'elle, jeta un coup d'œil par la porte entrouverte, puis murmura : « Ils sont beaux. » Léa approuva d'un signe de tête, essuyant vite une larme.

Elles restèrent là, sans bouger, juste quelques secondes. Elles regardaient leurs parents, enfin ensemble, enfin heureux. Léa referma la porte aussi doucement que possible. Dans le couloir, elles échangèrent un regard puis, d'un coup, elles éclatèrent de rire, incapables de retenir leur sourire. Mélanie souffla : « Mission accomplie. » Léa répondit du tac au tac : « mieux qu'accomplie. »

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, essayant de ne pas faire trop de bruit pour ne pas réveiller tout le monde. Puis Léa reprit son sérieux : maintenant, elles allaient préparer le petit-déj. Pour deux. Et c'était elles qui l'apporteraient. Mélanie glissa que leurs parents allaient sûrement être super gênés et que ça promettait d'être drôle.

En descendant à la cuisine, elles essayaient d'être discrètes, mais franchement, elles rigolaient à chaque marche. Elles préparèrent le café, sortirent les croissants que Janine avait achetés la veille, coupèrent quelques fruits, tout bien arrangé sur un plateau. Deux tasses, deux assiettes. Impossible de se tromper. Pendant qu'elles s'activaient, elles continuaient à chuchoter. Mélanie lança qu'elles étaient prêtes. L'Opération Mariage commençait. Léa confirma, toute excitée. Oui, c'était parti. Première étape : leur montrer qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Mélanie ajouta que franchement, d'après ce qu'elles venaient de voir, c'était déjà évident.

Léa enchaîna : étape deux, leur faire comprendre qu'elles étaient à fond derrière eux. « Et la troisième étape ? » demanda Mélanie. Léa sourit, sûre d'elle : commencer à tout organiser. Le lieu, la date, les robes… Mélanie, un peu sceptique, demanda si Léa croyait vraiment qu'ils allaient se marier. Léa n'avait même pas hésité. « Bien sûr. Tu avais vu ces deux-là ? Impossible de faire plus évident, ils étaient faits l'un pour l'autre. Ça sautait aux yeux. »

Mélanie avait avoué que sa mère, jamais elle ne l'avait vue regarder son père comme ça. Même au début, ça n'avait rien à voir. Léa avait renchéri : pareil pour son père, elle n'avait jamais vu ce genre de regard. Cette fois, c'était différent, c'était vrai, sincère. Mélanie avait hoché la tête, touchée. Elle était heureuse pour sa mère, vraiment. Après toutes ces années galères, le divorce, la solitude… elle méritait bien un peu de bonheur.

Elles avaient fini le plateau, pris deux secondes pour l'admirer. Léa avait lâché que c'était parfait. Allez, on y va. Elles étaient montées à l'étage, plateau en main, super attentives.

Arrivées sur le palier, un dernier regard. Mélanie avait soufflé, un peu nerveuse « on y va ? » Léa avait dit « ouais, on compte jusqu'à trois. Un… deux… Trois ! » Léa avait ouvert la porte d'un coup, et elles avaient crié ensemble : « Surprise ! » Dans le lit, Gervais et Janine avaient sursauté, complètement perdus. Ils avaient mis un moment à réaliser où ils étaient et surtout qui venait d'entrer.

Gervais était devenu tout rouge, il avait tiré la couverture jusqu'au menton. Janine avait poussé un petit cri en se cachant le visage. Gervais, qui n'était même pas vraiment réveillé, avait grogné qu'elles auraient pu au moins frapper avant d'entrer. Léa avait souri, même pas désolée, et avait expliqué qu'elles pensaient qu'il était seul. Enfin, en vrai, elles espéraient qu'il ne l'était pas, mais elles n'en étaient pas sûres. Ça avait fait exploser Mélanie et Léa de rire, et elles avaient posé le plateau du petit-déj sur la commode.

Mélanie, toute joyeuse, avait annoncé que le petit-déjeuner était prêt, juste pour eux deux. Préparé avec amour. Léa s'était penchée et avait glissé qu'il y avait beaucoup d'amour là-dedans. Le même genre d'amour qu'ils venaient clairement de partager.

Gervais avait poussé un cri de stupeur, mais les filles étaient déjà reparties en rigolant, leurs éclats de rire dévalant l'escalier. Lui et Janine s'étaient regardés, super gênés. Puis, d'un coup, la gêne était tombée et ils avaient éclaté de rire eux aussi. Janine s'était encore caché le visage et avait dit qu'il n'y avait plus besoin de faire une grande annonce maintenant. Gervais avait répondu qu'il pensait bien que les filles avaient tout compris.

Janine l'avait enfin regardé et lui avait demandé s'il regrettait. Il avait voulu savoir, regretter de s'être fait surprendre ? Elle avait secoué la tête. Non, elle parlait d'eux, de la nuit dernière. Il l'avait attirée contre lui, l'avait embrassée doucement, et lui avait dit qu'il ne

regrettait rien, pas une seconde. Ils s'étaient embrassés à nouveau, et Gervais avait attrapé le plateau, l'avait posé entre eux sur le lit, et avait dit que maintenant que le secret était éventé, autant profiter du petit-déj.

Alors ils étaient restés là, à manger au lit, sourire aux lèvres, main dans la main, à s'embrasser entre deux bouchées. Gervais avait avoué que, pour lui, c'était la première fois qu'il prenait le petit-déj au lit avec quelqu'un. Janine avait dit que pour elle aussi, ça faisait des années. Janine avait dit qu'ils devraient refaire ça plus souvent. Gervais avait répondu tout de suite : pourquoi pas tous les dimanches ? Elle avait adoré l'idée.

En bas, Léa et Mélanie préparaient le petit-déjeuner en rigolant encore. Léa avait demandé à Mélanie si elle avait vu leurs têtes, son père avait eu l'air tellement gêné. Mélanie avait ajouté que sa mère aussi, qu'elle ne l'avait jamais vue comme ça.

Une heure plus tard, Gervais et Janine étaient enfin descendus. Habillés, mais toujours un peu gênés. Les filles les attendaient dans le salon, l'air innocent, avec des sourires trop sages. Léa avait lancé, malicieuse : « Bien dormi ? » Gervais l'avait rappelée à l'ordre, juste en disant son prénom. Léa avait protesté, faussement innocente : c'était juste une question après tout. Janine avait éclaté de rire, un peu gênée, puis était allée s'installer sur le canapé. Gervais l'avait rejointe, avait passé son bras autour de ses épaules, sans hésiter. Un geste simple, mais qui voulait tout dire.

Les filles s'étaient échangé un regard complice. Mélanie avait attaqué : « Alors, c'est officiel maintenant ? Vous êtes ensemble ? » Gervais et Janine s'étaient regardés, avaient souri. Gervais avait confirmé : « oui, c'est officiel. »

Le reste de la matinée s'était déroulé dans une ambiance légère et joyeuse. Les quatre étaient partis se promener en forêt. Gervais faisait le guide, montrait à Mélanie et Janine des coins qu'elles ne connaissaient pas encore. Les filles prenaient des photos, filmaient, alimentaient leur campagne sur les réseaux sociaux.

Vers midi, en rentrant, le téléphone de Gervais avait sonné. C'était Jean Dallac, le maire de Rochefort.

Gervais s'était éloigné pour répondre. Dallac voulait le voir dans l'après-midi, si possible en fin de journée. Il fallait discuter de l'avenir de la commune. Gervais avait accepté tout de suite, avait proposé

seize heures, et Dallac avait dit que ça lui convenait parfaitement. Quand Gervais était revenu vers le groupe, Janine avait tout de suite remarqué qu'il semblait préoccupé. Elle lui avait demandé qui c'était. Il avait expliqué que c'était le maire. Il voulait le voir dans l'après-midi, à cause du projet de lotissement, maintenant qu'Antoine ne vendait plus.

Janine lui avait proposé de l'accompagner, si ça lui disait. Avocate, elle savait comment gérer ce genre de dossiers. Peut-être qu'elle trouverait des solutions pour la commune. Gervais avait accepté, évidemment. À deux, ils auraient plus de poids. Et puis Janine comprenait le langage administratif, elle savait comment présenter les choses.

De retour à la maison pour le déjeuner, Gervais avait préparé une omelette, des pommes de terre sautées. Tout le monde s'était retrouvé autour de la grande table. Simple, chaleureux, un vrai moment de famille. Ensuite, ils s'étaient préparés pour la réunion. Janine avait sorti son tailleur strict, s'était fait un chignon. Elle était redevenue l'avocate sérieuse, celle qui plaidait au tribunal. Gervais n'avait pas pu s'empêcher de l'admirer. Elle dégageait quelque chose de fort, d'impressionnant. Ils avaient passé une bonne heure à préparer la réunion, à lister des propositions à présenter au maire. Développer l'écotourisme, ouvrir de nouveaux sentiers de randonnée, aider les jeunes agriculteurs bio. Janine avait même imprimé des exemples de projets réussis dans d'autres villages.

À quinze heures trente, ils avaient pris le pickup en direction de la mairie de Rochefort. Les filles les avaient encouragés, leur disant de bien défendre la forêt. La mairie était un bâtiment modeste, en pierre sombre, sur la place du village. Ils s'étaient garés juste devant, puis étaient entrés. C'était dimanche. Normalement, la mairie était fermée, mais Dallac les attendait. Il avait salué Gervais d'un signe de tête, puis s'était tourné vers Janine, un peu intrigué. Gervais avait fait les présentations. Maître Janine Robert, son avocate… Et sa compagne.

Dallac avait hoché la tête, puis il les avait menés dans son bureau. Rien de spécial : un gros bureau en bois, des étagères pleines de dossiers, quelques photos de la commune accrochées au mur. Il s'était installé derrière son bureau et leur avait fait signe de s'asseoir. Il était allé droit au but. Le projet de lotissement de Vernier, c'était fini. Antoine Mercier ne voulait plus vendre ses terrains, donc tout tombait à l'eau. Pour la commune, c'était la catastrophe. Ils comptaient sur cet argent pour boucler le budget.

Gervais était resté calme. Il avait expliqué que la forêt était désormais protégée, et que le projet était truffé de vices de procédure. Dallac avait soupiré. Il disait qu'il comprenait, mais que Gervais devait aussi se mettre à sa place. La commune avait besoin de se développer, de faire rentrer de l'argent. Les aides de l'État baissaient chaque année, et maintenir les services publics coûtait cher. Il s'était arrêté un instant, puis avait repris. Il connaissait bien Gervais, savait qu'il ne lâcherait rien. Il s'était douté que le projet Vernier ne marcherait pas. Alors il avait déjà réfléchi à un plan B.

Gervais avait senti son estomac se nouer. Un plan B, vraiment ? Dallac avait ouvert un tiroir et attrapé un dossier. Il s'était lancé : la commune possédait des terrains à la sortie du village, juste à côté de la départementale. des hectares, en friche depuis des années. On pouvait les vendre à un promoteur, construire des immeubles. Trois bâtiments, six appartements par bâtiment. Dix-huit logements, pour commencer. Bien sûr, ça n'avait rien à voir avec le projet de Vernier, surtout au niveau financier. Là, la vente rapporterait environ cent cinquante mille euros, au départ. Les futurs habitants seraient moins aisés que ceux du lotissement, c'était évident. Mais bon, c'était déjà quelque chose. Un compromis.

Gervais avait demandé de quel terrain il s'agissait. Dallac avait sorti un plan cadastral, l'avait posé sur le bureau et avait montré l'endroit du doigt. Gervais l'avait reconnu tout de suite. Oui, c'était bien celui-là : une friche, un vieux champ à l'abandon. Pas de forêt, pas d'espèces protégées. Franchement, pour l'écologie, il n'y avait aucun risque.

Il avait croisé le regard de Janine. Rien à voir avec la forêt de Guéry, c'était certain. Ici, il n'y avait vraiment rien à préserver.

Janine, calmement, avait demandé si le terrain était bien en zone constructible dans le plan local d'urbanisme. Dallac avait confirmé, évidemment. Constructible depuis des années, pas de changement, pas de paperasse, pas de blocage. On pouvait lancer le projet tout de suite.

Il avait regardé Gervais, puis Janine. Il leur avait dit qu'il comprenait leur combat pour la forêt, qu'il respectait leur engagement. Mais là, ce n'était pas la forêt, juste un terrain vague. Et la commune avait besoin d'argent. Gervais s'était tu un moment. Dallac avait raison. Mais il avait vu que Janine voulait parler. Il lui avait fait signe d'y aller. Elle s'était penchée vers le maire. Elle avait expliqué qu'elle comprenait la situation de la commune et qu'elle voulait proposer autre chose. Dallac avait haussé les sourcils, curieux.

Janine avait continué : cent cinquante mille euros, c'était bien, mais ça n'était énorme du point de vue d'un budget communal.

Elle avait sorti ses papiers, les avait posés devant eux. Elle avait parlé d'écotourisme. La forêt de Guéry était un vrai trésor pour la région. On pourrait créer des sentiers de randonnée balisés, des circuits VTT, peut-être même un petit écomusée sur la biodiversité locale. Ça attirerait du monde, ça créerait des emplois dans les hôtels, les restos, ça ferait tourner les commerces.

Gervais avait ajouté qu'il pourrait s'occuper de la partie technique, des sentiers, de la protection des zones sensibles. Son expérience de garde forestier servirait à ça. Et tout ça, sans abîmer la nature, au contraire, en la mettant en valeur. Janine avait ajouté qu'elle pouvait monter un dossier pour obtenir des subventions, elle leur ferait un prix, avait-elle ajouté en souriant. Il existait des fonds européens, des aides régionales pour l'écotourisme et le développement rural. Avec un bon dossier, la commune pouvait décrocher des financements importants.

Elle ne proposait pas d'abandonner les immeubles. Au contraire, les deux projets pouvaient coexister. Les logements apporteraient de l'argent tout de suite, l'écotourisme et l'agriculture bio offriraient des revenus durables, année après année.

Dallac avait écouté, concentré, presque songeur. À la fin, il avait lâché un "intéressant", puis même un "très intéressant". Mais il devait en discuter avec le conseil municipal. Janine avait souri. C'était tout ce qu'ils attendaient, au fond : qu'il prenne le temps de réfléchir à leurs idées. Ils restaient disponibles, prêts à approfondir la discussion, à l'aider pour les dossiers si le conseil disait oui.

Dallac hocha la tête. Il dit qu'il présenterait tout cela au prochain conseil, dans deux semaines. Après, il reprendrait contact. Il se leva, serra la main de chacun, puis les accompagna jusqu'à la porte. Arrivé sur le seuil, il se tourna vers Gervais. Il lui dit qu'il était content d'avoir pu discuter au calme. Que c'était quand même plus utile que de se lancer des piques devant un tribunal. Gervais sourit, évidemment d'accord.

Dehors, sur le parking, la porte de la mairie à peine refermée, Gervais prit Janine dans ses bras. Elle avait été parfaite, vraiment. Diplomate, claire, constructive. Elle avait ouvert la porte à d'autres idées. Janine sourit, convaincue que la réunion s'était bien passée. Dallac semblait prêt à entendre ce qu'ils avaient à dire. Et surtout, la

forêt n'était plus menacée. C'était ça qui comptait. Gervais approuva. Oui, c'était ça, l'essentiel. La forêt était sauvée. Et puis, peut-être qu'ils allaient enfin pouvoir construire quelque chose avec la commune, au lieu de se battre tout le temps.

Ils montèrent dans le pickup, direction la maison forestière. Sur la route, Janine chercha la main de Gervais et la serra fort. Elle lui dit qu'elle était fière de lui, de sa ténacité, de ce combat pour défendre ce qui comptait à ses yeux. Mais aussi de sa capacité à accepter un compromis. Lui avoua qu'il n'y serait pas arrivé sans elle. Qu'elle lui avait appris à ne pas juste s'opposer, mais à proposer, à chercher des solutions. Ils se regardèrent, et dans ce regard, il y avait tout ce qu'ils avaient bâti ensemble, en si peu de temps.

En arrivant à la maison forestière, les filles les attendaient déjà, impatientes. Elles voulaient tout savoir sur la réunion. Gervais raconta tout : le projet de secours du maire, le terrain communal qui finalement n'avait aucune valeur écologique, et comment ils avaient réussi à lancer une vraie discussion sur d'autres projets pour le village. Léa et Mélanie applaudirent, soulagées. La forêt n'était plus en danger. Gervais leur expliqua que la bataille n'était pas tout à fait finie. Il fallait rester vigilants, continuer à travailler avec la commune pour faire avancer les projets d'écotourisme et d'agriculture bio. Mais au moins, ils n'étaient plus dans le conflit. Maintenant, ils pouvaient avancer ensemble.

En fin d'après-midi, il fallut se dire au revoir. Janine et Mélanie devaient reprendre la route vers Grenoble. Elles ramenaient Léa qui devait aussi rentrer chez sa mère, les cours reprenant le lendemain. Les bagages furent chargés. Gervais embrassa Léa, lui souffla de bosser à l'école et qu'il l'appellerait dans la semaine. Mélanie vint aussi lui faire la bise.

Ensuite, il se tourna vers Janine. Ils se regardèrent en silence. Il la serra fort. Elle murmura qu'elle reviendrait le week-end suivant. Il lui promit qu'il l'attendrait, qu'il comptait déjà les jours. Ils s'embrassèrent longtemps, tendrement, sans se soucier des filles qui les observaient en souriant.

L'Audi était partie en cahotant sur la route cabossée. Gervais était resté sur le perron, agitant la main jusqu'à ce qu'elles disparaissent derrière les arbres. Il resta là un moment, seul, à regarder les bois s'illuminer sous la lumière de la fin d'après-midi.

Ses bois. Sauvés. Et une nouvelle vie en famille qui se profilait,

pleine d’amour et de tendresse. Un bonheur tout simple, quoi.

Fin